This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

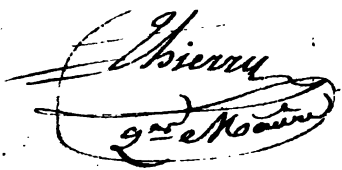
+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

GUSTAVE RUDLER
COLLECTION

VR3. E. 1780 (3)



EMILE

OU

DE L'ÉDUCATION.

TOME III.

EMILE,

OU

DE L'ÉDUCATION.

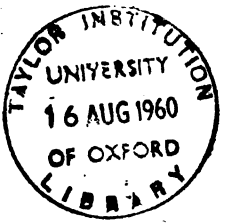
PAR J. J. ROUSSEAU,

Citoyen de Geneve.

TOME III.

GENEVE.

M. DCC. LXXX.


TAYLOR INSTITUTION
UNIVERSITY
16 AUG 1960
OF OXFORD
LIBRARY

EMILE,

OU

DE L'EDUCATION.

SUITE DU LIVRE QUATRIEME.

„ IL y a trente ans que dans une
„ ville d'Italie, un jeune homme ex-
„ patrié se voyoit réduit à la derniere
„ misere. Il étoit né Calviniste ; mais
„ par les suites d'une étourderie, se
„ trouvant fugitif, en pays étranger,
„ sans ressource, il changea de reli-
„ gion pour avoir du pain. Il y avoit
„ dans cette ville un hospice pour les
„ Prosélytes, il y fut admis. En l'inf-
„ truisant sur la controverse, on lui
„ donna des doutes qu'il n'avoit pas,
„ & on lui apprit le mal qu'il igno-
„ roit : il entendit des dogmes nou-
„ veaux, il vit des mœurs encore
„ plus nouvelles ; il les vit, & faillit
„ en être la victime. Il voulut fuir,
„ on l'enferma ; il se plaignit, on le

„ punit de ſes plaintes ; à la merci de „ ſes tyrans, il ſe vit traiter en crimi- „ nel pour n'avoir pas voulu céder au „ crime. Que ceux qui ſavent com- „ bien la premiere épreuve de la vio- „ lence & de l'injuſtice irrite un jeune „ cœur ſans expérience, ſe figurent „ l'état du ſien. Des larmes de rage „ couloient de ſes yeux, l'indignation „ l'étouffoit. Il implorait le Ciel & „ les hommes, il ſe confioit à tout le „ monde, & n'étoit écouté de per- „ ſonne. Il ne voyoit que de vils do- „ meſtiques ſoumis à l'infâme qui l'ou- „ trageoit, ou des complices du mê- „ me crime, qui ſe railloient de ſa „ réſiſtance & l'excitoient à les imi- „ ter. Il étoit perdu ſans un honnête „ Eccléſiaſtique qui vint à l'hoſpice „ pour quelque affaire, & qu'il trouva „ le moyen de conſulter en ſecret. „ L'Eccléſiaſtique étoit pauvre, & avoit „ beſoin de tout le monde ; mais l'op- „ primé avoit encore plus beſoin de „ lui, & il n'héſita pas à favoriſer „ ſon évaſion au riſque de ſe faire un „ dangereux ennemi.

„ Echappé au vice pour rentrer „ dans l'indigence, le jeune homme „ luttoit ſans ſuccès contre ſa deſti-

„ née ; un moment il se crut au-dessus d'elle. A la premiere lueur de „ fortune, ses maux & son protecteur furent oubliés. Il fut bientôt „ puni de cette ingratitude, toutes „ ses espérances s'évanouirent : sa jeunesse avoit beau le favoriser, ses „ idées romanesques gâtoient tout. „ N'ayant ni assez de talens, ni assez „ d'adresse pour se faire un chemin „ facile ; ne sachant être ni modéré, „ ni méchant, il prétendit à tant de „ choses, qu'il ne fut parvenir à rien. „ Retombé dans sa premiere détresse, „ sans pain, sans asyle, prêt à mourir de faim, il se ressouvint de son „ bienfaiteur.

„ Il y retourne, il le trouve, il en „ est bien reçu ; sa vue rappelle à „ l'Ecclésiastique une bonne action „ qu'il avoit faite ; un tel souvenir réjouit toujours l'ame. Cet homme „ étoit naturellement humain, compatissant, il sentoit les peines d'autrui par les siennes, & le bien-être „ n'avoit point endurci son cœur ; „ enfin les leçons de la sagesse & une „ vertu éclairée avoient affermi son „ bon naturel. Il accueille le jeune „ homme, lui cherche un gîte, l'y

„ recommande ; il partage avec lui ſon
„ néceſſaire, à peine ſuffiſant pour
„ deux. Il fait plus, il l'inſtruit, le
„ conſole, il lui apprend l'art difficile
„ de ſupporter patiemment l'adverſité.
„ Gens à préjugés, eſt-ce d'un Prê-
„ tre, eſt-ce en Italie que vous euſ-
„ ſiez eſpéré tout cela ?

„ Cet honnête Eccléſiaſtique étoit
„ un pauvre Vicaire Savoyard, qu'une
„ aventure de jeuneſſe avoit mis mal
„ avec ſon Evêque, & qui avoit paſſé
„ les monts pour chercher les reſſour-
„ ces qui lui manquoient dans ſon
„ pays. Il n'étoit ni ſans eſprit, ni
„ ſans lettres ; & avec une figure in-
„ téreſſante, il avoit trouvé des pro-
„ tecteurs qui le placerent chez un Mi-
„ niſtre pour élever ſon fils. Il préfé-
„ roit la pauvreté à la dépendance,
„ & il ignoroit comment il faut ſe
„ conduire chez les Grands. Il ne reſta
„ pas long-tems chez celui-ci ; en le
„ quittant il ne perdit point ſon eſti-
„ me ; & comme il vivoit ſagement
„ & ſe faiſoit aimer de tout le mon-
„ de, il ſe flattoit de rentrer en grace
„ auprès de ſon Evêque, & d'en ob-
„ tenir quelque petite Cure dans les
„ montagnes, pour y paſſer le reſte

„ de ſes jours. Tel étoit le dernier
„ terme de ſon ambition.

„ Un penchant naturel l'intéreſſoit
„ au jeune fugitif, & le lui fit exa-
„ miner avec ſoin. Il vit que la mau-
„ vaiſe fortune avoit déjà flétri ſon
„ cœur, que l'opprobre & le mépris
„ avoient abattu ſon courage, & que
„ ſa fierté, changée en dépit amer,
„ ne lui montroit dans l'injuſtice &
„ la dureté des hommes, que le vice
„ de leur nature & la chimere de la
„ vertu. Il avoit vu que la Religion
„ ne ſert que de maſque à l'intérêt,
„ & le culte ſacré de ſauve-garde à
„ l'hypocriſie : il avoit vu dans la ſub-
„ tilité des vaines diſputes, le Para-
„ dis & l'Enfer mis pour prix à des
„ jeux de mots ; il avoit vu la ſubli-
„ me & primitive idée de la Divinité
„ défigurée par les fantaſques imagi-
„ nations des hommes ; & trouvant
„ que pour croire en Dieu il faloit re-
„ noncer au jugement qu'on avoit re-
„ çu de lui, il prit dans le même dé-
„ dain nos ridicules rêveries, & l'ob-
„ jet auquel nous les appliquons ; ſans
„ rien ſavoir de ce qui eſt, ſans rien
„ imaginer ſur la génération des cho-
„ ſes, il ſe plongea dans ſa ſtupide

„ ignorance, avec un profond mépris
„ pour tous ceux qui penſoient en ſa-
„ voir plus que lui.

„ L'oubli de toute religion conduit
„ à l'oubli des devoirs de l'homme.
„ Ce progrès étoit déjà plus d'à-moi-
„ tié fait dans le cœur du libertin.
„ Ce n'étoit pas pourtant un enfant
„ mal né ; mais l'incrédulité, la mi-
„ ſere, étouffant peu-à-peu le natu-
„ rel, l'entraînoient rapidement à ſa
„ perte, & ne lui préparoient que les
„ mœurs d'un gueux & la morale d'un
„ athée.

„ Le mal, preſque inévitable, n'étoit
„ pas abſolument conſommé. Le jeune
„ homme avoit des connoiſſances, &
„ ſon éducation n'avoit pas été négli-
„ gée. Il étoit dans cet âge heureux,
„ où le ſang en fermentation com-
„ mence d'échauffer l'ame ſans l'aſſer-
„ vir aux fureurs des ſens. La ſienne
„ avoit encore tout ſon reſſort. Une
„ honte native, un caractere timide
„ ſuppléoient à la gêne, & prolon-
„ geoient pour lui cette époque dans
„ laquelle vous maintenez votre Elé-
„ ve avec tant de ſoins. L'exemple
„ odieux d'une dépravation brutale &
„ d'un vice ſans charme, loin d'ani-

„ mer ſon imagination, l'avoit amor-
„ tie. Long-tems le dégoût lui tint
„ lieu de vertu pour conſerver ſon in-
„ nocence ; elle ne devoit ſuccomber
„ qu'à de plus douces ſéductions.

„ L'Eccléſiaſtique vit le danger & les
„ reſſources. Les difficultés ne le re-
„ buterent point ; il ſe complaiſoit
„ dans ſon ouvrage, il réſolut de l'a-
„ chever, & de rendre à la vertu la
„ victime qu'il avoit arrachée à l'in-
„ famie. Il s'y prit de loin pour exé-
„ cuter ſon projet ; la beauté du mo-
„ tif animoit ſon courage, & lui inſ-
„ piroit des moyens dignes de ſon zèle.
„ Quel que fût le ſuccès, il étoit ſûr
„ de n'avoir pas perdu ſon tems : on
„ réuſſit toujours quand on ne veut
„ que bien faire.

„ Il commença par gagner la con-
„ fiance du Proſélyte en ne lui vendant
„ point ſes bienfaits, en ne ſe ren-
„ dant point importun, en ne lui fai-
„ ſant point de ſermons, en ſe met-
„ tant toujours à ſa portée, en ſe fai-
„ ſant petit pour s'égaler à lui. C'étoit,
„ ce me ſemble, un ſpectacle aſſez
„ touchant, de voir un homme grave
„ devenir le camarade d'un poliſſon,
„ & la vertu ſe prêter au ton de la

„ licence, pour en triompher plus sû-
„ rement. Quand l'étourdi venoit lui
„ faire ses folles confidences & s'épan-
„ cher avec lui, le Prêtre l'écoutoit,
„ le mettoit à son aise; sans approu-
„ ver le mal il s'intéressoit à tout. Ja-
„ mais une indiscrete censure ne ve-
„ noit arrêter son babil & resserrer son
„ cœur. Le plaisir avec lequel il se
„ croyoit écouté, augmentoit celui
„ qu'il prenoit à tout dire. Ainsi se fit
„ sa confession générale, sans qu'il
„ songeât à rien confesser.

„ Après avoir bien étudié ses senti-
„ mens & son caractere, le Prêtre vit
„ clairement que, sans être ignorant
„ pour son âge, il avoit oublié tout
„ ce qu'il lui importoit de savoir, &
„ que l'opprobre où l'avoit réduit la
„ fortune, étouffoit en lui tout vrai
„ sentiment du bien & du mal. Il est
„ un degré d'abrutissement qui ôte la
„ vie à l'ame, & la voix intérieure
„ ne fait point se faire entendre à ce-
„ lui qui ne songe qu'à se nourrir.
„ Pour garantir le jeune infortuné de
„ cette mort morale dont il étoit si
„ près, il commença par réveiller en
„ lui l'amour-propre & l'estime de soi-
„ même. Il lui montroit un avenir plus

„ heureux dans le bon emploi de ſes
„ talens ; il ranimoit dans ſon cœur
„ une ardeur généreuſe, par le récit
„ des belles actions d'autrui ; en lui
„ faiſant admirer ceux qui les avoient
„ faites, il lui rendoit le deſir d'en
„ faire de ſemblables. Pour le déta-
„ cher inſenſiblement de ſa vie oiſive
„ & vagabonde, il lui faiſoit faire
„ des extraits de livres choiſis ; & feig-
„ nant d'avoir beſoin de ces extraits,
„ il nourriſſoit en lui le noble ſenti-
„ ment de la reconnoiſſance. Il l'inſ-
„ truiſoit indirectement par ces livres ;
„ il lui faiſoit reprendre aſſez bonne
„ opinion de lui-même pour ne pas ſe
„ croire un être inutile à tout bien,
„ & pour ne vouloir plus ſe rendre
„ mépriſable à ſes propres yeux.

„ Une bagatelle fera juger de l'art
„ qu'employoit cet homme bienfaiſant
„ pour élever inſenſiblement le cœur
„ de ſon diſciple au-deſſus de la baſ-
„ ſeſſe, ſans paroître ſonger à ſon inſ-
„ truction. L'Eccléſiaſtique avoit une
„ probité ſi bien reconnue & un diſ-
„ cernement ſi ſûr, que pluſieurs per-
„ ſonnes aimoient mieux faire paſſer
„ leurs aumônes par ſes mains, que
„ par celles des riches Curés des villes.

„ Un jour qu'on lui avoit donné „ quelqu'argent à distribuer aux pau- „ vres, le jeune homme eut, à ce ti- „ tre, la lâcheté de lui en demander. „ Non, dit-il, nous sommes freres, „ vous m'appartenez, & je ne dois „ pas toucher à ce dépôt pour mon „ usage. Ensuite il lui donna de son „ propre argent autant qu'il en avoit „ demandé. Des leçons de cette espece „ sont rarement perdues dans le cœur „ des jeunes gens qui ne sont pas „ tout-à-fait corrompus.

„ Je me lasse de parler en tierce „ personne, & c'est un soin fort su- „ perflu ; car vous sentez bien, cher „ concitoyen, que ce malheureux fu- „ gitif c'est moi-même ; je me crois „ assez loin des désordres de ma jeu- „ nesse pour oser les avouer ; & la „ main qui m'en tira mérite bien, „ qu'aux dépens d'un peu de honte, „ je rende, au moins, quelque hon- „ neur à ses bienfaits.

„ Ce qui me frappoit le plus, étoit „ de voir, dans la vie privée de mon „ digne maître, la vertu sans hypo- „ crisie, l'humanité sans foiblesse, „ des discours toujours droits & sim- „ ples, & une conduite toujours con-

„ forme à ſes diſcours. Je ne le voyois
„ point s'inquiéter ſi ceux qu'il aidoit
„ alloient à Vêpres; s'ils ſe confeſ-
„ ſoient ſouvent; s'ils jeûnoient les
„ jours preſcrits; s'ils faiſoient mai-
„ gre : ni leur impoſer d'autres condi-
„ tions ſemblables, ſans leſquelles,
„ dût-on mourir de miſere, on n'a
„ nulle aſſiſtance à eſpérer des dévots.
„ Encouragé par ces obſervations,
„ loin d'étaler moi-même à ſes yeux
„ le zele affecté d'un nouveau con-
„ verti, je ne lui cachois point trop
„ mes manieres de penſer, & ne l'en
„ voyois pas plus ſcandaliſé. Quelque-
„ fois j'aurois pu me dire : il me paſſe
„ mon indifférence pour le culte que
„ j'ai embraſſé, en faveur de celle
„ qu'il me voit auſſi pour le culte dans
„ lequel je ſuis né; il ſait que mon
„ dédain n'eſt plus une affaire de parti.
„ Mais que devois-je penſer, quand
„ je l'entendois quelquefois approuver
„ des dogmes contraires à ceux de
„ l'Egliſe Romaine, & paroître eſti-
„ mer médiocrement toutes ſes céré-
„ monies ? Je l'aurois cru Proteſtant
„ déguiſé, ſi je l'avois vu moins fidele
„ à ces mêmes uſages dont il ſembloit
„ faire aſſez peu de cas; mais ſachant

„ qu'il s'acquittoit ſans témoin de ſes
„ devoirs de Prêtre auſſi ponctuelle-
„ ment que ſous les yeux du public,
„ je ne ſavois plus que juger de ces
„ contradictions. Au défaut près, qui
„ jadis avoit attiré ſa diſgrace, & dont
„ il n'étoit pas trop bien corrigé, ſa
„ vie étoit exemplaire, ſes mœurs
„ étoient irréprochables, ſes diſcours
„ honnêtes & judicieux. En vivant
„ avec lui dans la plus grande inti-
„ mité, j'apprenois à le reſpecter cha-
„ que jour davantage; & tant de bon-
„ tés m'ayant tout-à-fait gagné le
„ cœur, j'attendois avec une curieuſe
„ inquiétude le moment d'apprendre
„ ſur quel principe il fondoit l'uni-
„ formité d'une vie auſſi ſinguliere.

„ Ce moment ne vint pas ſitôt. Avant
„ de s'ouvrir à ſon diſciple, il s'efforça
„ de faire germer les ſemences de rai-
„ ſon & de bonté qu'il jettoit dans ſon
„ ame. Ce qu'il y avoit en moi de plus
„ difficile à détruire, étoit une orgueil-
„ leuſe miſanthropie, une certaine
„ aigreur contre les riches & les heu-
„ reux du monde, comme s'ils l'euſ-
„ ſent été à mes dépens, & que leur
„ prétendu bonheur eût été uſurpé ſur
„ le mien. La folle vanité de la jeu-

„ neſſe, qui regimbe contre l'humilia-
„ tion, ne me donnoit que trop de
„ penchant à cette humeur colere; &
„ l'amour-propre que mon Mentor
„ tâchoit de réveiller en moi, me por-
„ tant à la fierté, rendoit les hommes
„ encore plus vils à mes yeux, & ne
„ faiſoit qu'ajouter, pour eux, le mé-
„ pris à la haine.

„ Sans combattre directement cet
„ orgueil, il l'empêcha de ſe tourner
„ en dureté d'ame, & ſans m'ôter
„ l'eſtime de moi-même, il la rendit
„ moins dédaigneuſe pour mon pro-
„ chain. En écartant toujours la vaine
„ apparence, & me montrant les maux
„ réels qu'elle couvre, il m'apprenoit
„ à déplorer les erreurs de mes ſembla-
„ bles, à m'attendrir ſur leurs miſeres,
„ & à les plaindre plus qu'à les envier.
„ Emu de compaſſion ſur les foibleſſes
„ humaines, par le profond ſentiment
„ des ſiennes, il voyoit par-tout les
„ hommes victimes de leurs propres
„ vices & de ceux d'autrui; il voyoit
„ les pauvres gémir ſous le joug des
„ riches, & les riches ſous le joug des
„ préjugés. Croyez-moi, diſoit-il, nos
„ illuſions, loin de nous cacher nos
„ maux, les augmentent, en donnant

„ un prix à ce qui n'en a point & nous
„ rendant ſenſibles à mille fauſſes pri-
„ vations que nous ne ſentirions pas
„ ſans elles. La paix de l'ame conſiſte
„ dans le mépris de tout ce qui peut
„ la troubler; l'homme qui fait le plus
„ de cas de la vie, eſt celui qui ſait le
„ moins en jouir; & celui qui aſpire
„ le plus avidement au bonheur, eſt
„ toujours le plus miſérable.

„ Ah! quels triſtes tableaux, m'é-
„ criois-je avec amertume! s'il faut ſe
„ refuſer à tout, que nous a donc ſervi
„ de naître, & s'il faut mépriſer le
„ bonheur même, qui eſt-ce qui ſait
„ être heureux? C'eſt moi, répondit
„ un jour le Prêtre, d'un ton dont je
„ fus frappé. Heureux, vous! ſi peu
„ fortuné, ſi pauvre, exilé, perſé-
„ cuté; vous êtes heureux! Et qu'a-
„ vez-vous fait pour l'être? Mon
„ enfant, reprit-il, je vous le dirai
„ volontiers.

„ Là-deſſus il me fit entendre qu'a-
„ près avoir reçu mes confeſſions, il
„ vouloit me faire les ſiennes. J'épan-
„ cherai dans votre ſein, me dit-il en
„ m'embraſſant, tous les ſentimens de
„ mon cœur. Vous me verrez, ſinon
„ tel que je ſuis, au moins tel que je

„ me vois moi-même. Quand vous „ aurez reçu mon entiere profeſſion „ de foi, quand vous connoîtrez bien „ l'état de mon ame, vous ſaurez pour- „ quoi je m'eſtime heureux, &, ſi vous „ penſez comme moi, ce que vous „ avez à faire pour l'être. Mais ces „ aveux ne ſont pas l'affaire d'un mo- „ ment; il faut du tems pour vous ex- „ poſer tout ce que je penſe ſur le ſort „ de l'homme, & ſur le vrai prix de „ la vie; prenons une heure, un lieu „ commodes pour nous livrer paiſible- „ ment à cet entretien.

„ Je remarquai de l'empreſſement à „ l'entendre. Le rendez-vous ne fut „ pas renvoyé plus tard qu'au lende- „ main matin. On étoit en été; nous „ nous levâmes à la pointe du jour. Il „ me mena hors de la ville, ſur une „ haute colline, au-deſſous de la- „ quelle paſſoit le Pô, dont on voyoit „ le cours à travers les fertiles rives „ qu'il baigne. Dans l'éloignement, „ l'immenſe chaîne des Alpes couron- „ noit le payſage. Les rayons du ſoleil „ levant raſoient déjà les plaines, & „ projettant ſur les champs par lon- „ gues ombres, les arbres, les côteaux, „ les maiſons, enrichiſſoient de mille

„ accidens de lumiere, le plus beau „ tableau dont l'œil humain puiſſe être „ frappé. On eût dit que la Nature „ étaloit à nos yeux toute ſa magnifi- „ cence, pour en offrir le texte à nos „ entretiens. Ce fut là, qu'après avoir „ quelque tems contemplé ces objets „ en ſilence, l'homme de paix me „ parla ainſi „.

PROFESSION DE FOI
DU VICAIRE SAVOYARD.

MON enfant, n'attendez de moi ni des diſcours ſavans, ni de profonds raiſonnemens. Je ne ſuis pas un grand Philoſophe, & je me ſoucie peu de l'être. Mais j'ai quelquefois du bon ſens, & j'aime toujours la vérité. Je ne veux pas argumenter avec vous, ni même tenter de vous convaincre; il me ſuffit de vous expoſer ce que je penſe dans la ſimplicité de mon cœur. Conſultez le vôtre durant mon diſcours; c'eſt tout ce que je vous demande. Si je me trompe, c'eſt de bonne foi; cela ſuffit pour que mon erreur ne me ſoit pas imputée à crime; quand vous vous tromperiez de même, il y auroit peu de mal à cela: ſi je penſe bien, la raiſon nous eſt commune, & nous avons le même intérêt à l'écouter; pourquoi ne penſeriez-vous pas comme moi?

Je ſuis né pauvre & payſan, deſtiné

par mon état à cultiver la terre ; mais on crut plus beau que j'appriſſe à gagner mon pain dans le métier de Prêtre, & l'on trouva le moyen de me faire étudier. Aſſurément ni mes parens, ni moi ne ſongions gueres à chercher en cela ce qui étoit bon, véritable, utile, mais ce qu'il faloit ſavoir pour être ordonné. J'appris ce qu'on vouloit que j'appriſſe, je dis ce qu'on vouloit que je diſſe, je m'engageai comme on voulut, & je fus fait Prêtre. Mais je ne tardai pas à ſentir qu'en m'obligeant de n'être pas homme, j'avois promis plus que je ne pouvois tenir.

On nous dit que la conſcience eſt l'ouvrage des préjugés ; cependant je ſais par mon expérience qu'elle s'obſtine à ſuivre l'ordre de la Nature contre toutes les loix des hommes. On a beau nous défendre ceci ou cela, le remords nous reproche toujours foiblement ce que nous permet la Nature bien ordonnée, à plus forte raiſon ce qu'elle nous preſcrit. O bon jeune homme ! elle n'a rien dit encore à vos ſens ; vivez long-tems dans l'état heureux où ſa voix eſt celle de l'innocence. Souvenez-vous qu'on l'offenſe encore plus quand on la prévient, que quand

on la combat; il faut commencer par apprendre à réſiſter, pour ſavoir quand on peut céder ſans crime.

Dès ma jeuneſſe j'ai reſpecté le mariage comme la premiere & la plus ſainte inſtitution de la Nature. M'étant ôté le droit de m'y ſoumettre, je réſolus de ne le point profaner; car malgré mes claſſes & mes études, ayant toujours mené une vie uniforme & ſimple, j'avois conſervé dans mon eſprit toute la clarté des lumieres primitives; les maximes du monde ne les avoient point obſcurcies, & ma pauvreté m'éloignoit des tentations qui dictent les ſophiſmes du vice.

Cette réſolution fut préciſément ce qui me perdit; mon reſpect pour le lit d'autrui laiſſa mes fautes à découvert. Il falut expier le ſcandale; arrêté, interdit, chaſſé, je fus bien plus la victime de mes ſcrupules que de mon incontinence, & j'eus lieu de comprendre aux reproches dont ma diſgrace fut accompagnée, qu'il ne faut ſouvent qu'aggraver la faute pour échapper au châtiment.

Peu d'expériences pareilles menent loin un eſprit qui réfléchit. Voyant par de triſtes obſervations renverſer les idées que j'avois du juſte, de l'hon-

nête, & de tous les devoirs de l'homme, je perdois chaque jour quelqu'une des opinions que j'avois reçues; celles qui me reſtoient ne ſuffiſant plus pour faire enſemble un corps qui pût ſe ſoutenir par lui-même, je ſentis peu-à-peu s'obſcurcir dans mon eſprit l'évidence des principes; & réduit enfin à ne ſavoir plus que penſer, je parvins au même point où vous êtes; avec cette différence, que mon incrédulité, fruit tardif d'un âge plus mûr, s'étoit formée avec plus de peine, & devoit être plus difficile à détruire.

J'étois dans ces diſpoſitions d'incertitude & de doute, que Deſcartes exige pour la recherche de la vérité. Cet état eſt peu fait pour durer, il eſt inquiétant & pénible; il n'y a que l'intérêt du vice ou la pareſſe de l'ame qui nous y laiſſe. Je n'avois point le cœur aſſez corrompu pour m'y plaire; & rien ne conſerve mieux l'habitude de réfléchir, que d'être plus content de ſoi que de ſa fortune.

Je méditois donc ſur le triſte ſort des mortels, flottans ſur cette mer des opinions humaines, ſans gouvernail, ſans bouſſole, & livrés à leurs paſſions orageuſes, ſans autre guide

qu'un pilote inexpérimenté qui méconnoît sa route, & qui ne sait ni d'où il vient, ni où il va. Je me disois; j'aime la vérité, je la cherche & ne puis la reconnoître; qu'on me la montre, & j'y demeure attaché: pourquoi faut-il qu'elle se dérobe à l'empressement d'un cœur fait pour l'adorer?

Quoique j'aie souvent éprouvé de plus grands maux, je n'ai jamais mené une vie aussi constamment désagréable que dans ces tems de trouble & d'anxiété, où sans cesse errant de doute en doute, je ne rapportois de mes longues méditations qu'incertitude, obscurité, contradictions sur la cause de mon être & sur la regle de mes devoirs.

Comment peut-on être sceptique par système & de bonne foi? Je ne saurois le comprendre. Ces Philosophes, ou n'existent pas, ou sont les plus malheureux des hommes. Le doute sur les choses qu'il nous importe de connoître est un état trop violent pour l'esprit humain; il n'y résiste pas longtems, il se décide malgré lui de maniere ou d'autre, & il aime mieux se tromper que ne rien croire.

Ce qui redoubloit mon embarras,

étoit qu'étant né dans une Eglise qui décide tout, qui ne permet aucun doute, un seul point rejetté me faisoit rejetter tout le reste, & que l'impossibilité d'admettre tant de décisions absurdes, me détachoit aussi de celles qui ne l'étoient pas. En me disant; croyez tout, on m'empêchoit de rien croire, & je ne savois plus où m'arrêter.

Je consultai les Philosophes, je feuilletai leurs livres, j'examinai leurs diverses opinions, je les trouvai tous fiers, affirmatifs, dogmatiques, même dans leur scepticisme prétendu, n'ignorant rien, ne prouvant rien, se moquant les uns des autres; & ce point commun à tous, me parut le seul sur lequel ils ont tous raison. Triomphans quand ils attaquent, ils sont sans vigueur en se défendant. Si vous pesez les raisons, ils n'en ont que pour détruire; si vous comptez les voix, chacun est réduit à la sienne; ils ne s'accordent que pour disputer: les écouter n'étoit pas le moyen de sortir de mon incertitude.

Je conçus que l'insuffisance de l'esprit humain est la premiere cause de cette prodigieuse diversité de senti-

mens, & que l'orgueil eſt la ſeconde. Nous n'avons point les meſures de cette machine immenſe, nous n'en pouvons calculer les rapports; nous n'en connoiſſons ni les premieres loix, ni la cauſe finale; nous nous ignorons nous-mêmes; nous ne connoiſſons ni notre nature, ni notre principe actif; à peine ſavons-nous ſi l'homme eſt un être ſimple ou compoſé; des myſteres impénétrables nous environnent de toutes parts; ils ſont au-deſſus de la région ſenſible; pour les percer nous croyons avoir de l'intelligence, & nous n'avons que de l'imagination. Chacun ſe fraie, à travers ce monde imaginaire, une route qu'il croit la bonne; nul ne peut ſavoir ſi la ſienne mene au but. Cependant nous voulons tout pénétrer, tout connoître. La ſeule choſe que nous ne ſavons point, eſt d'ignorer ce que nous ne pouvons ſavoir. Nous aimons mieux nous déterminer au hazard, & croire ce qui n'eſt pas, que d'avouer qu'aucun de nous ne peut voir ce qui eſt. Petite partie d'un grand tout dont les bornes nous échappent, & que ſon auteur livre à nos folles diſputes, nous ſommes aſſez vains pour vouloir déci-

der ce qu'eſt ce tout en lui-même, & ce que nous ſommes par rapport à lui.

Quand les Philoſophes ſeroient en état de découvrir la vérité, qui d'entre eux prendroit intérêt à elle? Chacun ſait bien que ſon ſyſtême n'eſt pas mieux fondé que les autres; mais il le ſoutient parce qu'il eſt à lui. Il n'y en a pas un ſeul, qui, venant à connoître le vrai & le faux, ne préférât le menſonge qu'il a trouvé à la vérité découverte par un autre. Où eſt le Philoſophe, qui, pour ſa gloire, ne tromperoit pas volontiers le genre humain? Où eſt celui, qui, dans le ſecret de ſon cœur, ſe propoſe un autre objet que de ſe diſtinguer? Pourvu qu'il s'éleve au-deſſus du vulgaire, pourvu qu'il efface l'éclat de ſes concurrens, que demande-t-il de plus? L'eſſentiel eſt de penſer autrement que les autres. Chez les croyans il eſt athée, chez les athées il ſeroit croyant.

Le premier fruit que je tirai de ces réflexions, fut d'apprendre à borner mes recherches à ce qui m'intéreſſoit immédiatement; à me repoſer dans une profonde ignorance ſur tout le reſte, & à ne m'inquiéter, juſqu'au doute, que des choſes qu'il m'importoit de ſavoir. Je

Je compris encore que, loin de me délivrer de mes doutes inutiles, les Philosophes ne feroient que multiplier ceux qui me tourmentoient, & n'en résoudroient aucun. Je pris donc un autre guide, & je me dis; consultons la lumiere intérieure, elle m'égarera moins qu'ils ne m'égarent, ou, du moins, mon erreur sera la mienne, & je me dépraverai moins en suivant mes propres illusions, qu'en me livrant à leurs mensonges.

Alors en repassant dans mon esprit les diverses opinions qui m'avoient tour-à-tour entraîné depuis ma naissance, je vis que, bien qu'aucune d'elles ne fût assez évidente pour produire immédiatement la conviction, elles avoient divers degrés de vraisemblance, & que l'assentiment intérieur s'y prêtoit ou s'y refusoit à différentes mesures. Sur cette premiere observation, comparant entre elles toutes ces différentes idées dans le silence des préjugés, je trouvai que la premiere, & la plus commune, étoit aussi la plus simple & la plus raisonnable; & qu'il ne lui manquoit, pour réunir tous les suffrages, que d'avoir été proposée la derniere. Imaginez tous vos Philoso-

phes anciens & modernes, ayant d'abord épuisé leurs bizarres systêmes de forces, de chances, de fatalité, de nécessité, d'atomes, de monde animé, de matière vivante, de matérialisme de toute espece; & après eux tous l'illustre Clarke, éclairant le monde, annonçant enfin l'Etre des Etres & le dispensateur des choses. Avec quelle universelle admiration, avec quel applaudissement unanime n'eût point été reçu ce nouveau systême si grand, si consolant, si sublime, si propre à élever l'ame, à donner une base à la vertu, & en même tems si frappant, si lumineux, si simple, &, ce me semble, offrant moins de choses incompréhensibles à l'esprit humain, qu'il n'en trouve d'absurdes en tout autre systême! Je me disois; les objections insolubles sont communes à tous, parceque l'esprit de l'homme est trop borné pour les résoudre, elles ne prouvent donc contre aucun par préférence; mais quelle différence entre les preuves directes! Celui-là seul qui explique tout ne doit-il pas être préféré, quand il n'a pas plus de difficulté que les autres?

Portant donc en moi l'amour de la

vérité pour toute philoſophie, & pour toute méthode une regle facile & ſimple, qui me diſpenſe de la vaine ſubtilité des argumens, je reprens, ſur cette regle, l'examen des connoiſſances qui m'intéreſſent, réſolu, d'admettre pour évidentes toutes celles auxquelles, dans la ſincérité de mon cœur, je ne pourrai refuſer mon conſentement; pour vraies toutes celles qui me paroîtront avoir une liaiſon néceſſaire avec ces premieres, & de laiſſer toutes les autres dans l'incertitude, ſans les rejetter ni les admettre, & ſans me tourmenter à les éclaircir, quand elles ne menent à rien d'utile pour la pratique.

Mais qui ſuis-je? Quel droit ai-je de juger les choſes, & qu'eſt-ce qui détermine mes jugemens? S'ils ſont entraînés, forcés par les impreſſions que je reçois, je me fatigue en vain à ces recherches, elles ne ſe feront point, ou ſe feront d'elles-mêmes, ſans que je me mêle de les diriger. Il faut donc tourner d'abord mes regards ſur moi pour connoître l'inſtrument dont je veux me ſervir, & juſqu'à quel point je puis me fier à ſon uſage.

J'exiſte, & j'ai des ſens par leſquels je ſuis affecté. Voilà la premiere vé-

rité qui me frappe, & à laquelle je suis forcé d'acquiescer. Ai-je un sentiment propre de mon existence, ou ne la sens-je que par mes sensations ? Voilà mon premier doute, qu'il m'est, quant-à-présent, impossible de résoudre. Car étant continuellement affecté de sensations, ou immédiatement, ou par la mémoire, comment puis-je savoir si le sentiment du *moi* est quelque chose hors de ces mêmes sensations, & s'il peut être indépendant d'elles ?

Mes sensations se passent en moi, puisqu'elles me font sentir mon existence; mais leur cause m'est étrangere, puisqu'elles m'affectent malgré que j'en aye, & qu'il ne dépend de moi ni de les produire, ni de les anéantir. Je conçois donc clairement que ma sensation qui est moi, & sa cause ou son objet qui est hors de moi, ne sont pas la même chose.

Ainsi non-seulement j'existe, mais il existe d'autres êtres, savoir les objets de mes sensations; & quand ces objets ne seroient que des idées, toujours est-il vrai que ces idées ne sont pas moi.

Or, tout ce que je sens hors de moi

& qui agit sur mes sens, je l'appelle matiere; & toutes les portions de matiere que je conçois réunies en êtres individuels, je les appelle des corps. Ainsi toutes les disputes des idéalistes & des matérialistes ne signifient rien pour moi: leurs distinctions sur l'apparence & la réalité des corps sont des chimeres.

Me voilà déjà tout aussi sûr de l'existence de l'Univers que de la mienne. Ensuite je réfléchis sur les objets de mes sensations; & trouvant en moi la faculté de les comparer, je me sens doué d'une force active que je ne savois pas avoir auparavant.

Appercevoir c'est sentir, comparer c'est juger: juger & sentir ne sont pas la même chose. Par la sensation, les objets s'offrent à moi séparés, isolés, tels qu'ils sont dans la Nature; par la comparaison, je les remue, je les transporte, pour ainsi dire, je les pose l'un sur l'autre pour prononcer sur leur différence ou sur leur similitude, & généralement sur tous leurs rapports. Selon moi la faculté distinctive de l'être actif ou intelligent, est de pouvoir donner un sens à ce mot *est*. Je cherche en vain, dans l'être purement sen-

ſitif, cette force intelligente qui ſuperpoſe & puis qui prononce ; je ne la ſaurois voir dans ſa nature. Cet être paſſif ſentira chaque objet ſéparément, ou même il ſentira l'objet total formé des deux ; mais n'ayant aucune force pour les replier l'un ſur l'autre, il ne les comparera jamais, il ne les jugera point.

Voir deux objets à la fois, ce n'eſt pas voir leurs rapports, ni juger de leurs différences ; appercevoir pluſieurs objets les uns hors des autres, n'eſt pas les nombrer. Je puis avoir au même inſtant l'idée d'un grand bâton & d'un petit bâton ſans les comparer, ſans juger que l'un eſt plus petit que l'autre, comme je puis voir à la fois ma main entiere ſans faire le compte de mes doigts (24). Ces idées comparatives, *plus grand*, *plus petit*, de même que les idées numériques d'*un*, de *deux*, &c. ne ſont certainement pas des ſenſations, quoique mon eſ-

(24) Les relations de M. de la Condamine nous parlent d'un peuple qui ne ſavoit compter que juſqu'à trois. Cependant les hommes qui compoſoient ce peuple ayant des mains, avoient ſouvent apperçu leurs doigts, ſans ſavoir compter juſqu'à cinq.

prit ne les produiſe qu'à l'occaſion de mes ſenſations.

On nous dit que l'être ſenſitif diſtingue les ſenſations les unes des autres par les différences qu'ont entr'elles ces mêmes ſenſations : ceci demande explication. Quand les ſenſations ſont différentes, l'être ſenſitif les diſtingue par leurs différences : quand elles ſont ſemblables, il les diſtingue parce qu'il ſent les unes hors des autres. Autrement, comment, dans une ſenſation ſimultanée, diſtingeroit-il deux objets égaux ? Il faudroit néceſſairement qu'il confondit ces deux objets & les prît pour le même, ſur-tout dans un ſyſtême où l'on prétend que les ſenſations repréſentatives de l'étendue ne ſont point étendues.

Quand les deux ſenſations à comparer ſont apperçues, leur impreſſion eſt faite, chaque objet eſt ſenti, les deux ſont ſentis ; mais leur rapport n'eſt pas ſenti pour cela. Si le jugement de ce rapport n'étoit qu'une ſenſation, & me venoit uniquement de l'objet, mes jugemens ne me tromperoient jamais, puiſqu'il n'eſt jamais faux que je ſente ce que je ſens.

Pourquoi donc eſt-ce que je me

trompe sur le rapport de ces deux bâtons, sur-tout s'ils ne sont pas paralleles? Pourquoi dis-je, par exemple, que le petit bâton est le tiers du grand, tandis qu'il n'en est que le quart? Pourquoi l'image, qui est la sensation, n'est-elle pas conforme à son modele, qui est l'objet? C'est que je suis actif quand je juge, que l'opération qui compare est fautive, & que mon entendement qui juge les rapports, mêle ses erreurs à la vérité des sensations qui ne montrent que les objets.

Ajoutez à cela une réflexion qui vous frappera, je m'assure, quand vous y aurez pensé; c'est que si nous étions purement passifs dans l'usage de nos sens, il n'y auroit entre eux aucune communication; il nous seroit impossible de connoître que le corps que nous touchons & l'objet que nous voyons sont le même. Ou nous ne sentirions jamais rien hors de nous, ou il y auroit pour nous cinq substances sensibles, dont nous n'aurions nul moyen d'appercevoir l'identité.

Qu'on donne tel ou tel nom à cette force de mon esprit qui rapproche & compare mes sensations; qu'on l'appelle attention, méditation, réflexion,

ou comme on voudra, toujours eſt-il vrai qu'elle eſt en moi & non dans les choſes, que c'eſt moi ſeul qui la produis, quoique je ne la produiſe qu'à l'occaſion de l'impreſſion que font ſur moi les objets. Sans être maître de ſentir ou de ne pas ſentir, je le ſuis d'examiner plus ou moins ce que je ſens.

Je ne ſuis donc pas ſimplement un être ſenſitif & paſſif, mais un être actif & intelligent, & quoi qu'en diſe la philoſophie, j'oſerai prétendre à l'honneur de penſer. Je ſais ſeulement que la vérité eſt dans les choſes & non pas dans mon eſprit qui les juge, & que moins je mets du mien dans les jugemens que j'en porte, plus je ſuis ſûr d'approcher de la verité : ainſi ma regle de me livrer au ſentiment plus qu'à la raiſon, eſt confirmée par la raiſon même.

M'étant, pour ainſi dire, aſſuré de moi-même, je commence à regarder hors de moi, & je me conſidere avec une ſorte de frémiſſement, jetté, perdu dans ce vaſte Univers, & comme noyé dans l'immenſité des êtres, ſans rien ſavoir de ce qu'ils ſont, ni entre eux, ni par rapport à moi. Je les étu-

die, je les observe, & le premier objet qui se présente à moi pour les comparer, c'est moi-même.

Tout ce que j'apperçois par les sens est matiere, & je déduis toutes les propriétés essentielles de la matiere, des qualités sensibles qui me la font appercevoir, & qui en sont inséparables. Je la vois tantôt en mouvement & tantôt en repos (25), d'où j'infere que, ni le repos, ni le mouvement ne lui sont essentiels; mais le mouvement étant une action, est l'effet d'une cause dont le repos n'est que l'absence. Quand donc rien n'agit sur la matiere, elle ne se meut point; & par cela même qu'elle est indifférente au repos & au mouvement, son état naturel est d'être en repos.

J'apperçois dans les corps deux sortes de mouvement, savoir; mouvement communiqué, & mouvement

(25) Ce repos n'est, si l'on veut, que relatif; mais puisque nous observons du plus & du moins dans le mouvement, nous concevons très-clairement un des deux termes extrêmes qui est le repos, & nous le concevons si bien, que nous sommes enclins même à prendre pour absolu le repos qui n'est que relatif. Or il n'est pas vrai que le mouvement soit de l'essence de la matiere, si elle peut être conçue en repos.

ſpontanée ou volontaire. Dans le premier, la cauſe motrice eſt étrangere au corps mû, & dans le ſecond elle eſt en lui-même. Je ne conclurai pas de-là que le mouvement d'une montre, par exemple, eſt ſpontanée; car ſi rien d'étranger au reſſort n'agiſſoit ſur lui, il ne tendroit point à ſe redreſſer, & ne tireroit pas la chaîne. Par la même raiſon je n'accorderai point, non plus, la ſpontanéité aux fluides, ni au feu même qui fait leur fluidité (26).

Vous me demanderez ſi les mouvemens des animaux ſont ſpontanées; je vous dirai que je n'en ſais rien, mais que l'analogie eſt pour l'affirmative. Vous me demanderez encore comment je ſais donc qu'il y a des mouvemens ſpontanées; je vous dirai que je le ſais, parce que je le ſens. Je veux mouvoir mon bras & je le meus, ſans que ce mouvement ait d'autre cauſe immédiate que ma volonté. C'eſt en vain

(26) Les Chymiſtes regardent le Phlogiſtique ou l'élément du feu comme épars, immobile, & ſtagnant dans les mixtes dont il fait partie, juſqu'à ce que des cauſes étrangeres le dégagent, le réuniſſent, le mettent en mouvement & le changent en feu.

qu'on voudroit raiſonner pour détruire en moi ce ſentiment, il eſt plus fort que toute évidence; autant vaudroit me prouver que je n'exiſte pas.

S'il n'y avoit aucune ſpontanéité dans les actions des hommes, ni dans rien de ce qui ſe fait ſur la terre, on n'en ſeroit que plus embarraſſé à imaginer la premiere cauſe de tout mouvement. Pour moi, je me ſens tellement perſuadé que l'état naturel de la matiere eſt d'être en repos, & qu'elle n'a par elle-même aucune force pour agir, qu'en voyant un corps en mouvement, je juge auſſi-tôt, ou que c'eſt un corps animé, ou que ce mouvement lui a été communiqué. Mon eſprit refuſe tout acquieſcement à l'idée de la matiere non organiſée, ſe mouvant d'elle-même, ou produiſant quelque action.

Cependant cet Univers viſible eſt matiere, matiere éparſe & morte (27), qui n'a rien dans ſon tout de l'union, de l'organiſation, du ſentiment com-

(27) J'ai fait tous mes efforts pour concevoir une molécule vivante, ſans pouvoir en venir à bout. L'idée de la matiere ſentant ſans avoir des ſens, me paroît inintelligible & contradictoire. Pour adopter ou rejetter cette idée, il faudroit commencer par la comprendre, & j'avoue que je n'ai pas ce bonheur-là.

mun des parties d'un corps animé, puiſqu'il eſt certain que nous qui ſommes parties ne nous ſentons nullement dans le tout. Ce même Univers eſt en mouvement ; & dans ſes mouvemens réglés, uniformes, aſſujettis à des loix conſtantes, il n'a rien de cette liberté qui paroît dans les mouvemens ſpontanées de l'homme & des animaux. Le monde n'eſt donc pas un grand animal qui ſe meuve de lui-même ; il y a donc de ſes mouvemens quelque cauſe étrangere à lui, laquelle je n'apperçois pas, mais la perſuaſion intérieure me rend cette cauſe tellement ſenſible, que je ne puis voir rouler le ſoleil ſans imaginer une force qui le pouſſe, ou que ſi la terre tourne, je crois ſentir une main qui la fait tourner.

S'il faut admettre des loix générales dont je n'apperçois point les rapports eſſentiels avec la matiere, de quoi ſerai-je avancé ? Ces loix n'étant point des êtres réels, des ſubſtances, ont donc quelqu'autre fondement qui m'eſt inconnu. L'expérience & l'obſervation nous ont fait connoître les loix du mouvement, ces loix déterminent les effets ſans montrer les cauſes ; elles ne

ſuffiſent point pour expliquer le ſyſtême du monde & la marche de l'Univers. Deſcartes avec des dez formoit le Ciel & la Terre, mais il ne put donner le premier branle à ces dez, ni mettre en jeu ſa force centrifuge qu'à l'aide d'un mouvement de rotation. Newton a trouvé la loi de l'attraction, mais l'attraction ſeule réduiroit bientôt l'Univers en une maſſe immobile; à cette loi, il a falu joindre une force projectile pour faire décrire des courbes aux corps céleſtes. Que Deſcartes nous diſe quelle loi phyſique a fait tourner ſes tourbillons; que Newton nous montre la main qui lança les planetes ſur la tangente de leurs orbites.

Les premieres cauſes du mouvement ne ſont point dans la matiere; elle reçoit le mouvement & le communique, mais elle ne le produit pas. Plus j'obſerve l'action & réaction des forces de la Nature agiſſant les unes ſur les autres, plus je trouve que d'effets en effets, il faut toujours remonter à quelque volonté pour premiere cauſe; car ſuppoſer un progrès de cauſes à l'infini, c'eſt n'en point ſuppoſer du tout. En un mot, tout mouvement qui n'eſt pas produit par un autre, ne peut venir que

d'un acte ſpontanée, volontaire ; les corps inanimés n'agiſſent que par le mouvement, & il n'y a point de véritable action ſans volonté. Voilà mon premier principe. Je crois donc qu'une volonté meut l'Univers & anime la Nature. Voilà mon premier dogme, ou mon premier article de foi.

Comment une volonté produit-elle une action phyſique & corporelle ? Je n'en ſais rien, mais j'éprouve en moi qu'elle la produit. Je veux agir, & j'agis ; je veux mouvoir mon corps, & mon corps ſe meut : mais qu'un corps inanimé & en repos vienne à ſe mouvoir de lui-même ou produiſe le mouvement, cela eſt incompréhenſible & ſans exemple. La volonté m'eſt connue par ſes actes, non par ſa nature. Je connois cette volonté comme cauſe motrice, mais concevoir la matiere productrice du mouvement, c'eſt clairement concevoir un effet ſans cauſe, c'eſt ne concevoir abſolument rien.

Il ne m'eſt pas plus poſſible de concevoir comment ma volonté meut mon corps, que comment mes ſenſations affectent mon ame. Je ne ſais pas même pourquoi l'un de ces myſteres a paru plus explicable que l'autre.

Quant à moi, soit quand je suis passif, soit quand je suis actif, le moyen d'union des deux substances me paroît absolument incompréhensible. Il est bien étrange qu'on parte de cette incompréhensibilité même pour confondre les deux substances, comme si des opérations de nature si différentes s'expliquoient mieux dans un seul sujet que dans deux.

Le dogme que je viens d'établir est obscur, il est vrai, mais enfin il offre un sens, & il n'a rien qui répugne à la raison, ni à l'observation; en peut-on dire autant du matérialisme? N'est-il pas clair que si le mouvement étoit essentiel à la matiere, il en seroit inséparable, il y seroit toujours en même degré, toujours le même dans chaque portion de matiere, il seroit incommunicable, il ne pourroit augmenter ni diminuer, & l'on ne pourroit pas même concevoir la matiere en repos. Quand on me dit que le mouvement ne lui est pas essentiel, mais nécessaire, on veut me donner le change par des mots qui seroient plus aisés à réfuter, s'ils avoient un peu plus de sens. Car, ou le mouvement de la matiere lui vient d'elle-même, &

alors il lui eſt eſſentiel, ou s'il lui vient d'une cauſe étrangere, il n'eſt néceſſaire à la matiere qu'autant que la cauſe motrice agit ſur elle : nous rentrons dans la premiere difficulté.

Les idées générales & abſtraites ſont la ſource des plus grandes erreurs des hommes ; jamais le jargon de la métaphyſique n'a fait découvrir une ſeule vérité, & il a rempli la philoſophie d'abſurdités dont on a honte, ſitôt qu'on les dépouille de leurs grands mots. Dites-moi, mon ami, ſi, quand on vous parle d'une force aveugle répandue dans toute la Nature, on porte quelque véritable idée à votre eſprit ? On croit dire quelque choſe par ces mots vagues de force univerſelle, de mouvement néceſſaire, & l'on ne dit rien du tout. L'idée du mouvement n'eſt autre choſe que l'idée du tranſport d'un lieu à un autre, il n'y a point de mouvement ſans quelque direction ; car un être individuel ne ſauroit ſe mouvoir à la fois dans tous les ſens. Dans quel ſens donc la matiere ſe meut-elle néceſſairement ? Toute la matiere en corps a-t-elle un mouvement uniforme, ou chaque atome a-t-il ſon mouvement propre ? Selon la pre-

miere idée, l'Univers entier doit former une masse solide & indivisible; selon la seconde, il ne doit former qu'un fluide épars & incohérent, sans qu'il soit jamais possible que deux atomes se réunissent. Sur quelle direction se fera ce mouvement commun de toute la matiere? Sera-ce en droite ligne, ou circulairement, en haut, en bas, à droite, à gauche? Si chaque molécule de matiere a sa direction particuliere, quelles seront les causes de toutes ces directions & de toutes ces différences? Si chaque atome ou molécule de matiere ne faisoit que tourner sur son propre centre, jamais rien ne sortiroit de sa place, & il n'y auroit point de mouvement communiqué; encore même faudroit-il que ce mouvement circulaire fût déterminé dans quelque sens. Donner à la matiere le mouvement par abstraction, c'est dire des mots qui ne signifient rien; & lui donner un mouvement déterminé, c'est supposer une cause qui le détermine. Plus je multiplie les forces particulieres, plus j'ai de nouvelles causes à expliquer, sans jamais trouver aucun agent commun qui les dirige. Loin de pouvoir imaginer aucun ordre dans le

concours fortuit des élémens, je n'en puis pas même imaginer le combat, & le cahos de l'Univers m'eſt plus inconcevable que ſon harmonie. Je comprends que le méchaniſme du monde peut n'être pas intelligible à l'eſprit humain; mais ſitôt qu'un homme ſe mêle de l'expliquer, il doit dire des choſes que les hommes entendent.

Si la matiere mue me montre une volonté, la matiere mue ſelon de certaines loix me montre une intelligence: c'eſt mon ſecond article de foi. Agir, comparer, choiſir, ſont des opérations d'un être actif & penſant: donc cet être exiſte. Où le voyez-vous exiſter, m'allez-vous dire? Non-ſeulement dans les Cieux qui roulent, dans l'aſtre qui nous éclaire, non-ſeulement dans moi-même, mais dans la brebis qui paît, dans l'oiſeau qui vole, dans la pierre qui tombe, dans la feuille qu'emporte le vent.

Je juge de l'ordre du monde quoique j'en ignore la fin, parce que pour juger de cet ordre il me ſuffit de comparer les parties entre elles, d'étudier leur concours, leurs rapports, d'en remarquer le concert. J'ignore pourquoi l'Univers exiſte; mais je ne laiſſe pas de

voir comment il eſt modifié ; je ne laiſſe pas d'appercevoir l'intime correſpondance par laquelle les êtres qui le compoſent ſe prêtent un ſecours mutuel. Je ſuis comme un homme qui verroit, pour la premiere fois, une montre ouverte, & qui ne laiſſeroit pas d'en admirer l'ouvrage, quoiqu'il ne connût pas l'uſage de la machine & qu'il n'eût point vu le cadran. Je ne ſais, diroit-il, à quoi le tout eſt bon : mais je vois que chaque piece eſt faite pour les autres ; j'admire l'ouvrier dans le détail de ſon ouvrage, & je ſuis bien ſûr que tous ces rouages ne marchent ainſi de concert, que pour une fin commune qu'il m'eſt impoſſible d'appercevoir.

Comparons les fins particulieres, les moyens, les rapports ordonnés de toute eſpece, puis écoutons le ſentiment intérieur ; quel eſprit ſain peut ſe refuſer à ſon témoignage ; à quels yeux non prévenus l'ordre ſenſible de l'Univers n'annonce-t-il pas une ſuprême intelligence, & que de ſophiſmes ne faut-il point entaſſer pour méconnoître l'harmonie des êtres, & l'admirable concours de chaque piece pour la conſervation des autres ? Qu'on me parle

tant qu'on voudra de combinaiſons & de chances, que vous ſert de me réduire au ſilence, ſi vous ne pouvez m'amener à la perſuaſion, & comment m'ôteriez-vous le ſentiment involontaire qui vous dément toujours malgré moi? Si les corps organiſés ſe ſont combinés fortuitement de mille manieres avant de prendre des formes conſtantes, s'il s'eſt formé d'abord des eſtomacs ſans bouches, des pieds ſans têtes, des mains ſans bras, des organes imparfaits de toute eſpece qui ſont péris faute de pouvoir ſe conſerver, pourquoi nul de ces informes eſſais ne frappe-t-il plus nos regards? Pourquoi la Nature s'eſt-elle enfin preſcrit des loix auxquelles elle n'étoit pas d'abord aſſujettie? Je ne dois point être ſurpris qu'une choſe arrive lorſqu'elle eſt poſſible, & que la difficulté de l'événement eſt compenſée par la quantité des jets, j'en conviens. Cependant, ſi l'on me venoit dire que des caracteres d'imprimerie, projettés au hazard, ont donné l'Enéide toute arrangée, je ne daignerois pas faire un pas pour aller vérifier le menſonge. Vous oubliez, me dira-t-on, la quantité des jets; mais de ces jets-là combien faut-il

que j'en suppose pour rendre la combinaison vraisemblable ? Pour moi, qui n'en vois qu'un seul, j'ai l'infini à parier contre un, que son produit n'est point l'effet du hazard. Ajoutez que des combinaisons & des chances ne donneront jamais que des produits de même nature que les élémens combinés ; que l'organisation & la vie ne résulteront point d'un jet d'atomes, & qu'un Chymiste combinant des mixtes, ne les fera point sentir & penser dans son creuset (28).

J'ai lu Nieuventit avec surprise, & presque avec scandale. Comment cet homme a-t-il pu vouloir faire un livre des merveilles de la Nature, qui mon-

(28) Croiroit-on, si l'on n'en avoit la preuve, que l'extravagance humaine pût être portée à ce point ? *Amatus Lusitanus* assuroit avoir vu un petit homme long d'un pouce enfermé dans un verre, que *Julius Camillus*, comme un autre Prométhée, avoit fait par la science Alchymique. Paracelse, *de naturâ rerum*, enseigne la façon de produire ces petits hommes, & soutient que les Pygmées, les Faunes, les Satyres & les Nymphes ont été engendrés par la chymie. En effet, je ne vois pas trop qu'il reste désormais autre chose à faire pour établir la possibilité de ces faits, si ce n'est d'avancer que la matiere organique résiste à l'ardeur du feu, & que ses molécules peuvent se conserver en vie dans un fourneau de réverbere.

trent la sageſſe de ſon Auteur ? Son Livre ſeroit auſſi gros que le monde, qu'il n'auroit pas épuiſé ſon ſujet ; & ſitôt qu'on veut entrer dans les détails, la plus grande merveille échappe, qui eſt l'harmonie & l'accord du tout. La ſeule génération des corps vivans & organiſés eſt l'abyme de l'eſprit humain ; la barriere inſurmontable que la Nature a miſe entre les diverſes eſpeces, afin qu'elles ne ſe confondiſſent pas, montre ſes intentions avec la derniere évidence. Elle ne s'eſt pas contentée d'établir l'ordre, elle a pris des meſures certaines pour que rien ne pût le troubler.

Il n'y a pas un être dans l'Univers qu'on ne puiſſe, à quelque égard, regarder comme le centre commun de tous les autres, autour duquel ils ſont tous ordonnés, en ſorte qu'ils ſont tous réciproquement fins & moyens les uns relativement aux autres. L'eſprit ſe confond & ſe perd dans cette infinité de rapports, dont pas un n'eſt confondu ni perdu dans la foule. Que d'abſurdes ſuppoſitions pour déduire toute cette harmonie de l'aveugle méchaniſme de la matiere mue fortuitement ! Ceux qui nient l'unité d'intention qui

ſe manifeſte dans les rapports de toutes les parties de ce grand tout, ont beau couvrir leurs galimatias d'abſtractions, de co-ordinations, de principes généraux, de termes emblématiques ; quoiqu'ils faſſent, il m'eſt impoſſible de concevoir un ſyſtême d'êtres ſi conſtamment ordonnés, que je ne conçoive une intelligence qui l'ordonne. Il ne dépend pas de moi de croire que la matiere paſſive & morte a pu produire des êtres vivans & ſentans, qu'une fatalité aveugle a pu produire des êtres intelligens, que ce qui ne penſe point a pu produire des êtres qui penſent.

Je crois donc que le monde eſt gouverné par une volonté puiſſante & ſage ; je le vois, ou plutôt je le ſens, & cela m'importe à ſavoir : mais ce même monde eſt-il éternel ou créé ? Y a-t-il un principe unique des choſes ? Y en a-t-il deux ou pluſieurs, & quelle eſt leur nature ? Je n'en ſais rien ; & que m'importe ? A meſure que ces connoiſſances me deviendront intéreſſantes, je m'efforcerai de les acquérir ; juſques-là je renonce à des queſtions oiſeuſes qui peuvent inquiéter mon amour-propre, mais qui ſont inutiles

à ma conduite & supérieures à ma raison.

Souvenez-vous toujours que je n'enseigne point mon sentiment, je l'expose. Que la matiere soit éternelle ou créée, qu'il y ait un principe passif ou qu'il n'y en ait point, toujours est-il certain que le tout est un, & annonce une Intelligence unique; car je ne vois rien qui ne soit ordonné dans le même système, & qui ne concoure à la même fin, savoir la conservation du tout dans l'ordre établi. Cet Etre qui veut & qui peut, cet Etre actif par lui-même; cet Etre, enfin, quel qu'il soit, qui meut l'Univers & ordonne toutes choses, je l'appelle Dieu. Je joins à ce nom les idées d'intelligence, de puissance, de volonté que j'ai rassemblées, & celle de bonté qui en est une suite nécessaire; mais je n'en connois pas mieux l'Etre auquel je l'ai donné; il se dérobe également à mes sens & à mon entendement; plus j'y pense, plus je me confonds: je sais très-certainement qu'il existe, & qu'il existe par lui-même; je sais que mon existence est subordonnée à la sienne, & que toutes les choses qui me sont connues sont absolument dans le même

cas. J'apperçois Dieu par-tout dans ſes œuvres, je le ſens en moi, je le vois tout autour de moi; mais ſitôt que je veux le contempler en lui-même, ſitôt que je veux chercher où il eſt, ce qu'il eſt, quelle eſt ſa ſubſtance, il m'échappe, & mon eſprit troublé n'apperçoit plus rien.

Pénétré de mon inſuffiſance, je ne raiſonnerai jamais ſur la nature de Dieu, que je n'y ſois forcé par le ſentiment de ſes rapports avec moi. Ces raiſonnemens ſont toujours téméraires; un homme ſage ne doit s'y livrer qu'en tremblant, & ſûr qu'il n'eſt pas fait pour les approfondir: car ce qu'il y a de plus injurieux à la Divinité n'eſt pas de n'y point penſer, mais d'en mal penſer.

Après avoir découvert ceux de ſes attributs par leſquels je connois ſon exiſtence, je reviens à moi; & je cherche quel rang j'occupe dans l'ordre des choſes qu'elle gouverne, & que je puis examiner. Je me trouve inconteſtablement au premier par mon eſpece; car par ma volonté & par les inſtrumens qui ſont en mon pouvoir pour l'exécuter, j'ai plus de force pour agir ſur tous les corps qui m'environnent, ou

pour me prêter ou me dérober comme il me plaît à leur action, qu'aucun d'eux n'en a pour agir sur moi malgré moi par la seule impulsion physique, &, par mon intelligence, je suis le seul qui ait inspection sur le tout. Quel être ici-bas, hors l'homme, sait observer tous les autres, mesurer, calculer, prévoir leurs mouvemens, leurs effets, & joindre, pour ainsi dire, le sentiment de l'existence commune à celui de son existence individuelle? Qu'y a-t-il de si ridicule à penser que tout est fait pour moi, si je suis le seul qui sache tout rapporter à lui?

Il est donc vrai que l'homme est le Roi de la terre qu'il habite; car non-seulement il dompte tous les animaux, non-seulement il dispose des élémens par son industrie; mais lui seul sur la terre en sait disposer, & il s'approprie encore, par la contemplation, les astres mêmes dont il ne peut approcher. Qu'on me montre un autre animal sur la terre qui sache faire usage du feu, & qui sache admirer le soleil. Quoi! je puis observer, connoître les êtres & leurs rapports; je puis sentir ce que c'est qu'ordre, beauté, vertu; je puis contempler l'Univers, m'élever à la

main qui le gouverne ; je puis aimer le bien, le faire, & je me comparerois aux bêtes ? Ame abjecte, c'eſt ta triſte philoſophie qui te rend ſemblable à elles ! ou plutôt tu veux en vain t'avilir ; ton génie dépoſe contre tes principes, ton cœur bienfaiſant dément ta doctrine, & l'abus même de tes facultés prouve leur excellence en dépit de toi.

Pour moi, qui n'ai point de ſyſtême à ſoutenir, moi, homme ſimple & vrai que la fureur d'aucun parti n'entraîne, & qui n'aſpire point à l'honneur d'être chef de ſecte, content de la place où Dieu m'a mis, je ne vois rien, après lui, de meilleur que mon eſpece ; & ſi j'avois à choiſir ma place dans l'ordre des êtres, que pourrois-je choiſir de plus que d'être homme ?

Cette réflexion m'enorgueillit moins qu'elle ne me touche ; car cet état n'eſt point de mon choix, & il n'étoit pas dû au mérite d'un être qui n'exiſtoit pas encore. Puis-je me voir ainſi diſtingué ſans me féliciter de remplir ce poſte honorable, & ſans bénir la main qui m'y a placé ? De mon premier retour ſur moi naît dans mon cœur un ſentiment de reconnoiſſance

& de bénédiction pour l'Auteur de mon eſpece, & de ce ſentiment mon premier hommage à la Divinité bienfaiſante. J'adore la Puiſſance ſuprême, & je m'attendris ſur ſes bienfaits. Je n'ai pas beſoin qu'on m'enſeigne ce culte, il m'eſt dicté par la Nature elle-même. N'eſt-ce pas une conſéquence naturelle de l'amour de ſoi, d'honorer ce qui nous protege, & d'aimer ce qui nous veut du bien ?

Mais quand pour connoître enfutie ma place individuelle dans mon eſpece, j'en conſidere les divers rangs, & les hommes qui les rempliſſent, que deviens-je ? Quel ſpectacle ! Où eſt l'ordre que j'avois obſervé ? le tableau de la nature ne m'offroit qu'harmonie & proportions, celui du genre humain ne m'offre que confuſion, déſordre ! Le concert regne entre les élémens, & les hommes ſont dans le cahos ! Les animaux ſont heureux, leur roi ſeul eſt miſérable ! O ſageſſe ! où ſont tes loix ? ô Providence ! eſt-ce ainſi que tu régis le monde ? Etre bienfaiſant qu'eſt devenu ton pouvoir ? Je vois le mal ſur la terre.

Croiriez-vous, mon bon ami, que de ces triſtes réflexions, & de ces con-

tradictions apparentes ſe formerent dans mon eſprit les ſublimes idées de l'ame, qui n'avoient point juſques-là réſulté de mes recherches ? En méditant ſur la nature de l'homme, j'y crus découvrir deux principes diſtincts, dont l'un l'élevoit à l'étude des vérités éternelles, à l'amour de la juſtice & du beau moral, aux régions du monde intellectuel dont la contemplation fait les délices du ſage, & dont l'autre le ramenoit baſſement en lui-même, l'aſſerviſſoit à l'empire des ſens, aux paſſions qui ſont leurs miniſtres, & contrarioit par elles tout ce que lui inſpiroit le ſentiment du premier. En me ſentant entraîné, combattu par ces deux mouvemens contraires, je me diſois : non, l'homme n'eſt point un ; je veux & je ne veux pas, je me ſens à la fois eſclave & libre ; je vois le bien, je l'aime, & je fais le mal : je ſuis actif quand j'écoute la raiſon, paſſif quand mes paſſions m'entraînent, & mon pire tourment, quand je ſuccombe, eſt de ſentir que j'ai pu réſiſter.

Jeune homme, écoutez avec confiance, je ſerai toujours de bonne foi. Si la conſcience eſt l'ouvrage des préjugés, j'ai tort, ſans doute, & il n'y

à point de morale démontrée ; mais ſi ſe préférer à tout eſt un penchant naturel à l'homme, & ſi pourtant le premier ſentiment de la juſtice eſt inné dans le cœur humain, que celui qui fait de l'homme un être ſimple, leve ces contradictions, & je ne reconnois plus qu'une ſubſtance.

Vous remarquerez que par ce mot de ſubſtance, j'entends en général l'Etre doué de quelque qualité primitive, & abſtraction faite de toutes modifications particulieres ou ſecondaires. Si donc toutes les qualités primitives qui nous ſont connues, peuvent ſe réunir dans un même être, on ne doit admettre qu'une ſubſtance ; mais s'il y en a qui s'excluent mutuellement, il y a autant de diverſes ſubſtances qu'on peut faire de pareilles excluſions. Vous réfléchirez ſur cela ; pour moi je n'ai beſoin, quoi qu'en diſe Locke, de connoître la matiere que comme étendue & diviſible, pour être aſſuré qu'elle ne peut penſer ; & quand un Philoſophe viendra me dire que les arbres ſentent, & que les rochers penſent (29), il aura beau m'embarraſſer

(29) Il me ſemble que loin de dire que les rochers penſent, la philoſophie moderne a dé-

dans ſes argumens ſubtils ; je ne puis voir en lui qu'un ſophiſte de mauvaiſe

couvert au contraire que les hommes ne penſent point. Elle ne reconnoît plus que des êtres ſenſitifs dans la Nature, & toute la différence qu'elle trouve entre un homme & une pierre, eſt que l'homme eſt un être ſenſitif qui a des ſenſations, & la pierre un être ſenſitif qui n'en a pas. Mais s'il eſt vrai que toute matiere ſente, où concevrai-je l'unité ſenſitive, ou le moi individuel ? ſera-ce dans chaque molécule de matiere, ou dans des corps aggrégatifs ? Placerai-je également cette unité dans les fluides & dans les ſolides, dans les mixtes & dans les élémens ? Il n'y a, dit-on, que des individus dans la Nature, mais quels ſont ces individus ? Cette pierre eſt-elle un individu ou une aggrégation d'individus ? Eſt-elle un ſeul être ſenſitif, ou en contient-elle autant que de grains de ſable ? Si chaque atome élémentaire eſt un être ſenſitif, comment concevrai-je cette intime communication par laquelle l'un ſe ſent dans l'autre, en ſorte que leurs deux *moi* ſe confondent en un ? L'attraction peut être une loi de la Nature dont le myſtere nous eſt inconnu ; mais nous concevons au moins que l'attraction, agiſſant ſelon les maſſes, n'a rien d'incompatible avec l'étendue & la diviſibilité. Concevez-vous la même choſe du ſentiment ? Les parties ſenſibles ſont étendues, mais l'être ſenſitif eſt indiviſible & un ; il ne ſe partage pas, il eſt tout entier ou nul : l'être ſenſitif n'eſt donc pas un corps. Je ne ſais comment l'entendent nos matérialiſtes, mais il me ſemble que les mêmes difficultés qui leur ont fait rejetter la penſée, leur devroient faire auſſi rejetter le ſentiment, & je ne vois pas pourquoi ayant fait le premier pas, ils ne feroient pas auſſi l'autre ; que leur en coûteroit-il de plus, & puiſqu'ils ſont ſûrs qu'ils ne penſent pas, comment oſent-ils affirmer qu'ils ſentent ?

foi, qui aime mieux donner le sentiment aux pierres, que d'accorder une ame à l'homme.

Supposons un sourd qui nie l'existence des sons, parce qu'ils n'ont jamais frappé son oreille. Je mets sous ses yeux un instrument à corde, dont je fais sonner l'unisson par un autre instrument caché : le sourd voit frémir la corde ; je lui dis, c'est le son qui fait cela. Point du tout, répond-il ; la cause du frémissement de la corde est en elle-même ; c'est une qualité commune à tous les corps de frémir ainsi : montrez-moi donc, reprends-je, ce frémissement dans les autres corps, ou du moins sa cause dans cette corde ? Je ne puis, replique le sourd ; mais parce que je ne conçois pas comment frémit cette corde, pourquoi faut-il que j'aille expliquer cela par vos sons, dont je n'ai pas la moindre idée ? C'est expliquer un fait obscur, par une cause encore plus obscure. Ou rendez-moi vos sons sensibles, ou je dis qu'ils n'existent pas.

Plus je réfléchis sur la pensée & sur la nature de l'esprit humain, plus je trouve que le raisonnement des matérialistes ressemble à celui de ce sourd.

Ils ſont ſourds, en effet, à la voix intérieure qui leur crie d'un ton difficile à méconnoître, une machine ne penſe point, il n'y a ni mouvement, ni figure qui produiſe la réflexion : quelque choſe en toi cherche à briſer les liens qui le compriment : l'eſpace n'eſt pas ta meſure, l'Univers entier n'eſt pas aſſez grand pour toi; tes ſentimens, tes deſirs, ton inquiétude, ton orgueil même, ont un autre principe que ce corps étroit dans lequel tu te ſens enchaîné.

Nul être matériel n'eſt actif par lui-même, & moi, je le ſuis. On a beau me diſputer cela, je le ſens, & ce ſentiment qui me parle eſt plus fort que la raiſon qui le combat. J'ai un corps ſur lequel les autres agiſſent & qui agit ſur eux; cette action réciproque n'eſt pas douteuſe; mais ma volonté eſt indépendante de mes ſens, je conſens ou je réſiſte, je ſuccombe ou je ſuis vainqueur, & je ſens parfaitement en moi-même quand je fais ce que j'ai voulu faire, ou quand je ne fais que céder à mes paſſions. J'ai toujours la puiſſance de vouloir, non la force d'exécuter. Quand je me livre aux tentations, j'agis ſelon l'impulſion des ob-

jets externes. Quand je me reproche cette foibleſſe, je n'écoute que ma volonté ; je ſuis eſclave par mes vices, & libre par mes remords ; le ſentiment de ma liberté ne s'efface en moi que quand je me déprave, & que j'empêche enfin la voix de l'ame de s'élever contre la loi du corps.

Je ne connois la volonté que par le ſentiment de la mienne, & l'entendement ne m'eſt pas mieux connu. Quand on me demande quelle eſt la cauſe qui détermine ma volonté, je demande à mon tour, quelle eſt la cauſe qui détermine mon jugement : car il eſt clair que ces deux cauſes n'en font qu'une, & ſi l'on comprend bien que l'homme eſt actif dans ſes jugemens, que ſon entendement n'eſt que le pouvoir de comparer & de juger, on verra que ſa liberté n'eſt qu'un pouvoir ſemblable, ou dérivé de celui-là ; il choiſit le bon comme il a jugé le vrai ; s'il juge faux il choiſit mal. Quelle eſt donc la cauſe qui détermine ſa volonté ? C'eſt ſon jugement. Et quelle eſt la cauſe qui détermine ſon jugement ? C'eſt ſa faculté intelligente, c'eſt ſa puiſſance de juger ; la cauſe déterminante eſt en

lui-même. Passé cela, je n'entends plus rien.

Sans doute je ne suis pas libre de ne pas vouloir mon propre bien, je ne suis pas libre de vouloir mon mal; mais ma liberté consiste en cela même, que je ne puis vouloir que ce qui m'est convenable, ou que j'estime tel, sans que rien d'étranger à moi me détermine. S'ensuit-il que je ne sois pas mon maître, parce que je ne suis pas le maître d'être un autre que moi?

Le principe de toute action est dans la volonté d'un être libre, on ne sauroit remonter au-delà. Ce n'est pas le mot de liberté qui ne signifie rien, c'est celui de nécessité. Supposer quelque acte, quelque effet qui ne dérive pas d'un principe actif, c'est vraiment supposer des effets sans cause, c'est tomber dans le cercle vicieux. Ou il n'y a point de première impulsion, ou toute première impulsion n'a nulle cause antérieure, & il n'y a point de véritable volonté sans liberté. L'homme est donc libre dans ses actions, & comme tel animé d'une substance immatérielle; c'est mon troisieme article de foi. De ces trois premiers vous déduirez aisément tous les autres,

sans que je continue à les compter.

Si l'homme est actif & libre, il agit de lui-même ; tout ce qu'il fait librement n'entre point dans le système ordonné de la Providence, & ne peut lui être imputé. Elle ne veut point le mal que fait l'homme, en abusant de la liberté qu'elle lui donne, mais elle ne l'empêche pas de le faire ; soit que de la part d'un être si foible ce mal soit nul à ses yeux ; soit qu'elle ne pût l'empêcher sans gêner sa liberté, & faire un mal plus grand en dégradant sa nature. Elle l'a fait libre afin qu'il fît, non le mal, mais le bien par choix. Elle l'a mis en état de faire ce choix ; en usant bien des facultés dont elle l'a doué : mais elle a tellement borné ses forces, que l'abus de la liberté qu'elle lui laisse, ne peut troubler l'ordre général. Le mal que l'homme fait, retombe sur lui, sans rien changer au système du monde, sans empêcher que l'espece humaine elle-même ne se conserve malgré qu'elle en ait. Murmurer de ce que Dieu ne l'empêche pas de faire le mal, c'est murmurer de ce qu'il la fit d'une nature excellente, de ce qu'il mit à ses actions la moralité qui les ennoblit, de ce qu'il

lui donna droit à la vertu. La ſuprême jouiſſance eſt dans le contentement de ſoi, c'eſt pour mériter & obtenir ce contentement que nous ſommes placés ſur la terre & doués de la liberté, que nous ſommes tentés par les paſſions & retenus par la conſcience. Que pouvoit de plus en notre faveur la puiſſance Divine elle-même? Pouvoit-elle mettre de la contradiction dans notre nature, & donner le prix d'avoir bien fait à qui n'eût pas le pouvoir de mal faire? Quoi! pour empêcher l'homme d'être méchant faloit-il le borner à l'inſtinct & le faire bête? Non, Dieu de mon ame, je ne te reprocherai jamais de l'avoir faite à ton image, afin que je puſſe être libre, bon & heureux comme toi!

C'eſt l'abus de nos facultés qui nous rend malheureux & méchans. Nos chagrins, nos ſoucis, nos peines nous viennent de nous. Le mal moral eſt inconteſtablement notre ouvrage, & le mal phyſique ne ſeroit rien ſans nos vices qui nous l'ont rendu ſenſible. N'eſt-ce pas pour nous conſerver que la Nature nous fait ſentir nos beſoins? La douleur du corps n'eſt-elle pas un ſigne que la machine ſe déran-

ge, & un avertiſſement d'y pourvoir ? La mort.... les méchans n'empoiſonnent-ils pas leur vie & la nôtre ? Qui eſt-ce qui voudroit toujours vivre ? La mort eſt le remede aux maux que vous vous faites ; la Nature a voulu que vous ne ſouffriſſiez pas toujours. Combien l'homme vivant dans la ſimplicité primitive eſt ſujet à peu de maux ! Il vit preſque ſans maladies ainſi que ſans paſſions, & ne prévoit ni ne ſent la mort ; quand il la ſent, ſes miſeres la lui rendent deſirable : dès-lors elle n'eſt plus un mal pour lui. Si nous nous contentions d'être ce que nous ſommes, nous n'aurions point à déplorer notre ſort ; mais pour chercher un bien-être imaginaire nous nous donnons mille maux réels. Qui ne ſait pas ſupporter un peu de ſouffrance doit s'attendre à beaucoup ſouffrir. Quand on a gâté ſa conſtitution par une vie déréglée, on la veut rétablir par des remedes ; au mal qu'on ſent on ajoute celui qu'on craint ; la prévoyance de la mort la rend horrible & l'accélere, plus on la veut fuir, plus on la ſent ; & l'on meurt de frayeur durant toute ſa vie, en murmurant contre la Nature, des maux qu'on s'eſt faits en l'offenſant.

Homme, ne cherche plus l'auteur du mal ; cet auteur c'eſt toi-même. Il n'exiſte point d'autre mal que celui que tu fais ou que tu ſouffres, & l'un & l'autre te vient de toi. Le mal général ne peut être que dans le déſordre, & je vois dans le ſyſtême du monde un ordre qui ne ſe dément point. Le mal particulier n'eſt que dans le ſentiment de l'être qui ſouffre ; & ce ſentiment, l'homme ne l'a pas reçu de la Nature, il ſe l'eſt donné. La douleur a peu de priſe ſur quiconque, ayant peu réfléchi, n'a ni ſouvenir, ni prévoyance. Otez nos funeſtes progrès, ôtez nos erreurs & nos vices, ôtez l'ouvrage de l'homme, & tout eſt bien.

Où tout eſt bien, rien n'eſt injuſte. La juſtice eſt inſéparable de la bonté. Or la bonté eſt l'effet néceſſaire d'une puiſſance ſans borne & de l'amour de ſoi, eſſentiel à tout être qui ſe ſent. Celui qui peut tout, étend, pour ainſi dire, ſon exiſtence avec celle des êtres. Produire & conſerver ſont l'acte perpétuel de la puiſſance ; elle n'agit point ſur ce qui n'eſt pas ; Dieu n'eſt pas le Dieu des morts, il ne pourroit être deſtructeur & méchant ſans ſe nuire.

Celui qui peut tout ne peut vouloir que ce qui eſt bien (30.) Donc l'Etre ſouverainement bon, parce qu'il eſt ſouverainement puiſſant, doit être auſſi ſouverainement juſte, autrement il ſe contrediroit lui-même ; car l'amour de l'ordre qui le produit s'appelle *bonté*, & l'amour de l'ordre qui le conſerve s'appelle *juſtice*.

Dieu, dit-on, ne doit rien à ſes créatures ; je crois qu'il leur doit tout ce qu'il leur promit en leur donnant l'être. Or c'eſt leur promettre un bien, que de leur en donner l'idée & de leur en faire ſentir le beſoin. Plus je rentre en moi, plus je me conſulte, & plus je lis ces mots écrits dans mon ame ; *ſois juſte & tu ſeras heureux*. Il n'en eſt rien pourtant, à conſidérer l'état préſent des choſes : le méchant proſpere, & le juſte reſte opprimé. Voyez auſſi quelle indignation s'allume en nous quand cette attente eſt

(30) Quand les Anciens appelloient *Optimus Maximus*, le Dieu ſuprême, ils diſoient très-vrai ; mais en diſant *Maximus Optimus*, ils auroient parlé plus exactement, puiſque ſa bonté vient de ſa puiſſance : il eſt bon parce qu'il eſt grand.

fruſtrée ! La conſcience s'éleve & murmure contre ſon Auteur ; elle lui crie en gémiſſant : tu m'as trompé !

Je t'ai trompé, téméraire ! & qui te l'a dit ? Ton ame eſt-elle anéantie ? As-tu ceſſé d'exiſter ? O Brutus ! ô mon fils ! ne ſouille point ta noble vie en la finiſſant : ne laiſſe point ton eſpoir & ta gloire avec ton corps aux champs de Philippes. Pourquoi dis-tu : la vertu n'eſt rien, quand tu vas jouir du prix de la tienne ? Tu vas mourir, penſes-tu ; non, tu vas vivre, & c'eſt alors que je tiendrai tout ce que je t'ai promis.

On diroit, aux murmures des impatiens mortels, que Dieu leur doit la récompenſe avant le mérite, & qu'il eſt obligé de payer leur vertu d'avance. Oh ! ſoyons bons premierement, & puis nous ſerons heureux. N'exigeons pas le prix avant la victoire, ni le ſalaire avant le travail. Ce n'eſt point dans la lice, diſoit Plutarque, que les vainqueurs de nos jeux ſacrés ſont couronnés, c'eſt après qu'ils l'ont parcourue.

Si l'ame eſt immatérielle, elle peut ſurvivre au corps ; & ſi elle lui ſurvit la Providence eſt juſtifiée. Quand je n'aurois d'autre preuve de l'immaté-

rialité de l'ame, que le triomphe du méchant, & l'oppreſſion du juſte en ce monde, cela ſeul m'empêcheroit d'en douter. Une ſi choquante diſſonance dans l'harmonie univerſelle, me feroit chercher à la réſoudre. Je me dirois : tout ne finit pas pour nous avec la vie, tout rentre dans l'ordre à la mort. J'aurois, à la vérité, l'embarras de me demander où eſt l'homme, quand tout ce qu'il avoit de ſenſible eſt détruit. Cette queſtion n'eſt plus une difficulté pour moi, ſitôt que j'ai reconnu deux ſubſtances. Il eſt très-ſimple que durant ma vie corporelle, n'appercevant rien que par mes ſens, ce qui ne leur eſt point ſoumis m'échappe. Quand l'union du corps & de l'ame eſt rompue, je conçois que l'un peu ſe diſſoudre & l'autre ſe conſerver. Pourquoi la deſtruction de l'un entraîneroit-elle la deſtruction de l'autre ? Au contraire, étant de natures ſi différentes, ils étoient, par leur union, dans un état violent ; & quand cette union ceſſe, ils rentrent tous deux dans leur état naturel. La ſubſtance active & vivante regagne toute la force qu'elle employoit à mouvoir la ſubſtance paſſive & morte. Hélas ! je le ſens trop par mes vices ;

l'homme ne vit qu'à moitié durant sa vie, & la vie de l'ame ne commence qu'à la mort du corps.

Mais quelle est cette vie, & l'ame est-elle immortelle par sa nature? Je l'ignore. Mon entendement borné ne conçoit rien sans bornes; tout ce qu'on appelle infini m'échappe. Que puis-je nier, affirmer, quels raisonnemens puis-je faire sur ce que je ne puis concevoir? Je crois que l'ame survit au corps assez pour le maintien de l'ordre; qui sait si c'est assez pour durer toujours? Toutefois je conçois comment le corps s'use & se détruit par la division des parties, mais je ne puis concevoir une destruction pareille de l'être pensant; & n'imaginant point comment il peut mourir, je présume qu'il ne meurt pas. Puisque cette présomption me console, & n'a rien de déraisonnable, pourquoi craindrois-je de m'y livrer?

Je sens mon ame, je la connois par le sentiment & par la pensée; je sais qu'elle est, sans savoir quelle est son essence; je ne puis raisonner sur des idées que je n'ai pas. Ce que je sais bien, c'est que l'identité du *moi* ne se prolonge que par la mémoire; & que pour être le même en effet, il faut que je

me ſouvienne d'avoir été. Or, je ne ſaurois me rappeller après ma mort ce que j'ai été durant ma vie, que je ne me rappelle auſſi ce que j'ai ſenti, par conſéquent ce que j'ai fait; & je ne doute point que ce ſouvenir ne faſſe un jour la félicité des bons & le tourment des méchans. Ici bas mille paſſions ardentes abſorbent le ſentiment interne, & donnent le change aux remords. Les humiliations, les diſgraces, qu'attire l'exercice des vertus, empêchent d'en ſentir tous les charmes. Mais quand, délivrés des illuſions que nous font le corps & les ſens, nous jouirons de la contemplation de l'Etre ſuprême & des vérités éternelles dont il eſt la ſource, quand la beauté de l'ordre frappera toutes les puiſſances de notre ame, & que nous ſerons uniquement occupés à comparer ce que nous avons fait avec ce que nous avons dû faire, c'eſt alors que la voix de la conſcience reprendra ſa force & ſon empire; c'eſt alors que la volupté pure, qui naît du contentement de ſoi-même, & le regret amer de s'être avili, diſtingueront par des ſentimens inépuiſables le ſort que chacun ſe ſera préparé. Ne me demandez point, ô mon bon

ami, s'il y aura d'autres sources de bonheur & de peines ; je l'ignore, & c'est assez de celles que j'imagine pour me consoler de cette vie & m'en faire espérer une autre. Je ne dis point que les bons seront récompensés ; car quel autre bien peut attendre un être excellent, que d'exister selon sa nature ? Mais je dis qu'ils seront heureux, parce que leur Auteur, l'Auteur de toute justice les ayant fait sensibles, ne les a pas faits pour souffrir : & que n'ayant point abusé de leur liberté sur la terre, ils n'ont pas trompé leur destination par leur faute ; ils ont souffert pourtant dans cette vie, ils seront donc dédommagés dans une autre. Ce sentiment est moins fondé sur le mérite de l'homme, que sur la notion de bonté qui me semble inséparable de l'essence divine. Je ne fais que supposer les loix de l'ordre observées, & Dieu constant à lui-même (31).

Ne me demandez pas non plus si les

(31) *Non pas pour nous, non pas pour nous ! Seigneur,*
Mais pour ton nom, mais pour ton propre honneur,
O Dieu ! fais-nous revivre ! Ps. 115.

tourmens des méchans seront éternels, & s'il est de la bonté de l'Auteur de leur être de les condamner à souffrir toujours. Je l'ignore encore, & n'ai point la vaine curiosité d'éclaircir des questions inutiles. Que m'importe ce que deviendront les méchans ? je prends peu d'intérêt à leur sort. Toutefois j'ai peine à croire qu'ils soient condamnés à des tourmens sans fin. Si la suprême Justice se venge, elle se venge dès cette vie. Vous & vos erreurs, ô nations ! êtes ses ministres. Elle emploie les maux que vous vous faites, à punir les crimes qui les ont attirés. C'est dans vos cœurs insatiables, rongés d'envie, d'avarice & d'ambition, qu'au sein de vos fausses prospérités les passions vengeresses punissent vos forfaits. Qu'est-il besoin d'aller chercher l'enfer dans l'autre vie ? il est dès celle-ci dans le cœur des méchans.

Où finissent nos besoin périssables, où cessent nos desirs insensés, doivent cesser aussi nos passions & nos crimes. De quelle perversité de purs esprits seroient-ils susceptibles ? N'ayant besoin de rien, pourquoi seroient-ils méchans ? Si, destitués de nos sens grossiers, tout leur bonheur est dans la

contemplation des êtres, ils ne sauroient vouloir que le bien; & quiconque cesse d'être méchant, peut-il être à jamais misérable? Voilà ce que j'ai du penchant à croire, sans prendre peine à me décider là-dessus. O Etre clément & bon! quels que soient tes décrets, je les adore; si tu punis éternellement les méchans, j'anéantis ma foible raison devant ta justice. Mais si les remords de ces infortunés doivent s'éteindre avec le tems, si leurs maux doivent finir, & si la même paix nous attend tous également un jour, je t'en loue. Le méchant n'est-il pas mon frere? Combien de fois j'ai été tenté de lui ressembler? Que, délivré de sa misere, il perde aussi la malignité qui l'accompagne; qu'il soit heureux ainsi que moi; loin d'exciter ma jalousie, son bonheur ne fera qu'ajouter au mien.

C'est ainsi que, contemplant Dieu dans ses œuvres, & l'étudiant par ceux de ses attributs qu'il m'importoit de connoître, je suis parvenu à étendre & augmenter par degrés l'idée, d'abord imparfaite & bornée, que je me faisois de cet Etre immense. Mais si cette idée est devenue plus noble & plus grande, elle est aussi moins proportionnée

portionnée à la raison humaine. A mesure que j'approche en esprit de l'éternelle lumiere, son éclat m'éblouit, me trouble, & je suis forcé d'abandonner toutes les notions terrestres qui m'aidoient à l'imaginer. Dieu n'est plus corporel & sensible; la suprême Intelligence qui régit le monde n'est plus le monde même: j'éleve & fatigue en vain mon esprit à concevoir son essence. Quand je pense que c'est elle qui donne la vie & l'activité à la substance vivante & active qui régit les corps animés; quand j'entends dire que mon ame est spirituelle & que Dieu est un esprit, je m'indigne contre cet avilissement de l'essence divine, comme si Dieu & mon ame étoient de même nature; comme si Dieu n'étoit pas le seul Etre absolu, le seul vraiment actif, sentant, pensant, voulant par lui-même, & duquel nous tenons la pensée, le sentiment, l'activité, la volonté, la liberté, l'être. Nous ne sommes libres que parce qu'il veut que nous le soyons, & sa substance inexplicable est à nos ames ce que nos ames sont à nos corps. S'il a créé la matiere, les corps, les esprits, le monde, je n'en sais rien. L'idée de création me confond & passe ma por-

Enfin plus je m'efforce de contempler ſon eſſence infinie, moins je la conçois ; mais elle eſt, cela me ſuffit ; moins je la conçois, plus je l'adore. Je m'humilie, & lui dis : Etre des êtres, je ſuis, parce que tu es ; c'eſt m'élever à ma ſource que de te méditer ſans ceſſe. Le plus digne uſage de ma raiſon eſt de s'anéantir devant toi : c'eſt mon raviſſement d'eſprit, c'eſt le charme de ma foibleſſe de me ſentir accablé de ta grandeur.

Après avoir ainſi de l'impreſſion des objets ſenſibles, & du ſentiment intérieur qui me porte à juger des cauſes ſelon mes lumieres naturelles, déduit les principales vérités qu'il m'importoit de connoître ; il me reſte à chercher quelles maximes j'en dois tirer pour ma conduite, & quelles regles je dois me preſcrire pour remplir ma deſtination ſur la terre, ſelon l'intention de celui qui m'y a placé. En ſuivant toujours ma méthode, je ne tire point ces regles des principes d'une haute philoſophie, mais je les trouve au fond de mon cœur écrites par la Nature en caracteres ineffaçables. Je n'ai qu'à me conſulter ſur ce que je veux faire : tout ce que je ſens être

bien eſt bien, tout ce que je ſens être mal eſt mal : le meilleur de tous les Caſuiſtes eſt la conſcience, & ce n'eſt que quand on marchande avec elle, qu'on a recours aux ſubtilités du raiſonnement. Le premier de tous les ſoins eſt celui de ſoi-même ; cependant combien de fois la voix intérieure nous dit qu'en faiſant notre bien aux dépens d'autrui, nous faiſons mal ! Nous croyons ſuivre l'impulſion de la Nature, & nous lui réſiſtons ; en écoutant ce qu'elle dit à nos ſens, nous méprifons ce qu'elle dit à nos cœurs, l'être actif obéit, l'être paſſif commande. La conſcience eſt la voix de l'ame, les paſſions ſont la voix du corps. Eſt-il étonnant que ſouvent ces deux langages ſe contrediſent, & alors lequel faut-il écouter ? Trop ſouvent la raiſon trompe, nous n'avons que trop acquis le droit de la récuſer ; mais la conſcience ne trompe jamais, elle eſt le vrai guide de l'homme ; elle eſt à l'ame ce que l'inſtinct eſt au corps (32) ; qui

(32) La Philoſophie moderne, qui n'admet que ce qu'elle explique, n'a garde d'admettre cette obſcure faculté appellée *inſtinct*, qui paroît guider, ſans aucune connoiſſance acquiſe, les animaux vers quelque fin. L'inſtinct, ſelon,

la suite, obéit à la Nature, & ne craint point de s'égarer. Ce point est impor-

l'un de nos plus sages Philosophes, n'est qu'une habitude privée de réflexion, mais acquise en réfléchissant; &, de la maniere dont il explique ce progrès, on doit conclure que les enfans réfléchissent plus que les hommes; paradoxe assez étrange pour valoir la peine d'être examiné. Sans entrer ici dans cette discussion, je demande quel nom je dois donner à l'ardeur avec laquelle mon chien fait la guerre aux taupes qu'il ne mange point, à la patience avec laquelle il les guette quelquefois des heures entieres, & à l'habileté avec laquelle il les saisit, les jette hors terre au moment qu'elles poussent, & les tue ensuite pour les laisser là, sans que jamais personne l'ait dressé à cette chasse, & lui ait appris qu'il y avoit là des taupes? Je demande encore, & ceci est plus important, pourquoi la premiere fois que j'ai menacé ce même chien, il s'est jetté le dos contre terre, les pattes repliées, dans une attitude suppliante & la plus propre à me toucher; posture dans laquelle il se fût bien gardé de rester, si, sans me laisser fléchir, je l'eusse battu dans cet état? Quoi! mon chien tout petit encore, & ne faisant presque que de naître; avoit-il acquis déjà des idées morales, savoit-il ce que c'étoit que clémence & générosité? sur quelles lumieres acquises espéroit-il m'appuyer en s'abandonnant ainsi à ma discrétion? Tous les chiens du monde font à-peu-près la même chose dans le même cas, & je ne dis rien ici que chacun ne puisse vérifier. Que les Philosophes, qui rejettent si dédaigneusement l'instinct, veuillent bien expliquer ce fait par le seul jeu des sensations & des connoissances qu'elles nous font acquérir: qu'ils l'expliquent d'une maniere satisfaisante pour tout homme sensé: alors je n'aurai plus rien à dire, & je ne parlerai plus d'instinct.

tant, poursuivit mon bienfaiteur, voyant que j'allois l'interrompre; souffrez que je m'arrête un peu plus à l'éclaircir.

Toute la moralité de nos actions est dans le jugement que nous en portons nous-mêmes. S'il est vrai que le bien soit bien, il doit l'être au fond de nos cœurs comme dans nos œuvres; & le premier prix de la justice est de sentir qu'on la pratique. Si la bonté morale est conforme à nôtre nature, l'homme ne sauroit être sain d'esprit ni bien constitué, qu'autant qu'il est bon. Si elle ne l'est pas, & que l'homme soit méchant naturellement, il ne peut cesser de l'être sans se corrompre, & la bonté n'est en lui qu'un vice contre Nature. Fait pour nuire à ses semblables comme le loup pour égorger sa proie, un homme humain seroit un animal aussi dépravé qu'un loup pitoyable, & la vertu seule nous laisseroit des remords.

Rentrons en nous-mêmes, à mon jeune ami! examinons, tout intérêt personnel à part, à quoi nos penchans nous portent. Quel spectacle nous flatte le plus, celui des tourmens ou du bonheur d'autrui? Qu'est-ce qui nous

eſt le plus doux à faire, & nous laiſſe une impreſſion plus agréable après l'avoir fait, d'un acte de bienfaiſance ou d'un acte de méchanceté? Pour qui vous intéreſſez-vous ſur vos théâtres? Eſt-ce aux forfaits que vous prenez plaiſir? eſt-ce à leurs auteurs punis que vous donnez des larmes? Tout nous eſt indifférent, diſent-ils, hors notre intérêt; & tout au contraire, les douceurs de l'amitié, de l'humanité, nous conſolent dans nos peines; &, même dans nos plaiſirs, nous ſerions trop ſeuls, trop miſerables, ſi nous n'avions avec qui les partager. S'il n'y a rien de moral dans le cœur de l'homme, d'où lui viennent donc ces tranſports d'admiration pour les actions héroïques, ces raviſſemens d'amour pour les grandes ames? Cet enthouſiaſme de la vertu, quel rapport a-t-il avec notre intérêt privé? Pourquoi voudrois-je être Caton qui déchire ſes entrailles, plutôt que Céſar triomphant? Otez de nos cœurs cet amour du beau, vous ôtez tout le charme de la vie. Celui dont les viles paſſions ont étouffé dans ſon ame étroite ces ſentimens délicieux; celui qui, à force de ſe concentrer au-dedans

de lui, vient à bout de n'aimer que lui-même, n'a plus de transports, son cœur glacé ne palpite plus de joie, un doux attendrissement n'humecte jamais ses yeux, il ne jouit plus de rien ; le malheureux ne sent plus, ne vit plus ; il est déjà mort.

Mais quel que soit le nombre des méchans sur la terre, il est peu de ces ames cadavéreuses, devenues insensibles, hors leur intérêt, à tout ce qui est juste & bon. L'iniquité ne plaît qu'autant qu'on en profite ; dans tout le reste on veut que l'innocent soit protégé. Voit-on dans une rue ou sur un chemin quelque acte de violence & d'injustice : à l'instant un mouvement de colere & d'indignation s'éleve au fond du cœur, & nous porte à prendre la défense de l'opprimé ; mais un devoir plus puissant nous retient, & les loix nous ôtent le droit de protéger l'innocence. Au contraire, si quelque acte de clémence ou de générosité frappe nos yeux, quelle admiration, quel amour il nous inspire ! Qui est-ce qui ne se dit pas ; j'en voudrois avoir fait autant ? Il nous importe surement fort peu qu'un homme ait été méchant ou juste il y a deux mille

ans ; & cependant le même intérêt nous affecte dans l'Hiſtoire ancienne, que ſi tout cela s'étoit paſſé de nos jours. Que me font à moi les crimes de Catilina ? Ai-je peur d'être ſa victime ? Pourquoi donc ai-je de lui la même horreur que s'il étoit mon contemporain ? Nous ne haiſſons pas ſeulement les méchans parce qu'ils nous nuiſent ; mais parce qu'ils ſont méchans. Non-ſeulement nous voulons être heureux, nous voulons auſſi le bonheur d'autrui ; & quand ce bonheur ne coûte rien au nôtre, il l'augmente. Enfin l'on a, malgré ſoi, pitié des infortunés ; quand on eſt témoin de leur mal, on en ſouffre. Les plus pervers ne ſauroient perdre tout à-fait ce penchant : ſouvent il les met en contradiction avec eux-mêmes. Le voleur qui dépouille les paſſans, couvre encore la nudité du pauvre ; & le plus féroce aſſaſſin ſoutient un homme tombant en défaillance.

On parle du cri des remords, qui punit en ſecret les crimes cachés, & les met ſi ſouvent en évidence. Hélas ! qui de nous n'entendit jamais cette importune voix ? On parle par expérience, & l'on voudroit étouffer ce

ſentiment tyrannique qui nous donne tant de tourment. Obéiſſons à la Nature, nous connoîtrons avec quelle douceur elle regne, & quel charme on trouve après l'avoir écoutée, à ſe rendre un bon témoignage de ſoi. Le méchant ſe craint & ſe fuit; il s'égaye en ſe jettant hors de lui-même; il tourne autour de lui des yeux inquiets, & cherche un objet qui l'amuſe; ſans la ſatyre amere, ſans la raillerie inſultante, il ſeroit toujours triſte; le ris moqueur eſt ſon ſeul plaiſir. Au contraire, la ſérénité du juſte eſt intérieure; ſon ris n'eſt point de malignité, mais de joie: il en porte la ſource en lui-même; il eſt auſſi gai ſeul qu'au milieu d'un cercle; il ne tire pas ſon contentement de ceux qui l'approchent, il le leur communique.

Jettez les yeux ſur toutes les Nations du monde, parcourez toutes les Hiſtoires. Parmi tant de cultes inhumains & bizarres, parmi cette prodigieuſe diverſité de mœurs & de caracteres, vous trouverez par-tout les mêmes idées de juſtice & d'honnêteté, par-tout les mêmes principes de morale, par-tout les mêmes notions du bien & du mal. L'ancien paganiſme

enfanta des Dieux abominables qu'on eût punis ici-bas comme des scélérats, & qui n'offroient pour tableau du bonheur suprême, que des forfaits à commettre & des passions à contenter. Mais le vice, armé d'une autorité sacrée, descendoit en vain du séjour éternel, l'instinct moral le repoussoit du cœur des humains. En célébrant les débauches de Jupiter, on admiroit la continence de Xénocrate; la chaste Lucrece adoroit l'impudique Vénus; l'intrépide Romain sacrifioit à la Peur; il invoquoit le Dieu qui mutila son pere, & mouroit sans murmure de la main du sien : les plus mépriſables Divinités furent servies par les plus grands hommes. La sainte voix de la Nature, plus forte que celle des Dieux, se faisoit respecter sur la terre, & semblait reléguer dans le Ciel le crime avec les coupables.

Il est donc au fond des ames un principe inné de justice & de vertu, sur lequel, malgré nos propres maximes, nous jugeons nos actions & celles d'autrui comme bonnes ou mauvaises; & c'est à ce principe que je donne le nom de conscience.

Mais à ce mot j'entends s'élever de

toutes parts la clameur des prétendus sages : erreurs de l'enfance, préjugés de l'éducation, s'écrient-ils tous de concert ! Il n'y a rien dans l'esprit humain que ce qui s'y introduit par l'expérience ; & nous ne jugeons d'aucune chose que sur des idées acquises. Ils font plus ; cet accord évident & universel de toutes les Nations, ils l'osent rejetter ; & contre l'éclatante uniformité du jugement des hommes, ils vont chercher dans les ténebres quelque exemple obscur & connu d'eux seuls, comme si tous les penchans de la Nature étoient anéantis par la dépravation d'un peuple, & que sitôt qu'il est des monstres, l'espece ne fût plus rien. Mais que servent au sceptique Montaigne les tourmens qu'il se donne pour déterrer en un coin du monde une coutume opposée aux notions de la justice ! Que lui sert de donner aux plus suspects voyageurs l'autorité qu'il refuse aux Ecrivains les plus célebres ? Quelques usages incertains & bizarres, fondés sur des causes locales qui nous sont inconnues, détruiront-ils l'induction générale tirée du concours de tous les peuples, opposés en tout le reste, & d'accord sur ce seul point ? O Montaigne !

toi qui te piques de franchiſe & de vérité, ſois ſincere & vrai, ſi un Philoſophe peut l'être, & dis-moi s'il eſt quelque pays ſur la terre où ce ſoit un crime de garder ſa foi, d'être clément, bienfaiſant, généreux; où l'homme de bien ſoit mépriſable, & le perfide hônoré?

Chacun, dit-on, concourt au bien public pour ſon intérêt; mais d'où vient donc que le juſte y concourt à ſon préjudice? Qu'eſt-ce qu'aller à la mort pour ſon intérêt? Sans doute nul n'agit que pour ſon bien; mais s'il n'eſt un bien moral dont il faut tenir compte, on n'expliquera jamais par l'intérêt propre que les actions des méchans. Il eſt même à croire qu'on ne tentera point d'aller plus loin. Ce ſeroit une trop abominable philoſophie que celle où l'on ſeroit embarraſſé des actions vertueuſes; où l'on ne pourroit ſe tirer d'affaire qu'en leur controuvant des intentions baſſes & des motifs ſans vertu; où l'on ſeroit forcé d'avilir Socrate & de calomnier Régulus. Si jamais de pareilles doctrines pouvoient germer parmi nous, la voix de la Nature, ainſi que celle de la raiſon, s'éleveroient inceſſamment contre

elles ; & ne laisseroient jamais à un seul de leurs partisans l'excuse de l'être de bonne-foi.

Mon dessein n'est pas d'entrer ici dans des discussions métaphysiques qui passent ma portée & la vôtre, & qui, dans le fond, ne menent à rien. Je vous ai déjà dit que je ne voulois pas philosopher avec vous, mais vous aider à consulter votre cœur. Quand tous les Philosophes prouveroient que j'ai tort, si vous sentez que j'ai raison, je n'en veux pas davantage.

Il ne faut pour cela que vous faire distinguer nos idées acquises de nos sentimens naturels, car nous sentons avant de connoître ; & comme nous n'apprenons point à vouloir notre bien & à fuir notre mal, mais que nous tenons cette volonté de la Nature, de même l'amour du bon & la haine du mauvais nous sont aussi naturels que l'amour de nous-mêmes. Les actes de la conscience ne sont pas des jugemens, mais des sentimens ; quoique toutes nos idées nous viennent du dehors, les sentimens qui les apprécient sont au-dedans de nous, & c'est par eux seuls que nous connoissons la convenance ou disconvenance qui existe

entre nous & les choſes que nous devons rechercher ou fuir.

Exiſter pour nous, c'eſt ſentir; notre ſenſibilité eſt inconteſtablement antérieure à notre intelligence, & nous avons eu des ſentimens avant des idées (*). Quelle que ſoit la cauſe de notre être, elle a pourvu à notre conſervation en nous donnant des ſentimens convenables à notre nature, & l'on ne ſauroit nier qu'au moins ceux-là ne ſoient innés. Ces ſentimens, quant à l'individu, ſont l'amour de ſoi, la crainte de la douleur, l'horreur de la mort, le deſir du bien-être. Mais ſi, comme on n'en peut douter, l'homme eſt ſociable par ſa nature, ou du moins fait pour le devenir, il ne peut l'être que par d'autres ſentimens innés, relatifs à ſon eſpece; car à ne conſidérer

(*) A certains égards les idées ſont des ſentimens & les ſentimens ſont des idées. Les deux noms conviennent à toute perception qui nous occupe & de ſon objet, & de nous-mêmes qui en ſommes affectés: il n'y a que l'ordre de cette affection qui détermine le nom qui lui convient. Lorſque premiérement occupés de l'objet nous ne penſons à nous que par réflexion, c'eſt une idée; au contraire, quand l'impreſſion reçue excite notre premiere attention, & que nous ne penſons que par réflexion à l'objet qui la cauſe, c'eſt un ſentiment.

que le beſoin phyſique, il doit certainement diſperſer les hommes au lieu de les rapprocher. Or c'eſt du ſyſtéme moral, formé par ce double rapport, à ſoi-même & à ſes ſemblables, que naît l'impulſion de la conſcience. Connoître le bien, ce n'eſt pas l'aimer : l'homme n'en a pas la connoiſſance innée ; mais ſitôt que ſa raiſon le lui fait connoître, ſa conſcience le porte à l'aimer : c'eſt ce ſentiment qui eſt inné.

Je ne crois donc pas, mon ami, qu'il ſoit impoſſible d'expliquer par des conſéquences de notre nature, le principe immédiat de la conſcience, indépendant de la raiſon même ; & quand cela ſeroit impoſſible, encore ne ſeroit-il pas néceſſaire : car puiſque ceux qui nient ce principe admis & reconnu par tout le genre humain, ne prouvent point qu'il n'exiſte pas, mais ſe contentent de l'affirmer ; quand nous affirmons qu'il exiſte, nous ſommes tout auſſi-bien fondés qu'eux, & nous avons de plus le témoignage intérieur, & la voix de la conſcience qui dépoſe pour elle-même. Si ſes premieres lueurs du jugement nous éblouiſſent & confondent d'abord les objets à nos regards,

attendons que nos foibles yeux se rouvrent, se raffermissent, & bientôt nous reverrons ces mêmes objets aux lumieres de la raison, tels que nous les montroit d'abord la Nature; ou plutôt, soyons plus simples & moins vains; bornons-nous aux premiers sentimens que nous trouvons en nous-mêmes; puisque c'est toujours à eux que l'étude nous ramene, quand elle ne nous a point égarés.

Conscience! conscience! instinct divin; immortelle & céleste voix; guide assuré d'un être ignorant & borné, mais intelligent & libre; juge infaillible du bien & du mal, qui rends l'homme semblable à Dieu; c'est toi qui fais l'excellence de sa nature & la moralité de ses actions; sans toi je ne sens rien en moi qui m'éleve au-dessus des bêtes, que le triste privilege de m'égarer d'erreurs en erreurs à l'aide d'un entendement sans regle, & d'une raison sans principe.

Graces au Ciel, nous voilà délivrés de tout cet effrayant appareil de philosophie; nous pouvons être hommes sans être savans; dispensés de consumer notre vie à l'étude de la morale, nous avons à moindres frais un guide

plus assuré dans ce dédale immense des opinions humaines. Mais ce n'est pas assez que ce guide existe, il faut savoir le reconnoître & le suivre. S'il parle à tous les cœurs, pourquoi donc y en a-t-il si peu qui l'entendent ? Eh ! c'est qu'il nous parle la langue de la Nature, que tout nous a fait oublier. La conscience est timide, elle aime la retraite & la paix ; le monde & le bruit l'épouvantent ; les préjugés dont on la fait naître sont ses plus cruels ennemis, elle fuit ou se tait devant eux ; leur voix bruyante étouffe la sienne, & l'empêche de se faire entendre ; le fanatisme ose la contrefaire, & dicter le crime en son nom. Elle se rebute enfin à force d'être éconduite ; elle ne nous parle plus, elle ne nous répond plus ; & après de si longs mépris pour elle, il en coûte autant de la rappeller qu'il en coûta de la bannir.

Combien de fois je me suis lassé dans mes recherches de la froideur que je sentois en moi ! Combien de fois la tristesse & l'ennui, versant leur poison sur mes premieres méditations, me les rendirent insupportables ! Mon cœur aride ne donnoit qu'un zele languissant & tiede à l'amour de la vérité. Je me

disois, pourquoi me tourmenter à chercher ce qui n'eſt pas? Le bien moral n'eſt qu'une chimere; il n'y a rien de bon que les plaiſirs des ſens. O quand une fois on a perdu le goût des plaiſirs de l'ame, qu'il eſt difficile de le reprendre! Qu'il eſt plus difficile encore de le prendre quand on ne l'a jamais eu! S'il exiſtoit un homme aſſez miſérable pour n'avoir rien fait en toute ſa vie dont le ſouvenir le rendît content de lui-même, & bien-aiſe d'avoir vécu; cet homme ſeroit incapable de jamais ſe connoître; & faute de ſentir quelle bonté convient à ſa nature, il reſteroit méchant par force, & ſeroit éternellement malheureux. Mais croyez-vous qu'il y ait ſur la terre entiere un ſeul homme aſſez dépravé, pour n'avoir jamais livré ſon cœur à la tentation de bien faire? Cette tentation eſt ſi naturelle & ſi douce, qu'il eſt impoſſible de lui réſiſter toujours; & le ſouvenir du plaiſir qu'elle a produit une fois, ſuffit pour la rappeller ſans ceſſe. Malheureuſement elle eſt d'abord pénible à ſatisfaire; on a mille raiſons pour ſe refuſer au penchant de ſon cœur; la fauſſe prudence le reſſerre dans les bornes du moi humain; il faut mille efforts de

courage pour oſer les franchir. Se plaire à bien faire eſt le prix d'avoir bien fait, & ce prix ne s'obtient qu'après l'avoir mérité. Rien n'eſt plus aimable que la vertu, mais il en faut jouir pour la trouver telle. Quand on la veut embraſſer, ſemblable au Prothée de la Fable, elle prend d'abord mille formes effrayantes, & ne ſe montre enfin ſous la ſienne qu'à ceux qui n'ont point lâché priſe.

Combattu ſans ceſſe par mes ſentimens naturels qui parloient pour l'intérêt commun, & par ma raiſon qui rapportoit tout à moi, j'aurois flotté toute ma vie dans cette continuelle alternative, faiſant le mal, aimant le bien, & toujours contraire à moi-même, ſi de nouvelles lumieres n'euſſent éclairé mon cœur; ſi la vérité qui fixa mes opinions, n'eût encore aſſuré ma conduite & ne m'eût mis d'accord avec moi. On a beau vouloir établir la vertu par la raiſon ſeule, quelle ſolide baſe peut-on lui donner? La vertu, diſent-ils, eſt l'amour de l'ordre: mais cet amour peut-il donc & doit-il l'emporter en moi ſur celui de mon bien-être? Qu'ils me donnent une raiſon claire & ſuffiſante pour le préférer.

Dans le fond, leur prétendu principe est un pur jeu de mots ; car je dis aussi moi, que le vice est l'amour de l'ordre, pris dans un sens différent. Il y a quelque ordre moral par-tout où il y a sentiment & intelligence. La différence est, que le bon s'ordonne par rapport au tout, & que le méchant ordonne le tout par rapport à lui. Celui-ci se fait le centre de toutes choses ; l'autre mesure son rayon & se tient à la circonférence. Alors il est ordonné, par rapport au centre commun, qui est Dieu, & par rapport à tous les cercles concentriques, qui sont les créatures. Si la Divinité n'est pas, il n'y a que le méchant qui raisonne, le bon n'est qu'un insensé.

O mon enfant ! puissiez-vous sentir un jour de quel poids on est soulagé, quand, après avoir épuisé la vanité des opinions humaines & goûté l'amertume des passions, on trouve enfin si près de soi la route de la sagesse, le prix des travaux de cette vie, & la source du bonheur dont on a désespéré ? Tous les devoirs de la loi naturelle, presque effacés de mon cœur par l'injustice des hommes, s'y retracent au nom de l'éternelle justice, qui me

les impose & qui me les voit remplir. Je ne sens plus en moi que l'ouvrage & l'instrument du grand Etre qui veut le bien, qui le fait, qui fera le mien par le concours de mes volontés aux siennes, & par le bon usage de ma liberté : j'acquiesce à l'ordre qu'il établit, sûr de jouir moi-même un jour de cet ordre & d'y trouver ma félicité ; car quelle félicité plus douce que de se sentir ordonné dans un système où tout est bien ? En proie à la douleur, je la supporte avec patience, en songeant qu'elle est passagere & qu'elle vient d'un corps qui n'est point à moi. Si je fais une bonne action sans témoin, je sais qu'elle est vue, & je prends acte pour l'autre vie de ma conduite en celle-ci. En souffrant une injustice, je me dis, l'Etre juste, qui régit tout, saura bien m'en dédommager ; les besoins de mon corps, les misères de ma vie me rendent l'idée de la mort plus supportable. Ce seront autant de liens de moins à rompre, quand il faudra tout quitter.

Pourquoi mon ame est-elle soumise à mes sens & enchaînée à ce corps qui l'asservit & la gêne ? Je n'en sais rien ; suis-je entré dans les décrets de

Dieu ? Mais je puis, ſans témérité, former de modeſtes conjectures. Je me dis, ſi l'eſprit de l'homme fût reſté libre & pur, quel mérite auroit-il d'aimer & ſuivre l'ordre qu'il verroit établi & qu'il n'auroit nul intérêt à troubler ? Il ſeroit heureux, il eſt vrai ; mais il manqueroit à ſon bonheur le degré le plus ſublime ; la gloire de la vertu & le bon témoignage de ſoi ; il ne ſeroit que comme les Anges, & ſans doute l'homme vertueux ſera plus qu'eux. Unie à un corps mortel, par des liens non moins puiſſans qu'incompréhenſibles, le ſoin de la conſervation de ce corps excite l'ame à rapporter tout à lui, & lui donne un intérêt contraire à l'ordre général qu'elle eſt pourtant capable de voir & d'aimer ; c'eſt alors que le bon uſage de ſa liberté devient à la fois le mérite & la récompenſe, & qu'elle ſe prépare un bonheur inaltérable, en combattant ſes paſſions terreſtres & ſe maintenant dans ſa premiere volonté.

Que ſi même, dans l'état d'abaiſſement où nous ſommes durant cette vie, tous nos premiers penchans ſont légitimes, ſi tous nos vices nous viennent de nous, pourquoi nous plaignons-

gnons-nous d'être ſubjugués par eux ? Pourquoi reprochons-nous à l'Auteur des choſes, les maux que nous nous faiſons, & les ennemis que nous armons contre nous-mêmes ? Ah ! ne gâtons point l'homme, il ſera toujours bon ſans peine, & toujours heureux ſans remords ! Les coupables qui ſe diſent forcés au crime, ſont auſſi menteurs que méchans ; comment ne voient-ils point que la foibleſſe dont ils ſe plaignent, eſt leur propre ouvrage ; que leur premiere dépravation vient de leur volonté ; qu'à force de vouloir céder à leurs tentations, ils leur cedent enfin malgré eux & les rendent irréſiſtibles ? Sans doute il ne dépend plus d'eux de n'être pas méchans & foibles ; mais il dépendit d'eux de ne pas le devenir. O que nous reſterions aiſément maîtres de nous & de nos paſſions, même durant cette vie, ſi, lorſque nos habitudes ne ſont encore point acquiſes, lorſque notre eſprit commence à s'ouvrir, nous ſavions l'occuper des objets qu'il doit connoître, pour apprécier ceux qu'il ne connoît pas ; ſi nous voulions ſincérement nous éclairer, non pour briller aux yeux des autres, mais pour

être bons & sages selon notre nature, pour nous rendre heureux en pratiquant nos devoirs ! Cette étude nous paroît ennuyeuse & pénible, parce que nous n'y songeons que déjà corrompus par le vice, déjà livrés à nos passions. Nous fixons nos jugemens & notre estime avant de connoître le bien & le mal ; & puis rapportant tout à cette fausse mesure, nous ne donnons à rien sa juste valeur.

Il est un âge où le cœur libre encore, mais ardent, inquiet, avide du bonheur qu'il ne connoît pas, le cherche avec une curieuse incertitude, & trompé par les sens, se fixe enfin sur sa vaine image, & croit le trouver où il n'est point. Ces illusions ont duré trop long-tems pour moi. Hélas ! je les ai trop tard connues, & n'ai pu tout-à-fait les détruire ; elles dureront autant que ce corps mortel qui les cause. Au moins elles ont beau me séduire, elles ne m'abusent plus ; je les connois pour ce qu'elles sont, en les suivant je les mépriſe. Loin d'y voir l'objet de mon bonheur, j'y vois son obstacle. J'aspire au moment où, délivré des entraves du corps, je serai *moi* sans contradiction, sans par-

tage, & n'aurai besoin que de moi pour être heureux ; en attendant je le suis dès cette vie, parce j'en compte pour peu tous les maux, que je la regarde comme presque étrangere à mon être, & que tout le vrai bien que j'en peux retirer dépend de moi.

Pour m'élever d'avance autant qu'il se peut à cet état de bonheur, de force & de liberté, je m'exerce aux sublimes contemplations. Je médite sur l'ordre de l'Univers, non pour l'expliquer par de vains systêmes, mais pour l'admirer sans cesse, pour adorer le sage Auteur qui s'y fait sentir. Je converse avec lui, je pénetre toutes mes facultés de sa divine essence ; je m'attendris à ses bienfaits, je le bénis de ses dons, mais je ne le prie pas ; que lui demanderois-je ? qu'il changeât pour moi le cours des choses, qu'il fît des miracles en ma faveur ? Moi qui dois aimer par-dessus tout l'ordre établi par sa sagesse & maintenu par sa providence, voudrois-je que cet ordre fût troublé pour moi ? Non, ce vœu téméraire mériteroit d'être plutôt puni qu'exaucé. Je ne lui demande pas non plus le pouvoir de bien faire ; pourquoi lui demander ce qu'il m'a donné ? Ne m'a-t-il pas donné la

conſcience pour aimer le bien, la raiſon pour le connoître, la liberté pour le choiſir? Si je fais le mal, je n'ai point d'excuſe; je le fais parce que je le veux; lui demander de changer ma volonté, c'eſt lui demander ce qu'il me demande; c'eſt vouloir qu'il faſſe mon œuvre, & que j'en recueille le ſalaire; n'être pas content de mon état, c'eſt ne vouloir plus être homme, c'eſt vouloir autre choſe que ce qui eſt, c'eſt vouloir le déſordre & le mal. Source de juſtice & de vérité, Dieu clément & bon! dans ma confiance en toi, le ſuprême vœu de mon cœur eſt que ta volonté ſoit faite. En y joignant la mienne, je fais ce que tu fais, j'acquieſce à ta bonté; je crois partager d'avance la ſuprême félicité qui en eſt le prix.

Dans la juſte défiance de moi-même la ſeule choſe que je lui demande, ou plutôt que j'attends de ſa juſtice, eſt de redreſſer mon erreur ſi je m'égare, & ſi cette erreur m'eſt dangereuſe. Pour être de bonne foi je ne me crois pas infaillible: mes opinions qui me ſemblent les plus vraies ſont peut-être autant de menſonges; car quel homme ne tient pas aux ſiennes, & combien

d'hommes ſont d'accord en tout? L'illuſion qui m'abuſe a beau venir de moi, c'eſt lui ſeul qui m'en peut guérir. J'ai fait ce que j'ai pu pour atteindre à la vérité; mais ſa ſource eſt trop élevée: quand les forces me manquent pour aller plus loin, de quoi puis-je être coupable? c'eſt à elle à s'approcher.

LE BON PRÊTRE avoit parlé avec véhémence; il étoit ému, je l'étois auſſi. Je croyois entendre le divin Orphée chanter les premieres Hymnes, & apprendre aux hommes le culte des Dieux. Cependant je voyois des foules d'objections à lui faire; je n'en fis pas une, parce qu'elles étoient moins ſolides qu'embarraſſantes, & que la perſuaſion étoit pour lui. A meſure qu'il me parloit ſelon ſa conſcience, la mienne ſembloit me confirmer ce qu'il m'avoit dit.

Les ſentimens que vous venez de m'expoſer, lui dis-je, me paroiſſent plus nouveaux par ce que vous avouez ignorer, que par ce que vous dites croire. J'y vois, à peu de choſes près, le théiſme ou la religion naturelle, que les chrétiens affectent de confondre avec l'athéiſme ou l'irréligion, qui eſt

la doctrine directement oppoſée. Mais dans l'état actuel de ma foi, j'ai plus à remonter qu'à deſcendre pour adopter vos opinions, & je trouve difficile de reſter préciſément au point où vous êtes, à moins d'être auſſi ſage que vous. Pour être, au moins, auſſi ſincere, je veux conſulter avec moi. C'eſt le ſentiment intérieur qui doit me conduire à votre exemple, & vous m'avez appris vous même qu'après lui avoir longtems impoſé ſilence, le rappeller n'eſt pas l'affaire d'un moment. J'emporte vos diſcours dans mon cœur, il faut que je les médite. Si, après m'être bien conſulté, j'en demeure auſſi convaincu que vous, vous ſerez mon dernier apôtre, & je ſerai votre proſélyte juſqu'à la mort. Continuez, cependant, à m'inſtruire; vous ne m'avez dit que la moitié de ce que je dois ſavoir. Parlez-moi de la révélation, des écritures, de ces dogmes obſcurs, ſur leſquels je vais errant dès mon enfance, ſans pouvoir les concevoir ni les croire, & ſans ſavoir ni les admettre ni les rejetter.

Oui, mon enfant, dit-il en m'embraſſant, j'acheverai de vous dire ce que je penſe; je ne veux point vous

ouvrir mon cœur à demi : mais le deſir que vous me témoignez étoit néceſſaire, pour m'autoriſer à n'avoir aucune réſerve avec vous. Je ne vous ai rien dit juſqu'ici que je ne cruſſe pouvoir vous être utile, & dont je ne fuſſe intimement perſuadé. L'examen qui me reſte à faire eſt bien différent ; je n'y vois qu'embarras, myſtere, obſcurité, je n'y porte qu'incertitude & défiance. Je ne me détermine qu'en tremblant, & je vous dis plutôt mes doutes que mon avis. Si vos ſentimens étoient plus ſtables, j'héſiterois de vous expoſer les miens ; mais dans l'état où vous êtes, vous gagnerez à penſer comme moi (33). Au reſte, ne donnez à mes diſcours que l'autorité de la raiſon ; j'ignore ſi je ſuis dans l'erreur. Il eſt difficile, quand on diſcute, de ne pas prendre quelquefois le ton affirmatif ; mais ſouvenez-vous qu'ici toutes mes affirmations ne ſont que des raiſons de douter. Cherchez la vérité vous-même ; pour moi je ne vous promets que de la bonne-foi.

Vous ne voyez dans mon expoſé que

(33) Voilà, je crois, ce que le bon Vicaire pourroit dire à préſent au public.

la religion naturelle : il eſt bien étrange qu'il en faille une autre ! Par où connoîtrai-je cette néceſſité ? De quoi puis-je être coupable en ſervant Dieu ſelon les lumieres qu'il donne à mon eſprit, & ſelon les ſentimens qu'il inſpire à mon cœur ? Quelle pureté de morale, quel dogme utile à l'homme, & honorable à ſon Auteur, puis-je tirer d'une doctrine poſitive, que je ne puiſſe tirer ſans elle de bon uſage de mes facultés ? Montrez-moi ce qu'on peut ajouter, pour la gloire de Dieu, pour le bien de la ſociété, & pour mon propre avantage, aux devoirs de la loi naturelle, & quelle vertu vous ferez naître d'un nouveau culte, qui ne ſoit pas une conſéquence du mien ? Les plus grandes idées de la Divinité nous viennent par la raiſon ſeule. Voyez le ſpectacle de la Nature, écoutez la voix intérieure. Dieu n'a-t-il pas tout dit à nos yeux, à notre conſcience, à notre jugement ? Qu'eſt-ce que les hommes nous diront de plus ? Leurs révélations ne font que dégrader Dieu, en lui donnant les paſſions humaines. Loin d'éclaircir les notions du grand Etre, je vois que les dogmes particuliers les embrouillent ; que loin de les ennoblir

ils les aviliſſent ; qu'aux myſteres inconcevables qui l'environnent ils ajoutent des contradictions abſurdes ; qu'ils rendent l'homme orgueilleux, intolérant, cruel ; qu'au lieu d'établir la paix ſur la terre, ils y portent le fer & le feu. Je me demande à quoi bon tout cela, ſans ſavoir me répondre, Je n'y vois que les crimes des hommes & les miſeres du genre humain.

On me dit qu'il faloit une révélation pour apprendre aux hommes la maniere dont Dieu vouloit être ſervi ; on aſſigne en preuve la diverſité des cultes bizarres qu'ils ont inſtitués ; & l'on ne voit pas que cette diverſité même vient de la fantaiſie des révélations. Dès que les peuples ſe ſont aviſés de faire parler Dieu, chacun l'a fait parler à ſa mode, & lui a fait dire ce qu'il a voulu. Si l'on n'eût écouté que ce que Dieu dit au cœur de l'homme, il n'y auroit jamais eu qu'une religion ſur la terre.

Il faloit un culte uniforme, je le veux bien : mais ce point étoit-il donc ſi important qu'il falût tout l'appareil de la puiſſance divine pour l'établir ? Ne confondons point le cérémonial de la religion avec la religion. Le culte

que Dieu demande eſt celui du cœur ; & celui-là, quand il eſt ſincere, eſt toujours uniforme ; c'eſt avoir une vanité bien folle, de s'imaginer que Dieu prenne un ſi grand intérêt à la forme de l'habit du Prêtre, à l'ordre des mots qu'il prononce, aux geſtes qu'il fait à l'autel, & à toutes ſes génuflexions. Eh ! mon ami, reſte de toute ta hauteur, tu ſeras toujours aſſez près de terre. Dieu veut être adoré en eſprit & en vérité : ce devoir eſt de toutes les religions, de tous les pays, de tous les hommes. Quant au culte extérieur, s'il doit être uniforme pour le bon ordre, c'eſt purement une affaire de police ; il ne faut point de révélation pour cela.

Je ne commençai pas par toutes ces réflexions. Entraîné par les préjugés de l'éducation, & par ce dangereux amour-propre qui veut toujours porter l'homme au-deſſus de ſa ſphere, ne pouvant élever mes foibles conceptions juſqu'au grand Etre, je m'efforçois de le rabaiſſer juſqu'à moi. Je rapprochois les rapports infiniment éloignés, qu'il a mis entre ſa nature & la mienne. Je voulois des communications plus immédiates, des inſtructions

plus particulieres ; & non content de faire Dieu semblable à l'homme, pour être privilégié moi-même parmi mes semblables, je voulois des lumieres surnaturelles ; je voulois un culte exclusif ; je voulois que Dieu m'eût dit ce qu'il n'avoit pas dit à d'autres, ou ce que d'autres n'auroient pas entendu.

Regardant le point où j'étois parvenu comme le point commun d'où partoient tous les croyans pour arriver à un culte plus éclairé, je ne trouvois dans les dogmes de la religion naturelle que les élémens de toute religion. Je considérois cette diversité de sectes qui regnent sur la terre, & qui s'accusent mutuellement de mensonge & d'erreur ; je demandois, *quelle est la bonne ?* Chacun me répondoit, c'est la mienne ; chacun disoit, moi seul & mes partisans pensons juste, tous les autres sont dans l'erreur. *Et comment savez-vous que votre secte est la bonne !* Parce que Dieu l'a dit (34). Et qui

(34) *Tous*, dit un bon & sage Prêtre, *disent qu'ils la tiennent & la croient*, (& *tous usent de ce jargon*,) *que non des hommes, ne d'aucune créature, ains de Dieu.*

Mais à dire vrai sans rien flatter ni déguiser; il n'en est rien, elles sont, quoi qu'on die, tenues par mains & moyens humains ; tesmoin premierement

vous dit que Dieu l'a dit? Mon Pasteur qui le sait bien. Mon Pasteur me dit d'ainsi croire, & ainsi je crois; il m'assure que tous ceux qui disent autrement que lui mentent, & je ne les écoute pas.

Quoi, pensois-je, la vérité n'est-elle pas une, & ce qui est vrai chez moi, peut-il être faux chez vous? Si la méthode de celui qui suit la bonne route & celle de celui qui s'égare est la même, quel mérite ou quel tort a l'un de plus que l'autre? Leur choix est l'effet du hazard, le leur imputer est iniquité; c'est récompenser ou punir, pour être né dans tel ou tel pays. Oser dire que Dieu nous juge ainsi, c'est outrager sa justice.

---

ment la maniere que les Religions ont été reçues au monde, & sont encore tous les jours par les particuliers: la nation, le pays, le lieu donne la Religion: l'on est de celle que le lieu auquel on est né & élevé tient: nous sommes circoncis, baptisés, Juifs, Mahométans, Chrestiens, avant que nous sachions que nous sommes hommes, la Religion n'est pas de notre choix & élection à tesmoin apres la vie & les mœurs si mal accordantes avec la Religion; tesmoin que par occasions humaines & bien legeres, l'on va contre la tenour de sa Religion. Charron, de la sagesse. L. II. Chap. 5. p. 257. Edition de Bordeaux 1601.

Il y a grande apparence que la sincere profession de foi du vertueux Theologal de Condom, n'eût pas été fort différente de celle du Vicaire Savoyard.

Ou toutes les religions sont bonnes & agréables à Dieu, ou, s'il en est une qu'il prescrive aux hommes, & qu'il les punisse de méconnoître, il lui a donné des signes certains & manifestes pour être distinguée & connue pour la seule véritable. Ces signes sont de tous les tems & de tous les lieux, également sensibles à tous les hommes, grands & petits, savans & ignorans, Européens, Indiens, Africains, Sauvages. S'il étoit une religion sur la terre hors de laquelle il n'y eût que peine éternelle, & qu'en quelque lieu du monde un seul mortel de bonne-foi n'eût pas été frappé de son évidence, le Dieu de cette religion seroit le plus inique & le plus cruel des tyrans.

Cherchons-nous donc sincérement la vérité ? Ne donnons rien au droit de la naissance & à l'autorité des peres & des pasteurs, mais rappellons à l'examen de la conscience & de la raison tout ce qu'ils nous ont appris dès notre enfance. Ils ont beau me crier, soumets ta raison, autant m'en peut dire celui qui me trompe, il me faut des raisons pour soumettre ma raison.

Toute la théologie que je puis acquérir de moi-même par l'inspection

de l'Univers, & par le bon usage de mes facultés, se borne à ce que je vous ai ci-devant expliqué. Pour en savoir davantage, il faut recourir à des moyens extraordinaires. Ces moyens ne sauroient être l'autorité des hommes : car nul homme n'étant d'une autre espece que moi, tout ce qu'un homme connoît naturellement, je puis aussi le connoître, & un autre homme peut se tromper aussi-bien que moi : quand je crois ce qu'il dit, ce n'est pas parce qu'il le dit, mais parce qu'il le prouve. Le témoignage des hommes n'est donc au fond que celui de ma raison même, & n'ajoute rien aux moyens naturels que Dieu m'a donnés de connoître la vérité.

Apôtres de la vérité, qu'avez-vous donc à me dire dont je ne reste pas le juge ? Dieu lui-même a parlé ; écoutez sa révélation. C'est autre chose. Dieu a parlé ! voilà certes un grand mot ? Et à qui a-t-il parlé ? Il a parlé aux hommes. Pourquoi donc n'en ai-je rien entendu ? Il a chargé d'autres hommes de vous rendre sa parole. J'entends : ce sont des hommes qui vont me dire ce que Dieu a dit. J'aimerois mieux avoir entendu Dieu lui-même ;

il ne lui en auroit pas coûté davantage, & j'aurois été à l'abri de la séduction. Il vous en garantit, en manifestant la mission de ses envoyés. Comment cela? Par des prodiges. Et où sont ces prodiges? Dans des livres. Et qui a fait ces livres? Des hommes. Et qui a vu ces prodiges? Des hommes qui les attestent. Quoi! toujours des témoignages humains? toujours des hommes qui me rapportent ce que d'autres hommes ont rapporté? Que d'hommes entre Dieu & moi! Voyons toutefois, examinons, comparons, vérifions. O si Dieu eût daigné me dispenser de tout ce travail, l'en aurois-je servi de moins bon cœur?

Considérez, mon ami, dans quelle horrible discussion me voilà engagé; de quelle immense érudition j'ai besoin pour remonter dans les plus hautes antiquités; pour examiner, peser, confronter les prophéties, les révélations, les faits, tous les monumens de foi proposés dans tous les pays du monde; pour en assigner les tems, les lieux, les auteurs, les occasions! Quelle justesse de critique m'est nécessaire pour distinguer les pièces authentiques des pièces supposées; pour

comparer les objections aux réponſes, les traductions aux originaux ; pour juger de l'impartialité des témoins, de leur bon ſens, de leurs lumieres ; pour ſavoir ſi l'on n'a rien ſupprimé, rien ajouté, rien tranſpoſé, changé, falſifié ; pour lever les contradictions qui reſtent ; pour juger quel poids doit avoir le ſilence des adverſaires dans les faits allégués contre eux ; ſi ces allégations leur ont été connues ; s'ils en ont fait aſſez de cas pour daigner y répondre ; ſi les livres étoient aſſez communs pour que les nôtres leur parviniſſent ; ſi nous avons été d'aſſez bonne foi pour donner cours aux leurs parmi nous, & pour y laiſſer leurs plus fortes objections, telles qu'ils les avoient faites.

Tous ces monumens reconnus pour inconteſtables, il faut paſſer enſuite aux preuves de la miſſion de leurs auteurs ; il faut bien ſavoir les loix des ſorts, les probabilités éventives, pour juger quelle prédiction ne peut s'accomplir ſans miracle ; le génie des langues originales, pour diſtinguer ce qui eſt prédiction dans ces langues, & ce qui n'eſt que figure oratoire ; quels faits ſont dans l'ordre de la Nature, &

quels autres faits n'y ſont pas ; pour dire juſqu'à quel point un homme adroit peut faſciner les yeux des ſimples, peut étonner même les gens éclairés ; chercher de quelle eſpece doit être un prodige & quelle authenticité il doit avoir, non-ſeulement pour être cru, mais pour qu'on ſoit puniſſable d'en douter ; comparer les preuves des vrais & des faux prodiges, & trouver les regles ſûres pour les diſcerner ; dire enfin pourquoi Dieu choiſit, pour atteſter ſa parole, des moyens qui ont eux-mêmes ſi grand beſoin d'atteſtation, comme s'il ſe jouoit de la crédulité des hommes, & qu'il évitât à deſſein les vrais moyens de les perſuader.

Suppoſons que la Majeſté divine daigne s'abaiſſer aſſez pour rendre un homme l'organe de ſes volontés ſacrées, eſt-il raiſonnable, eſt-il juſte d'exiger que tout le genre humain obéiſſe à la voix de ce miniſtre, ſans le lui faire connoître pour tel ? Y a-t-il de l'équité à ne lui donner pour toutes lettres de créance, que quelques ſignes particuliers faits devant peu de gens obſcurs, & dont tout le reſte des hommes ne ſaura jamais rien que par

ouï-dire ? Par tous les pays du monde si l'on tenoit pour vrais tous les prodiges que le peuple & les simples disent avoir vus, chaque secte seroit la bonne, il y auroit plus de prodiges que d'événemens naturels ; & le plus grand de tous les miracles seroit que, là où il y a des fanatiques persécutés, il n'y eût point de miracles. C'est l'ordre inaltérable de la Nature qui montre le mieux la sage main qui la régit ; s'il arrivoit beaucoup d'exceptions, je ne saurois plus qu'en penser ; & pour moi, je crois trop en Dieu pour croire à tant de miracles si peu dignes de lui.

Qu'un homme vienne nous tenir ce langage : Mortels, je vous annonce la volonté du Très-Haut ; reconnoissez à ma voix celui qui m'envoie. J'ordonne au soleil de changer sa course, aux étoiles de former un autre arrangement, aux montagnes de s'applanir, aux flots de s'élever, à la terre de prendre un autre aspect : à ces merveilles, qui ne reconnoîtra pas à l'instant le maître de la Nature ? Elle n'obéit point aux imposteurs ; leurs miracles se font dans des carrefours, dans des déserts, dans des chambres ;

& c'eſt-là qu'ils ont bon marché d'un petit nombre de ſpectateurs déjà diſpoſés à tout croire. Qui eſt-ce qui oſera dire combien il faut de témoins oculaires pour rendre un prodige digne de foi? Si vos miracles faits pour prouver votre doctrine ont eux-mêmes beſoin d'être prouvés, de quoi ſervent-ils? Autant valoit n'en point faire.

Reſte enfin l'examen le plus important dans la doctrine annoncée; car puiſque ceux qui diſent que Dieu fait ici-bas des miracles, prétendent que le diable les imite quelquefois, avec les prodiges les mieux atteſtés nous ne ſommes pas plus avancés qu'auparavant, & puiſque les magiciens de Pharaon oſoient, en préſence même de Moïſe, faire les mêmes ſignes qu'il faiſoit par l'ordre exprès de Dieu, pourquoi dans ſon abſence n'euſſent-ils pas, aux mêmes titres, prétendu la même autorité? Ainſi donc après avoir prouvé la doctrine par le miracle, il faut prouver le miracle par la doctrine (35),

(35) Cela eſt formel en mille endroits de l'Ecriture, & entr'autres dans le Deutéronome, Chapitre XIII. où il eſt dit que, ſi un Prophe-te

de peur de prendre l'œuvre du Démon pour l'œuvre de Dieu. Que penſez-vous de ce dialele ?

Cette doctrine venant de Dieu doit porter le ſacré caractere de la Divinité ; non-ſeulement elle doit nous éclaircir les idées confuſes que le raiſonnement en trace dans notre eſprit, mais elle doit auſſi nous propoſer un

---

annonçant des Dieux étrangers confirme ſes diſcours par des prodiges, & que ce qu'il prédit arrive, loin d'y avoir aucun égard on doit mettre ce Prophete à mort. Quand donc les Payens mettoient à mort les Apôtres leur annonçant un Dieu étranger, & prouvant leur miſſion par des prédictions & des miracles, je ne vois pas ce qu'on avoit à leur objecter de ſolide, qu'ils ne puſſent à l'inſtant rétorquer contre nous. Or que faire en pareil cas ? Une ſeule choſe : Revenir au raiſonnement, & laiſſer là les miracles. Mieux eût valu n'y pas recourir. C'eſt-là du bon-ſens le plus ſimple, qu'on n'obſcurcit qu'à force de diſtinctions tout au moins très-ſubtiles. Des ſubtilités dans le Chriſtianiſme ! Mais Jeſus-Chriſt a donc eu tort de promettre le royaume des Cieux aux ſimples ? il a donc eu tort de commencer le plus beau de ſes diſcours par féliciter les pauvres d'eſprit ; s'il faut tant d'eſprit pour entendre ſa doctrine, & pour apprendre à croire en lui ? Quand vous m'aurez prouvé que je dois me ſoumettre, tout ira fort bien : mais pour me prouver cela, mettez-vous à ma portée ; meſurez vos raiſonnemens à la capacité d'un pauvre d'eſprit, ou je ne reconnois plus en vous le vrai diſciple de votre maître, & ce n'eſt pas ſa doctrine que vous m'annoncez.

culte, une morale, & des maximes convenables aux attributs par lesquels seuls nous concevons son essence. Si donc elle ne nous apprenoit que des choses absurdes & sans raison, si elle ne nous inspiroit que des sentimens d'aversion pour nos semblables & de frayeur pour nous-mêmes, si elle ne nous peignoit qu'un Dieu colere, jaloux, vengeur, partial, haïssant les hommes, un Dieu de la guerre & des combats, toujours prêt à détruire & foudroyer, toujours parlant de tourmens, de peines, & se vantant de punir même les innocens, mon cœur ne seroit point attiré vers ce Dieu terrible, & je me garderois de quitter la religion naturelle pour embrasser celle-là; car vous voyez bien qu'il faudroit nécessairement opter. Votre Dieu n'est pas le nôtre, dirois-je à ses sectateurs. Celui qui commence par se choisir un seul peuple & proscrire le reste du genre humain, n'est pas le pere commun des hommes; celui qui destine au supplice éternel le plus grand nombre de ses créatures, n'est pas le Dieu clément & bon que ma raison m'a montré.

A l'égard des dogmes, elle me dit

qu'ils doivent être clairs, lumineux, frappans par leur évidence. Si la religion naturelle eſt inſuffiſante, c'eſt par l'obſcurité qu'elle laiſſe dans les grandes vérités qu'elle nous enſeigne : c'eſt à la révélation de nous enſeigner ces vérités d'une maniere ſenſible à l'eſprit de l'homme, de les mettre à ſa portée, de les lui faire concevoir afin qu'il les croye. La foi s'aſſure & s'affermit par l'entendement ; la meilleure de toutes les religions eſt infailliblement la plus claire : celui qui charge de myſteres, de contradictions, le culte qu'il me prêche, m'apprend par cela même à m'en défier. Le Dieu que j'adore n'eſt point un Dieu de ténebres, il ne m'a point doué d'un entendement pour m'en interdire l'uſage ; me dire de ſoumettre ma raiſon, c'eſt outrager ſon Auteur. Le miniſtre de la vérité ne tyranniſe point ma raiſon ; il l'éclaire.

Nous mettons mis à part toute autorité humaine, & ſans elle je ne ſaurois voir comment un homme en peut convaincre un autre, en lui prêchant une doctrine déraiſonnable. Mettons un moment ces deux hommes aux priſes, & cherchons ce qu'ils pourront

ſe dire dans cette âpreté de langage ordinaire aux deux partis.

L'Inſpiré.

„ La raiſon vous apprend que le „ tout eſt plus grand que ſa partie; „ mais moi, je vous apprends de la „ part de Dieu, que c'eſt la partie „ qui eſt plus grande que le tout.

Le Raiſonneur.

„ Et qui êtes-vous, pour m'oſer „ dire que Dieu ſe contredit; & à qui „ croirai-je par préférence, de lui „ qui m'apprend par la raiſon les véri- „ tés éternelles, ou de vous qui m'an- „ noncez de ſa part une abſurdité?

L'Inſpiré.

„ A moi; car mon inſtruction eſt „ plus poſitive, & je vais vous prou- „ ver invinciblement que c'eſt lui qui „ m'envoie.

Le Raiſonneur.

„ Comment! vous me prouverez „ que c'eſt Dieu qui vous envoie dé- „ poſer contre lui? Et de quel genre „ ſeront vos preuves pour me con- „ vaincre qu'il eſt plus certain que „ Dieu me parle par votre bouche,

„ que par l'entendement qu'il m'a „ donné ?

L'Inſpiré.

„ L'entendement qu'il vous a don- „ né ! Homme petit & vain ! comme „ ſi vous étiez le premier impie qui „ s'égare dans ſa raiſon corrompue „ par le péché !

Le Raiſonneur.

„ Homme de Dieu, vous ne ſeriez „ pas, non plus, le premier fourbe „ qui donne ſon arrogance pour preu- „ ve de ſa miſſion ?

L'Inſpiré.

„ Quoi ! les Philoſophes diſent auſſi „ des injures !

Le Raiſonneur.

„ Quelquefois, quand les Saints „ leur en donnent l'exemple.

L'Inſpiré.

„ Oh ! moi j'ai le droit d'en dire : „ je parle de la part de Dieu.

Le Raiſonneur.

„ Il ſeroit bon de montrer vos ti- „ tres avant d'uſer de vos privileges.

L'Inſpiré.

L'Inſpiré.

„ Mes titres ſont authentiques. La „ terre & les Cieux dépoſeront pour „ moi. Suivez bien mes raiſonnemens, „ je vous prie.

Le Raiſonneur.

„ Vos raiſonnemens ! vous n'y pen„ſez pas. M'apprendre que ma raiſon „ me trompe, n'eſt-ce pas réfuter ce „ qu'elle m'aura dit pour vous ? Qui„conque veut récuſer la raiſon, doit „ convaincre ſans ſe ſervir d'elle. Car, „ ſuppoſons qu'en raiſonnant vous „ m'ayez convaincu, comment ſaurai„je ſi ce n'eſt point ma raiſon corrom„pue par le péché qui me fait acquieſ„cer à ce que vous me dites ? D'ail„leurs, quelle preuve, quelle démonſ„tration pourrez-vous jamais em„ployer, plus évidente que l'axiome „ qu'elle doit détruire ? Il eſt tout auſſi „ croyable qu'un bon ſyllogiſme eſt un „ menſonge, qu'il l'eſt, que la partie „ eſt plus grande que le tout.

L'Inſpiré.

„ Quelle différence ! mes preuves „ ſont ſans replique ; elles ſont d'un „ ordre ſurnaturel.

Le Raiſonneur.

„ Surnaturel ! Que ſignifie ce mot ? „ Je ne l'entends pas.

L'Inſpiré.

„ Des changemens dans l'ordre de la „ Nature, des prophéties, des mira- „ cles, des prodiges de toute eſpece.

Le Raiſonneur.

„ Des prodiges, des miracles ! je n'ai „ jamais rien vu de tout cela.

L'Inſpiré.

„ D'autres l'ont vu pour vous. Des „ nuées de témoins . . . le témoignage „ des peuples. . . .

Le Raiſonneur.

„ Le témoignage des peuples eſt-il „ d'un ordre ſurnaturel ?

L'Inſpiré.

„ Non ; mais quand il eſt unanime, „ il eſt inconteſtable.

Le Raiſonneur.

„ Il n'y a rien de plus inconteſtable „ que les principes de la raiſon, & l'on „ ne peut autoriſer une abſurdité ſur „ le témoignage des hommes. Encore

„ une fois voyons des preuves surna-
„ turelles, car l'atteſtation du genre
„ humain n'en eſt pas une.

L'Inſpiré.

„ O cœur endurci! la grace ne vous
„ parle point.

Le Raiſonneur.

„ Ce n'eſt pas ma faute; car ſelon
„ vous, il faut avoir déjà reçu la grace
„ pour ſavoir la demander. Commen-
„ cez donc à me parler au lieu d'elle.

L'Inſpiré.

„ Ah! c'eſt ce que je fais, & vous
„ ne m'écoutez pas: mais que dites-
„ vous des prophéties?

Le Raiſonneur.

„ Je dis premiérement que je n'ai pas
„ plus entendu de prophéties, que je
„ n'ai vu de miracles. Je dis de plus,
„ qu'aucune prophétie ne ſauroit faire
„ autorité pour moi.

L'Inſpiré.

„ Satellite du Démon! & pourquoi
„ les prophéties ne font-elles pas auto-
„ rité pour vous?

Le Raisonneur.

„ Parce que pour qu'elles la fissent, „ il faudroit trois choses dont le con„ cours est impossible; savoir, que „ j'eusse été témoin de la prophétie, „ que je fusse témoin de l'événement, „ & qu'il me fût démontré que cet évé„ nement n'a pu cadrer fortuitement „ avec la prophétie : car, fût-elle plus „ précise, plus claire, plus lumineuse „ qu'un axiome de géométrie; puis„ que la clarté d'une prédiction faite „ au hazard n'en rend pas l'accomplis„ sement impossible, cet accomplisse„ ment, quand il a lieu, ne prouve rien „ à la rigueur pour celui qui l'a prédit.

„ Voyez donc à quoi se réduisent „ vos prétendues preuves surnaturel„ les, vos miracles, vos prophéties. „ A croire tout cela sur la foi d'autrui, „ & à soumettre à l'autorité des hom„ mes l'autorité de Dieu parlant à ma „ raison. Si les vérités éternelles que „ mon esprit conçoit, pouvoient souf„ frir quelque atteinte, il n'y auroit „ plus pour moi nulle espece de certi„ tude, & loin d'être sûr que vous me „ parlez de la part de Dieu, je ne „ serois pas même assuré qu'il existe. „

Voilà bien des difficultés, mon enfant, & ce n'eſt pas tout. Parmi tant de religions diverſes qui ſe proſcrivent & s'excluent mutuellement, une ſeule eſt la bonne, ſi tant eſt qu'une le ſoit. Pour la reconnoître, il ne ſuffit pas d'en examiner une, il faut les examiner toutes; & dans quelque matiere que ce ſoit, on ne doit point condamner ſans entendre (36); il faut comparer les objections aux preuves; il faut ſavoir ce que chacun oppoſe aux autres, & ce qu'il leur répond. Plus un ſentiment nous paroît démontré, plus nous devons chercher ſur quoi tant d'hommes ſe fondent pour ne pas le trouver tel. Il faudroit être bien ſimple pour croire qu'il ſuffît d'entendre

(36) Plutarque rapporte que les Stoïciens, entre autres bizarres paradoxes, ſoutenoient que dans un jugement contradictoire, il étoit inutile d'entendre les deux parties: car, diſoient-ils, ou le premier a prouvé ſon dire, ou il ne l'a pas prouvé. S'il l'a prouvé, tout eſt dit, & la partie adverſe doit être condamnée; s'il ne l'a pas prouvé, il a tort, & doit être débouté. Je trouve que la méthode de tous ceux qui admettent une révélation excluſive, reſſemble beaucoup à celle de ces Stoïciens. Sitôt que chacun prétend avoir ſeul raiſon, pour choiſir entre tant de partis, il les faut tous écouter, ou l'on eſt injuſte.

les Docteurs de ſon parti pour s'inſtruire des raiſons du parti contraire. Où ſont les Théologiens qui ſe piquent de bonne-foi? où ſont ceux qui, pour réfuter les raiſons de leurs adverſaires, ne commencent pas par les affoiblir? Chacun brille dans ſon parti; mais tel au milieu des ſiens eſt fier de ſes preuves, qui feroit un fort ſot perſonnage avec ces mêmes preuves parmi des gens d'un autre parti. Voulez-vous vous inſtruire dans les livres? quelle érudition il faut acquérir, que de langues il faut apprendre, que de bibliotheques il faut feuilleter, quelle immenſe lecture il faut faire! Qui me guidera dans le choix? Difficilement trouvera-t-on dans un pays les meilleurs livres du parti contraire, à plus forte raiſon ceux de tous les partis; quand on les trouveroit, ils ſeroient bientôt réfutés. L'abſent a toujours tort, & de mauvaiſes raiſons dites avec aſſurance, effacent aiſément les bonnes expoſées avec mépris. D'ailleurs ſouvent les livres nous trompent, & ne rendent pas fidélement les ſentimens de ceux qui les ont écrits. Quand vous avez voulu juger de la Foi catholique ſur le livre de Boſſuet, vous vous

êtes trouvé loin de compte après avoir vécu parmi nous. Vous avez vu que la doctrine avec laquelle on répond aux Proteſtans n'eſt point celle qu'on enſeigne au peuple, & que le livre de Boſſuet ne reſſemble gueres aux inſtructions du prône. Pour bien juger d'une religion, il ne faut pas l'étudier dans les livres de ſes ſectateurs, il faut aller l'apprendre chez eux; cela eſt fort différent. Chacun a ſes traditions, ſon ſens, ſes coutumes, ſes préjugés, qui font l'eſprit de ſa croyance, & qu'il y faut joindre pour en juger.

Combien de grands peuples n'impriment point de livres & ne liſent pas les nôtres! Comment jugeront-ils de nos opinions? comment jugerons-nous des leurs? Nous les raillons, ils nous raillent: ils ne ſavent pas nos raiſons, nous ne ſavons pas les leurs, & ſi nos voyageurs les tournent en ridicule, il ne leur manque, pour nous le rendre, que de voyager parmi nous. Dans quel pays n'y a-t-il pas des gens ſenſés, des gens de bonne-foi, d'honnêtes gens amis de la vérité, qui, pour la profeſſer, ne cherchent qu'à la connoître? Cependant chacun la voit dans

ſon culte, & trouve abſurdes les cultes des autres Nations ; donc ces cultes étrangers ne ſont pas ſi extravagans qu'ils nous ſemblent, ou la raiſon que nous trouvons dans les nôtres ne prouve rien.

Nous avons trois principales religions en Europe. L'une admet une ſeule révélation, l'autre en admet deux, l'autre en admet trois. Chacune déteſte, maudit les deux autres, les accuſe d'aveuglement, d'endurciſſement, d'opiniâtreté, de menſonge. Quel homme impartial oſera juger entre elles, s'il n'a premiérement bien peſé leurs preuves ; bien écouté leurs raiſons ? Celle qui n'admet qu'une révélation eſt la plus ancienne, & paroît la plus ſûre ; celle qui en admet trois eſt la plus moderne, & paroît la plus conſéquente ; celle qui en admet deux & rejette la troiſieme peut bien être la meilleure, mais elle a certainement tous les préjugés contre elle ; l'inconſéquence ſaute aux yeux.

Dans les trois révélations, les Livres ſacrés ſont écrits en des langues inconnues aux peuples qui les ſuivent. Les Juifs n'entendent plus l'Hébreu, les Chrétiens n'entendent ni l'Hébreu ni le Grec, les Turcs ni les Perſans

n'entendent point l'Arabe, & les Arabes modernes, eux-mêmes, ne parlent plus la langue de Mahomet. Ne voilà-t-il pas une maniere bien simple d'instruire les hommes, de leur parler toujours une langue qu'ils n'entendent point? On traduit ces livres, dira-t-on; belle réponse! Qui m'assurera que ces livres sont fidélement traduits, qu'il est même possible qu'ils le soient, & quand Dieu fait tant de parler aux hommes, pourquoi faut-il qu'il ait besoin d'interprete?

Je ne concevrai jamais que ce que tout homme est obligé de savoir soit enfermé dans des livres, & que celui qui n'est à portée ni de ces livres, ni des gens qui les entendent, soit puni d'une ignorance involontaire. Toujours des livres! Quelle manie! Parce que l'Europe est pleine de livres, les Européens les regardent comme indispensables, sans songer que sur les trois quarts de la terre on n'en a jamais vu. Tous les livres n'ont-ils pas été écrits par des hommes? Comment donc l'homme en auroit-il besoin pour connoître ses devoirs, & quels moyens avoit-il de les connoître avant que ces livres fussent faits? Ou il apprendra

ces devoirs de lui-même, ou il eſt diſpenſé de les ſavoir.

Nos Catholiques font grand bruit de l'autorité de l'Egliſe ; mais que gagnent-ils à cela, s'il leur faut un auſſi grand appareil de preuves pour établir cette autorité, qu'aux autres ſectes pour établir directement leur doctrine ? L'Egliſe décide que l'Egliſe a droit de décider. Ne voilà-t-il pas une autorité bien prouvée ? Sortez de-là, vous rentrez dans toutes nos diſcuſſions.

Connoiſſez-vous beaucoup de Chrétiens qui aient pris la peine d'examiner avec ſoin ce que le Judaïſme allégue contre eux ? Si quelques-uns en ont vu quelque choſe, c'eſt dans les livres des Chrétiens Bonne maniere de s'inſtruire des raiſons de leurs adverſaires ! Mais comment faire ? Si quelqu'un oſoit publier parmi nous des livres où l'on favoriſeroit ouvertement le Judaïſme, nous punirions l'Auteur, l'Editeur, le Libraire (37). Cette police eſt com-

(37) Entre mille faits connus, en voici un qui n'a pas beſoin de commentaire. Dans le ſeizieme ſiecle, les Théologiens catholiques ayant condamné au feu tous les livres des Juifs, ſans diſtinction, l'illuſtre & ſavant Reuchlin conſulté ſur cette affaire, s'en attira de terribles, qui

mode & sûre pour avoir toujours raison. Il y a plaisir à réfuter des gens qui n'osent parler.

Ceux d'entre nous qui sont à portée de converser avec des Juifs ne sont gueres plus avancés. Les malheureux se sentent à notre discrétion ; la tyrannie qu'on exerce envers eux les rend craintifs ; ils savent combien peu l'injustice & la cruauté coûtent à la charité chrétienne : qu'oseront-ils dire sans s'exposer à nous faire crier au blasphême ? L'avidité nous donne du zele, & ils sont trop riches pour n'avoir pas tort. Les plus savans, les plus éclairés sont toujours les plus circonspects. Vous convertirez quelque misérable payé pour calomnier sa secte ; vous ferez parler quelques vils fripiers, qui céderont pour vous flatter ; vous triompherez de leur ignorance ou de leur lâcheté, tandis que leurs Docteurs souriront en silence de votre ineptie. Mais croyez-vous que

faillirent le perdre, pour avoir seulement été d'avis qu'on pouvoit conserver ceux de ces livres qui ne faisoient rien contre le Christianisme ; & qui traitoient de matieres indifférentes à la religion.

dans les lieux où ils se sentiroient en sureté l'on eût aussi bon marché d'eux ? En Sorbonne, il est clair comme le jour que les prédictions du Messie se rapportent à Jésus-Christ. Chez les Rabbins d'Amsterdam, il est tout aussi clair qu'elles n'y ont pas le moindre rapport. Je ne croirai jamais avoir bien entendu les raisons des Juifs, qu'ils n'aient un Etat libre, des écoles, des universités, où ils puissent parler & disputer sans risque. Alors, seulement, nous pourrons savoir ce qu'ils ont à dire.

A Constantinople, les Turcs disent leurs raisons, mais nous n'osons dire les nôtres; là, c'est notre tour de ramper. Si les Turcs exigent de nous pour Mahomet, auquel nous ne croyons point, le même respect que nous exigeons pour Jésus-Christ des Juifs qui n'y croient pas d'avantage, les Turcs ont-ils tort, avons-nous raison ? Sur quel principe équitable résoudrons-nous cette question ?

Les deux tiers du genre humain ne sont ni Juifs, ni Mahométans, ni Chrétiens, & combien de millions d'hommes n'ont jamais ouï parler de Moïse, de Jésus-Christ, ni de Mahomet ? Que

le nie ; on soutient que nos Missionnaires vont par-tout. Cela est bientôt dit : mais vont-ils dans le cœur de l'Afrique encore inconnue, & où jamais Européen n'a pénétré jusqu'à-présent ? Vont-ils dans la Tartarie méditerranée suivre à cheval les Hordes ambulantes dont jamais étranger n'approche, & qui loin d'avoir ouï parler du Pape, connoissent à peine le grand Lama ? Vont-ils dans les continens immenses de l'Amérique, où des Nations entieres ne savent pas encore que des peuples d'un autre monde ont mis les pieds dans le leur ? Vont-ils au Japon, dont leurs manœuvres les ont fait chasser pour jamais, & où leurs prédécesseurs ne sont connus des générations qui naissent, que comme des intrigans rusés, venus avec un zele hypocrite pour s'emparer doucement de l'Empire ? Vont-ils dans les Harems des Princes de l'Asie, annoncer l'Evangile à des milliers de pauvres esclaves ? Qu'ont fait les femmes de cette partie du monde pour qu'aucun Missionnaire ne puisse leur prêcher la Foi ? Iront-elles toutes en enfer pour avoir été recluses ?

Quand il seroit vrai que l'Evangile est annoncé par toute la terre, qu'y

gagneroit-on ? La veille du jour que le premier Miſſionnaire eſt arrivé dans un pays, il y eſt ſurement mort quelqu'un qui n'a pu l'entendre. Or, dites-moi ce que nous ferons de ce quelqu'un là ? N'y eût-il dans tout l'Univers qu'un ſeul homme à qui l'on n'auroit jamais prêché Jéſus-Chriſt, l'objection ſeroit auſſi forte pour ce ſeul homme, que pour le quart du genre humain.

Quand les Miniſtres de l'Evangile ſe ſont fait entendre aux peuples éloignés, que leur ont-ils dit qu'on pût raiſonnablement admettre ſur leur parole, & qui ne demandât pas la plus exacte vérification ? Vous m'annoncez un Dieu né & mort il y a deux mille ans à l'autre extrémité du monde, dans je ne ſais quelle petite ville, & vous me dites que tous ceux qui n'auront point cru à ce myſtere ſeront damnés. Voilà des choſes bien étranges pour les croire ſi vîte ſur la ſeule autorité d'un homme que je ne connois point ! Pourquoi votre Dieu a-t-il fait arriver ſi loin de moi les événemens dont il vouloit m'obliger d'être inſtruit ? Eſt-ce un crime d'ignorer ce qui ſe paſſe aux Antipodes ? Puis-je deviner qu'il y a eu dans un autre hémiſphere un peuple Hébreu,

& une ville de Jérusalem? Autant vaudroit m'obliger de savoir ce qui se fait dans la lune. Vous venez, dites-vous, me l'apprendre; mais pourquoi n'êtes-vous pas venu l'apprendre à mon pere, ou, pourquoi damnez-vous ce bon vieillard pour n'en avoir jamais rien sçu? Doit-il être éternellement puni de votre paresse, lui qui étoit si bon, si bienfaisant, & qui ne cherchoit que la vérité? Soyez de bonne-foi, puis mettez-vous à ma place: voyez si je dois, sur votre seul témoignage, croire toutes les choses incroyables que vous me dites, & concilier tant d'injustices avec le Dieu juste que vous m'annoncez. Laissez-moi, de grace, aller voir ce pays lointain, où s'opérerent tant de merveilles inouies dans celui-ci; que j'aille savoir pourquoi les habitans de cette Jérusalem ont traité Dieu comme un brigand. Ils ne l'ont pas, dites-vous, reconnu pour Dieu? Que ferai-je donc, moi qui n'en ai jamais entendu parler que par vous? Vous ajoutez qu'ils ont été punis, dispersés, opprimés, asservis; qu'aucun d'eux n'approche plus de la même ville. Assurément ils ont bien mérité tout cela: mais les habitans d'aujourd'hui, que

diſent-ils du déicide de leurs prédéceſſeurs? Ils le nient, ils ne reconnoiſſent pas non plus Dieu pour Dieu : autant valoit donc laiſſer les enfans des autres.

Quoi! dans cette même ville où Dieu eſt mort, les anciens ni les nouveaux habitans ne l'ont point reconnu, & vous voulez que je le reconnoiſſe, moi qui ſuis né deux mille ans après à deux mille lieues de-là! Ne voyez-vous pas qu'avant que j'ajoute foi à ce livre que vous appellez ſacré, & auquel je ne comprends rien, je dois ſavoir par d'autres que vous quand & par qui il a été fait, comment il s'eſt conſervé, comment il vous eſt parvenu, ce que diſent dans le pays, pour leurs raiſons, ceux qui le rejettent, quoiqu'ils ſachent auſſi-bien que vous tout ce que vous m'apprenez? Vous ſentez bien qu'il faut néceſſairement que j'aille en Europe, en Aſie, en Paleſtine, examiner tout par moi-même; il faudroit que je fuſſe fou pour vous écouter avant ce tems-là.

Non-ſeulement ce diſcours me paroît raiſonnable, mais je ſoutiens que tout homme ſenſé doit, en pareil cas, parler ainſi, & renvoyer bien loin le Miſ-

sionnaire, qui, avant la vérification des preuves veut se dépêcher de l'instruire & de le baptiser. Or je soutiens qu'il n'y a pas de révélation contre laquelle les mêmes objections ou d'autres équivalentes n'aient autant & plus de force que contre le Christianisme. D'où il suit que s'il n'y a qu'une religion véritable, & que tout homme soit obligé de la suivre sous peine de damnation, il faut passer sa vie à les étudier toutes, à les approfondir, à les comparer, à parcourir les pays où elles sont établies : nul n'est exempt du premier devoir de l'homme, nul n'a droit de se fier au jugement d'autrui. L'artisan qui ne vit que de son travail, le laboureur qui ne sait pas lire, la jeune fille délicate & timide, l'infirme qui peut à peine sortir de son lit, tous, sans exception, doivent étudier, méditer, disputer, voyager, parcourir le monde : il n'y aura plus de peuple fixe & stable ; la terre entiere ne sera couverte que de pelerins allant, à grands frais & avec de longues fatigues, vérifier, comparer, examiner par eux-mêmes les cultes divers qu'on y suit. Alors adieu les métiers, les arts, les sciences humaines,

s'eſt fait anciennement dans un coin du monde; ſi j'exerce ma raiſon, ſi je la cultive, ſi j'uſe bien des facultés immédiates que Dieu me donne, j'apprendrois de moi-même à le connoître, à l'aimer, à aimer ſes œuvres, à vouloir le bien qu'il veut, & à remplir, pour lui plaire, tous mes devoirs ſur la terre. Qu'eſt-ce que tout le ſavoir des hommes m'apprendra de plus?

A l'égard de la révélation, ſi j'étois meilleur raiſonneur ou mieux inſtruit, peut-être ſentirois-je ſa vérité, ſon utilité pour ceux qui ont le bonheur de la reconnoître; mais ſi je vois en ſa faveur des preuves que je ne puis combattre, je vois auſſi contre elle des objections que je ne puis réſoudre. Il y a tant de raiſons ſolides pour & contre, que ne ſachant à quoi me déterminer, je ne l'admets ni ne la rejette; je rejette ſeulement l'obligation de la reconnoître, parce que cette obligation prétendue me ſemble incompatible avec la juſtice de Dieu, & que, loin de lever par-là les obſtacles au ſalut, il les eût multipliés, il les eût rendus inſurmontables pour la plus grande partie du genre humain. A cela près, je reſte ſur ce point dans un doute reſ-

pectueux. Je n'ai pas la préſomption de me croire infaillible : d'autres hommes ont pu décider ce qui me ſemble indécis ; je raiſonne pour moi & non pas pour eux ; je ne les blâme ni ne les imite : leur jugement peut être meilleur que le mien ; mais il n'y a pas de ma faute ſi ce n'eſt pas le mien.

Je vous avoue auſſi que la majeſté des Ecritures m'étonne, la ſainteté de l'Evangile parle à mon cœur. Voyez les livres des Philoſophes avec toute leur pompe ; qu'ils ſont petits près de celui-là ! Se peut-il qu'un livre, à la fois ſi ſublime & ſi ſimple, ſoit l'ouvrage des hommes ? Se peut-il que celui dont il fait l'hiſtoire ne ſoit qu'un homme lui-même ? Eſt-ce là le ton d'un enthouſiaſte ou d'un ambitieux ſectaire ? Quelle douceur, quelle pureté dans ſes mœurs ! quelle grace touchante dans ſes inſtructions ! quelle élévation dans ſes maximes ! quelle profonde ſageſſe dans ſes diſcours ! quelle préſence d'eſprit, quelle fineſſe & quelle juſteſſe dans ſes réponſes ! quel empire ſur ſes paſſions ! Où eſt l'homme, où eſt le ſage qui ſait agir, ſouffrir & mourir ſans foibleſſe & ſans oſtentation ? Quand Platon peint ſon

juſte imaginaire (*) couvert de tout l'opprobre du crime, & digne de tous les prix de la vertu, il peint trait pour trait Jéſus-Chriſt : la reſſemblance eſt ſi frappante, que tous les Peres l'ont ſentie, & qu'il n'eſt pas poſſible de s'y tromper. Quels préjugés, quel aveuglement ne faut-il point avoir pour oſer comparer le fils de Sophroniſque au fils de Marie ? Quelle diſtance de l'un à l'autre ! Socrate mourant ſans douleur, ſans ignominie, ſoutint aiſément juſqu'au bout ſon perſonnage, & ſi cette facile mort n'eût honoré ſa vie, on douteroit ſi Socrate, avec tout ſon eſprit, fût autre choſe qu'un ſophiſte. Il inventa, dit-on, la morale. D'autres avant lui l'avoient miſe en pratique ; il ne fit que dire ce qu'ils avoient fait, il ne fit que mettre en leçons leurs exemples. Ariſtide avoit été juſte avant que Socrate eût dit ce que c'étoit que juſtice ; Léonidas étoit mort pour ſon pays avant que Socrate eût fait un devoir d'aimer la patrie : Sparte étoit ſobre avant que Socrate eût loué la ſobriété : avant qu'il eût défini la vertu, la Grece abondoit en hommes ver-

(*) De Rep. Dial. 2.

cueux. Mais où Jésus avoit-il pris chez les siens cette morale élevée & pure, dont lui seul a donné les leçons & l'exemple (38) ? Du sein du plus furieux fanatisme, la plus haute sagesse se fit entendre, & la simplicité des plus héroïques vertus honora le plus vil de tous les peuples. La mort de Socrate philosophant tranquillement avec ses amis, est la plus douce qu'on puisse desirer ; celle de Jésus expirant dans les tourmens, injurié, raillé, maudit de tout un peuple, est la plus horrible qu'on puisse craindre. Socrate prenant la coupe empoisonnée, bénit celui qui la lui présente & qui pleure ; Jésus au milieu d'un supplice affreux prie pour ses bourreaux acharnés. Oui, si la vie & la mort de Socrate sont d'un Sage, la vie & la mort de Jésus sont d'un Dieu. Dirons-nous que l'histoire de l'Evangile est inventée à plaisir ? Mon ami, ce n'est pas ainsi qu'on invente, & les faits de Socrate, dont personne ne doute, sont moins attestés que ceux de Jésus-Christ. Au fond, c'est reculer

(38) Voyez dans le discours sur la Montagne, le parallele qu'il fait lui-même de la morale de Moïse à la sienne. *Matth.* c. 5. vs. 21. & *seq.*

la difficulté ſans la détruire : il ſeroit plus inconcevable que pluſieurs hommes d'accord euſſent fabriqué ce livre, qu'il ne l'eſt qu'un ſeul en ait fourni le ſujet. Jamais des Auteurs Juifs n'euſſent trouvé ni ce ton, ni cette morale, & l'Evangile a des caracteres de vérité ſi grands, ſi frappans, ſi parfaitement inimitables, que l'inventeur en ſeroit plus étonnant que le héros. Avec tout cela, ce même Evangile eſt plein de choſes incroyables, de choſes qui répugnent à la raiſon, & qu'il eſt impoſſible à tout homme ſenſé de concevoir ni d'admettre. Que faire au milieu de toutes ces contradictions ? Etre toujours modeſte & circonſpect, mon enfant ; reſpecter en ſilence ce qu'on ne ſauroit ni rejetter, ni comprendre, & s'humilier devant le grand Etre qui ſeul ſait la vérité.

Voilà le ſcepticiſme involontaire où je ſuis reſté ; mais ce ſcepticiſme ne m'eſt nullement pénible, parce qu'il ne s'étend pas aux points eſſentiels à la pratique, & que je ſuis bien décidé ſur les principes de tous mes devoirs. Je ſers Dieu dans la ſimplicité de mon cœur. Je ne cherche à ſavoir que ce qui importe à ma conduite ; quant aux dogmes

dogmes qui n'influent ni sur les actions, ni sur la morale, & dont tant de gens se tourmentent, je ne m'en mets nullement en peine. Je regarde toutes les religions particulieres comme autant d'institutions salutaires qui prescrivent dans chaque pays une maniere uniforme d'honorer Dieu par un culte public; & qui peuvent toutes avoir leurs raisons dans le climat, dans le gouvernement, dans le génie du peuple, ou dans quelqu'autre cause locale qui rend l'une préférable à l'autre, selon les tems & les lieux. Je les crois toutes bonnes quand on y sert Dieu convenablement: le culte essentiel est celui du cœur. Dieu n'en rejette point l'hommage, quand il est sincere, sous quelque forme qu'il lui soit offert. Appellé dans celle que je professe au service de l'Eglise, j'y remplis, avec toute l'exactitude possible, les soins qui me sont prescrits, & ma conscience me reprocheroit d'y manquer volontairement en quelque point. Après un long interdit, vous savez que j'obtins, par le crédit de M. de Mellarede, la permission de reprendre mes fonctions pour m'aider à vivre. Autrefois je disois la Messe avec la légéreté qu'on

met à la longue aux choſes les plus graves quand on les fait trop ſouvent. Depuis mes nouveaux principes, je la célebre avec plus de vénération : je me pénetre de la Majeſté de l'Etre ſuprême, de ſa préſence, de l'inſuffiſance de l'eſprit humain qui conçoit ſi peu ce qui ſe rapporte à ſon Auteur. En ſongeant que je lui porte les vœux du peuple ſous une forme preſcrite, je ſuis avec ſoin tous les Rites ; je récite attentivement : je m'applique à n'omettre jamais ni le moindre mot, ni la moindre cérémonie ; quand j'approche du moment de la conſécration, je me recueille pour la faire avec toutes les diſpoſitions qu'exige l'Egliſe & la grandeur du ſacrement ; je tâche d'anéantir ma raiſon devant la ſuprême Intelligence ; je me dis, qui es-tu, pour meſurer la Puiſſance infinie ? Je prononce avec reſpect les mots ſacramentaux, & je donne à leur effet toute la foi qui dépend de moi. Quoi qu'il en ſoit de ce myſtere inconcevable, je ne crains pas qu'au jour du jugement je ſois puni pour l'avoir jamais profané dans mon cœur.

Honoré du miniſtere ſacré, quoique dans le dernier rang, je ne ferai, ni

ne dirai jamais rien qui me rende indigne d'en remplir les sublimes devoirs. Je prêcherai toujours la vertu aux hommes, je les exhorterai toujours à bien faire; & tant que je pourrai, je leur en donnerai l'exemple. Il ne tiendra pas à moi de leur rendre la religion aimable; il ne tiendra pas à moi d'affermir leur foi dans les dogmes vraiment utiles, & que tout homme est obligé de croire: mais à Dieu ne plaise que jamais je leur prêche le dogme cruel de l'intolérance; que jamais je les porte à détester leur prochain, à dire à d'autres hommes, vous serez damnés; à dire, hors de l'Eglise point de salut (40). Si j'étois dans un rang plus remarquable, cette réserve pourroit m'attirer des affaires; mais je suis trop petit pour avoir beaucoup à crain-

(40). Le devoir de suivre & d'aimer la religion de son pays ne s'étend pas jusqu'aux dogmes contraires à la bonne morale, tels que celui de l'intolérance. C'est ce dogme horrible qui arme les hommes les uns contre les autres, & les rend tous ennemis du genre humain. La distinction entre la tolérance civile & la tolérance théologique, est puérile & vaine. Ces deux tolérances sont inséparables, & l'on ne peut admettre l'une sans l'autre. Des Anges mêmes ne vivroient pas en paix avec des hommes qu'ils regarderoient comme les ennemis de Dieu.

dre, & je ne puis gueres tomber plus bas que je ne ſuis. Quoiqu'il arrive, je ne blaſphémerai point contre la Juſtice divine, & ne mentirai point contre le Saint-Eſprit.

J'ai long-tems ambitionné l'honneur d'être Curé; je l'ambitionne encore, mais je ne l'eſpere plus. Mon bon ami, je ne trouve rien de ſi beau que d'être Curé. Un bon Curé eſt un Miniſtre de bonté, comme un bon Magiſtrat eſt un Miniſtre de juſtice. Un Curé n'a jamais de mal à faire; s'il ne peut pas toujours faire le bien par lui-même, il eſt toujours à ſa place quand il le ſollicite, & ſouvent il l'obtient quand il ſait ſe faire reſpecter. O! ſi jamais dans nos montagnes j'avois quelque pauvre Cure de bonnes gens à deſſervir, je ſerois heureux; car il me ſemble que je ferois le bonheur de mes paroiſſiens! Je ne les rendrois pas riches, mais je partagerois leur pauvreté; j'en ôterois la flétriſſure & le mépris plus inſupportable que l'indigence. Je leur ferois aimer la concorde & l'égalité qui chaſſent ſouvent la miſere & la font toujours ſupporter. Quand ils verroient que je ne ſerois en rien mieux qu'eux, & que pourtant je vivrois content, ils appren-

droient à ſe conſoler de leur ſort, & à vivre contens comme moi. Dans mes inſtructions je m'attacherois moins à l'eſprit de l'Egliſe, qu'à l'eſprit de l'Evangile, où le dogme eſt ſimple & la morale ſublime, où l'on voit peu de pratiques religieuſes, & beaucoup d'œuvres de charité. Avant de leur enſeigner ce qu'il faut faire, je m'efforcerois toujours de le pratiquer, afin qu'ils viſſent bien que tout ce que je leur dis, je le penſe. Si j'avois des Proteſtans dans mon voiſinage ou dans ma paroiſſe, je ne les diſtinguerois point de mes vrais paroiſſiens en tout ce qui tient à la charité chrétienne; je les porterois tous également à s'entr'aimer, à ſe regarder comme freres, à reſpecter toutes les religions & à vivre en paix chacun dans la ſienne. Je penſe que ſolliciter quelqu'un de quitter celle où il eſt né, c'eſt le ſolliciter de mal faire, & par conſéquent faire mal ſoi-même. En attendant de plus grandes lumieres, gardons l'ordre public; dans tout pays reſpectons les loix, ne troublons point le culte qu'elles preſcrivent, ne portons point les Citoyens à la déſobéiſſance; car nous ne ſavons point certainement ſi c'eſt

un bien pour eux de quitter leurs opinions pour d'autres, & nous savons très-certainement que c'est un mal de désobéir aux loix.

Je viens, mon jeune ami, de vous réciter de bouche ma profession de foi telle que Dieu la lit dans mon cœur: vous êtes le premier à qui je l'ai faite; vous êtes le seul peut-être à qui je la ferai jamais. Tant qu'il reste quelque bonne croyance parmi les hommes, il ne faut point troubler les ames paisibles, ni alarmer la foi des simples par des difficultés qu'ils ne peuvent résoudre & qui les inquietent sans les éclairer. Mais quand une fois tout est ébranlé, on doit conserver le tronc aux dépens des branches; les consciences agitées, incertaines, presque éteintes, & dans l'état où j'ai vu la vôtre, ont besoin d'être affermies & réveillées; & pour les rétablir sur la base des vérités éternelles, il faut achever d'arracher les piliers flottans, auxquels elles pensent tenir encore.

Vous êtes dans l'âge critique où l'esprit s'ouvre à la certitude, où le cœur reçoit sa forme & son caractere, & où l'on se détermine pour toute la vie, soit en bien, soit en mal. Plus tard la

ſubſtance eſt durcie, & les nouvelles empreintes ne marquent plus. Jeune homme, recevez dans votre ame, encore flexible, le cachet de la vérité. Si j'étois plus ſûr de moi-même, j'aurois pris avec vous un ton dogmatique & déciſif; mais je ſuis homme, ignorant, ſujet à l'erreur, que pouvois-je faire? Je vous ai ouvert mon cœur ſans réſerve; ce que je tiens pour ſûr, je vous l'ai donné pour tel; je vous ai donné mes doutes pour des doutes, mes opinions pour des opinions; je vous ai dit mes raiſons de douter & de croire. Maintenant c'eſt à vous de juger: vous avez pris du tems; cette précaution eſt ſage, & me fait bien penſer de vous. Commencez par mettre votre conſcience en état de vouloir être éclairée. Soyez ſincere avec vous-même. Appropriez-vous de mes ſentimens ce qui vous aura perſuadé, rejettez le reſte. Vous n'êtes pas encore aſſez dépravé par le vice, pour riſquer de mal choiſir. Je vous propoſerois d'en conférer entre nous; mais ſitôt qu'on diſpute, on s'échauffe; la vanité, l'obſtination s'en mêlent, la bonne-foi n'y eſt plus. Mon ami, ne diſputez jamais; car on n'éclaire par la diſpute

ni soi, ni les autres. Pour moi, ce n'est qu'après bien des années de méditation que j'ai pris mon parti; je m'y tiens, ma conscience est tranquille, mon cœur est content. Si je voulois recommencer un nouvel examen de mes sentimens, je n'y porterois pas un plus pur amour de la vérité, & mon esprit déjà moins actif seroit moins en état de la connoître. Je resterai comme je suis, de peur qu'insensiblement le goût de la contemplation devenant une passion oiseuse, ne m'attiédît sur l'exercice de mes devoirs, & de peur de retomber dans mon premier pyrrhonisme, sans retrouver la force d'en sortir. Plus de la moitié de ma vie est écoulée; je n'ai plus que le tems qu'il me faut pour en mettre à profit le reste, & pour effacer mes erreurs par mes vertus. Si je me trompe, c'est malgré moi. Celui qui lit au fond de mon cœur sait bien que je n'aime pas mon aveuglement. Dans l'impuissance de m'en tirer par mes propres lumieres, le seul moyen qui me reste pour en sortir est une bonne vie; & si des pierres mêmes Dieu peut susciter des enfans à Abraham, tout

homme a droit d'eſpérer d'être éclairé lorſqu'il s'en rend digne.

Si mes réflexions vous amenent à penſer comme je penſe, que mes ſentimens ſoient les vôtres, & que nous ayons la même profeſſion de foi, voici le conſeil que je vous donne. N'expoſez plus votre vie aux tentations de la miſere & du déſeſpoir, ne la traînez plus avec ignominie à la merci des étrangers, & ceſſez de manger le vil pain de l'aumône. Retournez dans votre patrie, reprenez la religion de vos peres, ſuivez-la dans la ſincérité de votre cœur, & ne la quittez plus; elle eſt très-ſimple & très-ſainte; je la crois de toutes les religions qui ſont ſur la terre, celle dont la morale eſt la plus pure, & dont la raiſon ſe contente le mieux. Quant aux frais du voyage n'en ſoyez point en peine, on y pourvoira. Ne craignez pas, non plus, la mauvaiſe honte d'un retour humiliant; il faut rougir de faire une faute, & non de la réparer. Vous êtes encore dans l'âge où tout ſe pardonne, mais où l'on ne peche plus impunément. Quand vous voudrez écouter votre conſcience, mille vains obſtacles diſparoîtront à ſa voix. Vous ſentirez

que, dans l'incertitude où nous sommes, c'est une inexcusable présomption de professer une autre religion que celle où l'on est né, & une fausseté de ne pas pratiquer sincérement celle qu'on professe. Si l'on s'égare, on s'ôte une grande excuse au tribunal du Souverain Juge. Ne pardonnera-t-il pas plutôt l'erreur où l'on fut nourri, que celle qu'on osa choisir soi-même ?

Mon fils, tenez votre ame en état de desirer toujours qu'il y ait un Dieu, & vous n'en douterez jamais. Au surplus, quelque parti que vous puissiez prendre, songez que les vrais devoirs de la religion sont indépendans des institutions des hommes ; qu'un cœur juste est le vrai temple de la Divinité ; qu'en tout pays & dans toute secte, aimer Dieu par dessus tout & son prochain comme soi-même, est le sommaire de la loi ; qu'il n'y a point de religion qui dispense des devoirs de la morale ; qu'il n'y a de vraiment essentiels que ceux-là ; que le culte intérieur est le premier de ces devoirs, & que sans la foi nulle véritable vertu n'existe.

Fuyez ceux qui, sous prétexte d'expliquer la Nature, sement dans les

cœurs des hommes de désolantes doctrines, & dont le scepticisme apparent est cent fois plus affirmatif & plus dogmatique que le ton décidé de leurs adversaires. Sous le hautain prétexte qu'eux seuls sont éclairés, vrais, de bonne-foi, ils nous soumettent impérieusement à leurs décisions tranchantes, & prétendent nous donner, pour les vrais principes des choses, les inintelligibles systêmes qu'ils ont bâtis dans leur imagination. Du reste, renversant, détruisant, foulant aux pieds tout ce que les hommes respectent, ils ôtent aux affligés la derniere consolation de leur misere, aux puissans & aux riches le seul frein de leurs passions; ils arrachent du fond des cœurs le remords du crime, l'espoir de la vertu, & se vantent encore d'être les bienfaiteurs du genre humain. Jamais, disent-ils, la vérité n'est nuisible aux hommes: je le crois comme eux, & c'est à mon avis une grande preuve que ce qu'ils enseignent n'est pas la vérité (41).

(41) Les deux partis s'attaquent réciproquement par tant de sophismes, que ce seroit une entreprise immense & téméraire de vouloir les

Bon jeune homme, ſoyez ſincere &

relever tous; c'eſt déjà beaucoup d'en noter quelques-uns à meſure qu'ils ſe préſentent. Un des plus familiers au parti philoſophiſte eſt d'oppoſer un peuple ſuppoſé de bons Philoſophes à un peuple de mauvais Chrétiens; comme ſi un peuple de vrais Philoſophes étoit plus facile à faire qu'un peuple de vrais Chrétiens? Je ne ſais ſi, parmi les individus, l'un eſt plus facile à trouver que l'autre; mais je ſais bien que, dès qu'il eſt queſtion de peuples, il en faut ſuppoſer qui abuſeront de la philoſophie ſans religion, comme les nôtres abuſent de la religion ſans philoſophie, & cela me paroît changer beaucoup l'état de la queſtion.

Bayle a très-bien prouvé que le fanatiſme eſt plus pernicieux que l'Athéiſme; & cela eſt inconteſtable; mais ce qu'il n'a eu garde de dire, & qui n'eſt pas moins vrai, c'eſt que le fanatiſme, quoique ſanguinaire & cruel, eſt pourtant une paſſion grande & forte qui éleve le cœur de l'homme, qui lui fait mépriſer la mort qui lui donne un reſſort prodigieux, & qu'il ne faut que mieux diriger pour en tirer les plus ſublimes vertus; au lieu que l'irréligion, & en général l'eſprit raiſonneur & philoſophique attache à la vie, efféminé, avilit les ames, concentre toutes les paſſions dans la baſſeſſe de l'intérêt particulier, dans l'abjection du *moi* humain, & ſape ainſi à petit bruit les vrais fondemens de toute ſociété, car ce que les intérêts particuliers ont de commun eſt ſi peu de choſe, qu'il ne balancera jamais ce qu'ils ont d'oppoſé.

Si l'Athéiſme ne fait pas verſer le ſang des hommes, c'eſt moins par amour pour la paix que par indifférence pour le bien; comme que tout aille, peu importe au prétendu ſage, pourvu qu'il reſte en repos dans ſon cabinet. Ses principes ne font pas tuer les hommes: mais

vrai ſans orgueil ; ſachez être ignorant,

ils les empêchent de naître, en détruiſant les mœurs qui les multiplient, en les détachant de leur eſpece, en réduiſant toutes leurs affections à un ſecret égoïſme, auſſi funeſte à la population qu'à la vertu. L'indifférence philoſophique reſſemble à la tranquillité de l'Etat ſous le deſpotiſme : c'eſt la tranquillité de la mort ; elle eſt plus deſtructive que la guerre même.

Ainſi le Fanatiſme, quoique plus funeſte dans ſes effets immédiats, que ce qu'on appelle aujourd'hui l'eſprit philoſophique, l'eſt beaucoup moins dans ſes conſéquences. D'ailleurs il eſt aiſé d'étaler de belles maximes dans des livres : mais la queſtion eſt de ſavoir ſi elles tiennent bien à la doctrine, ſi elles en découlent néceſſairement ; & c'eſt ce qui n'a point paru clair juſqu'ici. Reſte à ſavoir encore ſi la philoſophie à ſon aiſe & ſur le Trône commanderoit bien à la gloriole, à l'intérêt, à l'ambition, aux petites paſſions de l'homme, & ſi elle pratiqueroit cette humanité ſi douce qu'elle nous vante la plume à la main.

Par les principes, la philoſophie ne peut faire aucun bien, que la religion ne le faſſe encore mieux, & la religion en fait beaucoup, que la philoſophie ne ſauroit faire.

Par la pratique, c'eſt autre choſe ; mais encore faut-il examiner. Nul homme ne ſuit de tout point ſa religion quand il en a une ; cela eſt vrai : la plupart n'en ont gueres & ne ſuivent point du tout celle qu'ils ont ; cela eſt encore vrai : mais enfin quelques-uns en ont une, la ſuivent du moins en partie, & il eſt indubitable que des motifs de religion les empêchent ſouvent de mal faire, & obtiennent d'eux des vertus, des actions louables, qui n'auroient point eu lieu ſans ces motifs.

Qu'un Moine nie un dépôt ; que s'enſuit-il ?

vous ne tromperez ni vous, ni les au-

---

sinon qu'un sot le lui avoit conffé? Si Pascal en eût nié un, cela prouveroit que Pascal étoit un hypocrite, & rien de plus. Mais un Moine!... Les gens qui font trafic de la religion sont-ils donc ceux qui en ont? Tous les crimes qui se font dans le Clergé, comme ailleurs, ne prouvent point que la religion soit inutile, mais que très-peu de gens ont de la religion.

Nos gouvernemens modernes doivent incontestablement au Christianisme leur plus solide autorité, & leurs révolutions moins fréquentes; il les a rendus eux-mêmes moins sanguinaires; cela se prouve par le fait en les comparant aux gouvernemens anciens. La religion mieux connue écartant le fanatisme a donné plus de douceur aux mœurs chrétiennes. Ce changement n'est point l'ouvrage des lettres; car par-tout où elles ont brillé, l'humanité n'en a pas été plus respectée; les cruautés des Athéniens, des Egyptiens, des Empereurs de Rome, des Chinois, en font foi. Que d'œuvres de miséricorde sont l'ouvrage de l'Evangile! Que de restitutions, de réparations la confession ne fait-elle point faire chez les Catholiques? Chez nous combien les approches des tems de communion n'opèrent-elles point de réconciliations & d'aumônes? Combien le jubilé des Hébreux ne rendoit-il pas les usurpateurs moins avides? Que de misères ne prévenoit-il pas? La fraternité légale uniffoit toute la nation; on ne voyoit pas un mendiant chez eux, on n'en voit point non plus chez les Turcs, où les fondations pieuses sont innombrables. Ils sont par principe de religion hospitaliers même envers les ennemis de leur culte.

"Les Mahométans disent, selon Chardin, qu'après l'examen qui suivra la résurrection universelle, tous les corps iront passer un

tres. Si jamais vos talens cultivés vous

„ pont appellé *Poul-Serrho*, qui eſt jetté ſur le
„ feu éternel ; pont qu'on peut appeller, diſent-ils, le troiſieme & dernier examen &
„ le vrai jugement final, parce que c'eſt-là où
„ ſe fera la réparation des bons d'avec les méchans. . . . . &c.

„ Les Perſans, (pourſuit Chardin,) ſont fort
„ infatués de ce pont, & lorſque quelqu'un ſouffre une injure dont, par aucune voie, ni dans
„ aucun tems, il ne peut avoir raiſon, ſa derniere conſolation eſt de dire : *Eh ! bien, par le Dieu vivant, tu me le payeras au double au dernier jour ; tu ne paſſeras point le Poul-Serrho, que tu ne me ſatisfaſſes auparavant : je m'attacherai au bord de ta veſte & me jetterai à tes jambes.* J'ai vu beaucoup de gens éminens, & de toutes ſortes de profeſſions, qui appréhendant qu'on ne criât ainſi *Haro* ſur eux au paſſage de ce pont redoutable, ſollicitoient ceux qui ſe plaignoient d'eux de leur pardonner : cela m'eſt arrivé cent fois à moi-même. Des gens de qualité qui m'avoient fait faire, par importunité, des démarches autrement que je n'euſſe voulu, m'abordoient au bout de quelque tems, qu'ils penſoient que le chagrin en étoit paſſé, & me diſoient : *je te prie, halal becon antchiſra*, c'eſt-à-dire, *rends-moi cette affaire licite ou juſte.* Quelques-uns même m'ont fait des préſens & rendu des ſervices, afin que je leur pardonnaſſe en déclarant que je le faiſois de bon cœur ; de quoi la cauſe n'eſt autre que cette créance qu'on ne paſſera point le pont de l'Enfer qu'on n'ait rendu le dernier quatrin à ceux qu'on a oppreſſés. *T. 7. in-12. p. 50.* „

Croirai je que l'idée de ce pont qui répare tant d'iniquités n'en prévient jamais ? Que ſi l'on ôtoit aux Perſans cette idée, en leur pro-

mettent en état de parler aux hommes, ne leur parlez jamais que selon votre conscience, sans vous embarrasser s'ils vous applaudiront. L'abus du savoir produit l'incrédulité. Tout savant dédaigne le sentiment vulgaire ; chacun en veut avoir un à soi. L'orgueilleuse philosophie mene à l'esprit fort, comme l'aveugle dévotion mene au fanatisme. Evitez ces extrémités ; restez toujours ferme dans la voie de la vérité, ou de ce qui vous paroîtra l'être dans la simplicité de votre cœur, sans jamais vous en détourner par vanité ni par foiblesse. Osez confesser Dieu chez les Philosophes ; osez prêcher l'humanité aux intolérans. Vous serez seul de votre parti, peut-être ; mais vous porterez en vous-même un témoignage qui vous dispensera de ceux des hommes. Qu'ils

---

suadant qu'il n'y a ni *Poul-Serrho*, ni rien de semblable, où les opprimés soient vengés de leurs tyrans après la mort, n'est-il pas clair que cela mettroit ceux-ci fort à leur aise, & les délivreroit du soin d'appaiser ces malheureux ? Il est donc faux que cette doctrine ne fût pas nuisible ; elle ne seroit donc pas la vérité.

Philosophe, tes loix morales sont fort belles, mais montre m'en, de grace, la sanction. Cesse un moment de battre la campagne, & dis-moi nettement ce que tu mets à la place du *Poul-Serrho*.

vous aiment ou vous haïſſent, qu'ils liſent ou mépriſent vos écrits, il n'importe. Dites ce qui eſt vrai, faites ce qui eſt bien ; ce qui importe à l'homme eſt de remplir ſes devoirs ſur la terre, & c'eſt en s'oubliant qu'on travaille pour ſoi. Mon enfant, l'intérêt particulier nous trompe ; il n'y a que l'eſpoir du juſte qui ne trompe point.

AMEN.

J'AI tranſcrit cet écrit, non comme une regle des ſentimens qu'on doit ſuivre en matiere de religion, mais comme un exemple de la maniere dont on peut raiſonner avec ſon Eleve, pour ne point s'écarter de la méthode que j'ai tâché d'établir. Tant qu'on ne donne rien à l'autorité des hommes, ni aux préjugés du pays où l'on eſt né, les ſeules lumieres de la raiſon ne peuvent dans l'inſtitution de la Nature nous mener plus loin que la religion naturelle, & c'eſt à quoi je me borne avec mon Emile. S'il en doit avoir une autre, je n'ai plus en cela le droit d'être ſon guide ; c'eſt à lui ſeul de la choiſir.

Nous travaillons de concert avec la

Nature, & tandis qu'elle forme l'homme phyſique, nous tâchons de former l'homme moral; mais nos progrès ne ſont pas les mêmes. Le corps eſt déjà robuſte & fort, que l'ame eſt encore languiſſante & foible; & quoique l'art humain puiſſe faire, le tempérament précede toujours la raiſon. C'eſt à retenir l'un & à exciter l'autre, que nous avons juſqu'ici donné tous nos ſoins, afin que l'homme fût toujours un, le plus qu'il étoit poſſible. En développant le naturel, nous avons donné le change à ſa ſenſibilité naiſſante; nous l'avons réglée en cultivant la raiſon. Les objets intellectuels modéroient l'impreſſion des objets ſenſibles. En remontant au principe des choſes, nous l'avons ſouſtrait à l'empire des ſens; il étoit ſimple de s'élever de l'étude de la Nature à la recherche de ſon Auteur.

Quand nous en ſommes venus-là, quelles nouvelles priſes nous nous ſommes données ſur notre Eleve! que de nouveaux moyens nous avons de parler à ſon cœur! C'eſt alors ſeulement qu'il trouve ſon véritable intérêt à être bon, à faire le bien loin des regards des hommes & ſans y être forcé

par les loix, à être juſte entre Dieu & lui, à remplir ſon devoir, même aux dépens de ſa vie, & à porter dans ſon cœur la vertu, non-ſeulement pour l'amour de l'ordre auquel chacun préfere toujours l'amour de ſoi; mais pour l'amour de l'Auteur de ſon être; amour qui ſe confond avec ce même amour de ſoi, pour jouir enfin du bonheur durable que le repos d'une bonne conſcience & la contemplation de cet Etre ſuprême lui promettent dans l'autre vie, après avoir bien uſé de celle-ci. Sortez de-là, je ne vois plus qu'injuſtice, hypocriſie & menſonge parmi les hommes; l'intérêt particulier qui, dans la concurrence, l'emporte néceſſairement ſur toutes choſes, apprend à chacun d'eux à parer le vice du maſque de la vertu. Que tous les autres hommes faſſent mon bien aux dépens du leur, que tout ſe rapporte à moi ſeul, que tout le genre humain meure, s'il le faut, dans la peine & dans la miſere pour m'épargner un moment de douleur ou de faim; tel eſt le langage intérieur de tout incrédule qui raiſonne. Oui, je le ſoutiendrai toute ma vie; quiconque a dit dans ſon cœur, il n'y a point de Dieu, & parle autre-

ment, n'eſt qu'un menteur ou un inſenſé.

Lecteur, j'aurai beau faire, je ſens bien que vous & moi ne verrons jamais mon Emile ſous les mêmes traits; vous vous le figurerez toujours ſemblable à vos jeunes gens; toujours étourdi, pétulant, volage, errant de fête en fête, d'amuſement en amuſement, ſans jamais pouvoir ſe fixer à rien. Vous rirez de me voir faire un contemplatif, un Philoſophe, un vrai Théologien d'un jeune homme ardent, vif, emporté, fougueux dans l'âge le plus bouillant de la vie. Vous direz: ce rêveur pourſuit toujours ſa chimere; en nous donnant un Eleve de ſa façon, il ne le forme pas ſeulement; il le crée, il le tire de ſon cerveau, & croyant toujours ſuivre la Nature, il s'en écarte à chaque inſtant. Moi, comparant mon Eleve aux vôtres, je trouve à peine ce qu'ils peuvent avoir de commun. Nourri ſi différemment, c'eſt preſque un miracle s'il leur reſſemble en quelque choſe. Comme il a paſſé ſon enfance dans toute la liberté qu'ils prennent dans leur jeuneſſe, il commence à prendre dans ſa jeuneſſe la regle à laquelle on les a ſoumis enfans; cette

regle devient leur fléau, ils la prennent en horreur, ils n'y voient que la longue tyrannie des maitres, ils croient ne sortir de l'enfance qu'en secouant toute espece de joug (42); ils se dédommagent alors de la longue contrainte où l'on les a tenus, comme un prisonnier délivré des fers, étend, agite & fléchit ses membres.

Emile, au contraire, s'honore de se faire homme & de s'assujettir au joug de la raison naissante; son corps déjà formé n'a plus besoin des mêmes mouvemens, & commence à s'arrêter de lui-même, tandis que son esprit à moitié développé cherche à son tour à prendre l'essor. Ainsi l'âge de raison n'est pour les uns que l'âge de la licence, pour l'autre il devient l'âge du raisonnement.

Voulez-vous savoir lesquels d'eux ou de lui sont mieux en cela dans l'ordre de la Nature? Considérez les différences dans ceux qui en sont plus ou

(42) Il n'y a personne qui voye l'enfance avec tant de mépris que ceux qui en sortent, comme il n'y a pas de pays où les rangs soient gardés avec plus d'affectation que ceux où l'inégalité n'est pas grande, & où chacun craint toujours d'être confondu avec son inférieur.

moins éloignés : observez les jeunes gens chez les villageois, & voyez s'ils sont aussi pétulans que les vôtres. *Durant l'enfance des sauvages*, dit le Sr. le Beau, *on les voit toujours actifs, & s'occupant à différens jeux qui leur agitent le corps ; mais à peine ont-ils atteint l'âge de l'adolescence, qu'ils deviennent tranquilles, rêveurs : ils ne s'appliquent plus guères qu'à des jeux sérieux ou de hazard* (43). Emile ayant été élevé dans toute la liberté des jeunes paysans & des jeunes sauvages, doit changer & s'arrêter comme eux en grandissant. Toute la différence est qu'au lieu d'agir uniquement pour jouer ou pour se nourrir, il a dans ses travaux & dans ses jeux appris à penser. Parvenu donc à ce terme par cette route, il se trouve tout disposé pour celle où je l'introduis ; les sujets de réflexions que je lui présente irritent sa curiosité, parce qu'ils sont beaux par eux-mêmes, qu'ils sont tout nouveaux pour lui, & qu'il est en état de les comprendre. Au contraire, ennuyés, excédés de vos fades

(43) Aventures du Sieur C. le Beau, Avocat au Parlement. T. II. pag. 70.

leçons, de vos longues morales, de vos éternels catéchiſmes, comment vos jeunes gens ne ſe refuſeroient-ils pas à l'application d'eſprit qu'on leur a rendu triſte, aux lourds préceptes dont on n'a ceſſé de les accabler, aux méditations ſur l'Auteur de leur être, dont on a fait l'ennemi de leurs plaiſirs? Ils n'ont conçu pour tout cela qu'averſion, dégoût; la contrainte les en a rebutés: le moyen déſormais qu'ils s'y livrent quand ils commencent à diſpoſer d'eux? Il leur faut du nouveau pour leur plaire, il ne leur faut plus rien de ce qu'on dit aux enfans. C'eſt la même choſe pour mon Eleve; quand il devient homme, je lui parle comme à un homme & ne lui dis que des choſes nouvelles; c'eſt préciſément parce qu'elles ennuient les autres qu'il doit les trouver de ſon goût.

Voilà comment je lui fais doublement gagner du tems, en retardant au profit de la raiſon le progrès de la Nature; mais ai-je en effet retardé ce progrès? Non; je n'ai fait qu'empêcher l'imagination de l'accélérer; j'ai balancé par des leçons d'une autre eſpece les leçons précoces que le jeune homme reçoit d'ailleurs. Tandis que le

torrent de nos inſtitutions l'entraîne, l'attirer en ſens contraire par d'autres inſtitutions, ce n'eſt pas l'ôter de ſa place, c'eſt l'y maintenir.

Le vrai moment de la Nature arrive enfin; il faut qu'il arrive. Puiſqu'il faut que l'homme meure, il faut qu'il ſe reproduiſe, afin que l'eſpece dure & que l'ordre du monde ſoit conſervé. Quand par les ſignes dont j'ai parlé, vous preſſentirez le moment critique, à l'inſtant quittez avec lui pour jamais votre ancien ton. C'eſt votre diſciple encore, mais ce n'eſt plus votre Eleve. C'eſt votre ami, c'eſt un homme; traitez-le déſormais comme tel.

Quoi! faut-il abdiquer mon autorité lorſqu'elle m'eſt le plus néceſſaire? Faut-il abandonner l'adulte à lui-même au moment qu'il ſait le moins ſe conduire, & qu'il fait les plus grands écarts? Faut-il renoncer à mes droits quand il lui importe le plus que j'en uſe? Vos droits! Qui vous dit d'y renoncer? Ce n'eſt qu'à préſent qu'ils commencent pour lui. Juſqu'ici vous n'en obteniez rien que par force ou par ruſe; l'autorité, la loi du devoir lui étoient inconnues; il faloit le contraindre ou le tromper pour vous faire obéir.

obéir. Mais voyez de combien de nouvelles chaînes vous avez environné son cœur. La raison, l'amitié, la reconnoissance, mille affections lui parlent d'un ton qu'il ne peut méconnoître. Le vice ne l'a point encore rendu sourd à leur voix. Il n'est sensible encore qu'aux passions de la Nature. La première de toutes, qui est l'amour de soi, le livre à vous; l'habitude vous le livre encore. Si le transport d'un moment vous l'arrache, le regret vous le ramène à l'instant; le sentiment qui l'attache à vous, est le seul permanent; tous les autres passent & s'effacent mutuellement. Ne le laissez point corrompre, il sera toujours docile; il ne commence d'être rebelle que quand il est déjà perverti.

J'avoue bien que, si heurtant de front ses desirs naissans, vous alliez sottement traiter de crimes les nouveaux besoins qui se font sentir à lui, vous ne seriez pas long-tems écouté; mais sitôt que vous quitterez ma méthode, je ne vous réponds plus de rien. Songez toujours que vous êtes le Ministre de la Nature; vous n'en serez jamais l'ennemi.

Mais quel parti prendre? On ne s'at-

tend ici qu'à l'alternative de favoriſer ſes penchans, ou de les combattre; d'être ſon tyran, ou ſon complaiſant: & tous deux ont de ſi dangereuſes conſéquences, qu'il n'y a que trop à balancer ſur le choix.

Le premier moyen qui s'offre pour réſoudre cette difficulté, eſt de le marier bien vîte; c'eſt inconteſtablement l'expédient le plus ſûr & le plus naturel. Je doute pourtant que ce ſoit le meilleur, ni le plus utile: je dirai ci-après mes raiſons: en attendant, je conviens qu'il faut marier les jeunes gens à l'âge nubile; mais cet âge vient pour eux avant le tems; c'eſt nous qui l'avons rendu précoce; on doit le prolonger juſqu'à la maturité.

S'il ne faloit qu'écouter les penchans & ſuivre les indications, cela ſeroit bientôt fait; mais il y a tant de contradictions entre les droits de la Nature, & nos loix ſociales, que pour les concilier, il faut gauchir & tergiverſer ſans ceſſe: il faut employer beaucoup d'art pour empêcher l'homme ſocial d'être tout-à-fait artificiel.

Sur les raiſons ci-devant expoſées, j'eſtime que par les moyens que j'ai donnés, & d'autres ſemblables, on

peut au moins étendre jusqu'à vingt ans l'ignorance des desirs & la pureté des sens ; cela est si vrai, que chez les Germains, un jeune homme qui perdoit sa virginité avant cet âge, en restoit diffamé ; & les auteurs attribuent, avec raison, à la continence de ces peuples durant leur jeunesse, la vigueur de leur constitution & la multitude de leurs enfans.

On peut même beaucoup prolonger cette époque, & il y a peu de siecles que rien n'étoit plus commun dans la France même. Entre autres exemples connus, le pere de Montaigne, homme non moins scrupuleux & vrai que fort & bien constitué, juroit s'être marié vierge à trente-trois ans, après avoir servi long-tems, dans les guerres d'Italie : & l'on peut voir dans les écrits du fils quelle vigueur & quelle gaieté conservoit le pere à plus de soixante ans. Certainement l'opinion contraire tient plus à nos mœurs & à nos préjugés, qu'à la connoissance de l'espece en général.

Je puis donc laisser à part l'exemple de notre Jeunesse, il ne prouve rien pour qui n'a pas été élevé comme elle. Considérant que la Nature n'a point là-

dessus de terme fixe qu'on ne puisse avancer ou retarder, je crois pouvoir, sans sortir de sa loi, supposer Emile resté jusques-là par mes soins dans sa primitive innocence, & je vois cette heureuse époque prête à finir. Entouré de périls toujours croissans, il va m'échapper, quoi que je fasse. A la premiere occasion, (& cette occasion ne tardera pas à naître,) il va suivre l'aveugle instinct des sens; il y a mille à parier contre un qu'il va se perdre. J'ai trop réfléchi sur les mœurs des hommes, pour ne pas voir l'influence invincible de ce premier moment sur le reste de sa vie. Si je dissimule & feins de ne rien voir, il se prévaut de ma foiblesse; croyant me tromper, il me méprise, & je suis le complice de sa perte. Si j'essaye de le ramener, il n'est plus tems, il ne m'écoute plus; je lui deviens incommode, odieux, insupportable; il ne tardera gueres à se débarrasser de moi. Je n'ai donc plus qu'un parti raisonnable à prendre; c'est de le rendre comptable de ses actions à lui-même; de le garantir au moins des surprises de l'erreur, & de lui montrer à découvert les périls dont il est environné. Jusqu'ici je l'ar-

rétois par son ignorance ; c'est maintenant par ses lumieres qu'il faut l'arrêter.

Ces nouvelles instructions sont importantes, & il convient de reprendre les choses de plus haut. Voici l'instant de lui rendre, pour ainsi dire, mes comptes ; de lui montrer l'emploi de son tems & du mien ; de lui déclarer ce qu'il est & ce que je suis, ce que j'ai fait, ce qu'il a fait, ce que nous devons l'un à l'autre, toutes ses relations morales, tous les engagemens qu'il a contractés, tous ceux qu'on a contractés avec lui, à quel point il est parvenu dans le progrès de ses facultés, quel chemin lui reste à faire, les difficultés qu'il y trouvera, les moyens de franchir ces difficultés, en quoi je lui puis aider encore, en quoi lui seul peut désormais s'aider, enfin le point critique où il se trouve, les nouveaux périls qui l'environnent, & toutes les solides raisons qui doivent l'engager à veiller attentivement sur lui-même avant d'écouter ses desirs naissans.

Songez que pour conduire un adulte, il faut prendre le contre-pied de tout ce que vous avez fait pour conduire un enfant. Ne balancez point à l'instruire

de ces dangereux myſteres que vous lui avez cachés ſi long-tems avec tant de ſoin. Puiſqu'il faut enfin qu'il les ſache, il importe qu'il ne les apprenne, ni d'un autre, ni de lui même, mais de vous ſeul : puiſque le voilà déſormais forcé de combattre, il faut, de peur de ſurpriſe, qu'il connoiſſe ſon ennemi.

Jamais les jeunes gens qu'on trouve ſavans ſur ces matieres, ſans ſavoir comment ils le ſont devenus, ne le ſont devenus impunément. Cette indiſcrete inſtruction ne pouvant avoir un objet honnête, ſouille au moins l'imagination de ceux qui la reçoivent, & les diſpoſe aux vices de ceux qui la donnent. Ce n'eſt pas tout ; des domeſtiques s'inſinuent ainſi dans l'eſprit d'un enfant, gagnent ſa confiance, lui font enviſager ſon gouverneur comme un perſonnage triſte & fâcheux, & l'un des ſujets favoris de leurs ſecrets colloques, eſt de médire de lui. Quand l'Eleve en eſt là, le maître peut ſe retirer, il n'a plus rien de bon à faire.

Mais pourquoi l'enfant ſe choiſit-il des confidens particuliers ? Toujours par la tyrannie de ceux qui le gouver-

nent. Pourquoi ſe cacheroit-il d'eux, s'il n'étoit forcé de s'en cacher ? Pourquoi s'en plaindroit-il, s'il n'avoit nul ſujet de s'en plaindre ? Naturellement ils ſont ſes premiers confidens ; on voit à l'empreſſement avec lequel il vient leur dire ce qu'il penſe, qu'il croit ne l'avoir penſé qu'à moitié juſqu'à ce qu'il le leur ait dit. Comptez que ſi l'enfant ne craint de votre part, ni ſermon, ni réprimande, il vous dira toujours tout, & qu'on n'oſera lui rien confier qu'il vous doive taire, quand on ſera bien ſûr qu'il ne vous taira rien.

Ce qui me fait le plus compter ſur ma méthode, c'eſt qu'en ſuivant ſes effets le plus exactement qu'il m'eſt poſſible, je ne vois pas une ſituation dans la vie de mon Eleve qui ne me laiſſe de lui quelque image agréable. Au moment même où les fureurs du tempérament l'entraînent, & où, révolté contre la main qui l'arrête, il ſe débat & commence à m'échapper, dans ſes agitations, dans ſes emportemens, je retrouve encore ſa premiere ſimplicité ; ſon cœur auſſi pur que ſon corps ne connoît pas plus le déguiſement que le vice ; les reproches ni le mépris

ne l'ont point rendu lâche ; jamais la vile crainte ne lui apprit à se déguiser : il a toute l'indiscrétion de l'innocence : il est naïf sans scrupule, il ne sait encore à quoi sert de tromper. Il ne se passe pas un mouvement dans son ame, que sa bouche ou ses yeux ne le disent ; & souvent les sentimens qu'il éprouve me sont connus plutôt qu'à lui.

Tant qu'il continue de m'ouvrir ainsi librement son ame, & de me dire avec plaisir ce qu'il sent, je n'ai rien à craindre ; mais s'il devient plus timide, plus réservé, que j'apperçoive dans ses entretiens le premier embarras de la honte ; déjà l'instinct se développe, il n'y a plus un moment à perdre ; & si je ne me hâte de l'instruire, il sera bientôt instruit malgré moi.

Plus d'un lecteur, même en adoptant mes idées, pensera qu'il ne s'agit ici que d'une conversation prise au hazard, & que tout est fait. Oh ! que ce n'est pas ainsi que le cœur humain se gouverne ! ce qu'on dit ne signifie rien, si l'on n'a préparé le moment de le dire. Avant de semer il faut labourer la terre : la semence de la vertu leve difficilement, il faut de longs apprêts pour lui faire prendre racine.

Une des choſes qui rendent les prédications le plus inutiles, eſt qu'on les fait indifféremment à tout le monde ſans diſcernement & ſans choix. Comment peut-on penſer que le même ſermon convienne à tant d'auditeurs ſi diverſement diſpoſés, ſi différens d'eſprits, d'humeurs, d'âges, de ſexes, d'états & d'opinions ? Il n'y en a peut-être pas deux auxquels ce qu'on dit à tous puiſſe être convenable ; & toutes nos affections ont ſi peu de conſtance, qu'il n'y a peut-être pas deux momens dans la vie de chaque homme, où le même diſcours fit ſur lui la même impreſſion. Jugez ſi, quand les ſens enflammés aliénent l'entendement & tyranniſent la volonté, c'eſt le tems d'écouter les graves leçons de la ſageſſe. Ne parlez donc jamais raiſon aux jeunes gens, même en âge de raiſon, que vous ne les ayez premierement mis en état de l'entendre. La plupart des diſcours perdus le ſont bien plus par la faute des maîtres que par celle des diſciples. Le pédant & l'inſtituteur diſent à-peu-près les mêmes choſes ; mais le premier les dit à tout propos ; le ſecond ne les dit que quand il eſt ſûr de leur effet.

Comme un ſomnambule, errant durant ſon ſommeil, marche en dormant ſur les bords d'un précipice, dans lequel il tomberoit s'il étoit éveillé tout-à-coup; ainſi mon Emile, dans le ſommeil de l'ignorance, échappe à des périls qu'il n'apperçoit point: ſi je l'éveille en ſurſaut il eſt perdu. Tâchons premierement de l'éloigner du précipice, & puis nous l'éveillerons pour le lui montrer de plus loin.

La lecture, la ſolitude, l'oiſiveté, la vie molle & ſédentaire, le commerce des femmes & des jeunes gens, voilà les ſentiers dangereux à frayer à ſon âge, & qui le tiennent ſans ceſſe à côté du péril. C'eſt par d'autres objets ſenſibles que je donne le change à ſes ſens; c'eſt en traçant un autre cours aux eſprits, que je les détourne de celui qu'ils commençoient à prendre; c'eſt en exerçant ſon corps à des travaux pénibles, que j'arrête l'activité de l'imagination qui l'entraîne. Quand les bras travaillent beaucoup, l'imagination ſe repoſe; quand le corps eſt bien las, le cœur ne s'échauffe point. La précaution la plus prompte & la plus facile, eſt de l'arracher au danger local. Je l'emmene d'abord hors

des villes, loin des objets capables de le tenter. Mais ce n'eſt pas aſſez; dans quel déſert, dans quel ſauvage aſyle échappera-t-il aux images qui le pourſuivent? Ce n'eſt rien d'éloigner les objets dangereux, ſi je n'en éloigne auſſi le ſouvenir, ſi je ne trouve l'art de le détacher de tout, ſi je ne le diſtrais de lui-même; autant valoit le laiſſer où il étoit.

Emile fait un métier, mais ce métier n'eſt pas ici notre reſſource; il aime & entend l'agriculture, mais l'agriculture ne nous ſuffit pas; les occupations qu'il connoît deviennent une routine, en s'y livrant il eſt comme ne faiſant rien; il penſe à toute autre choſe, la tête & les bras agiſſent ſéparément. Il lui faut une occupation nouvelle qui l'intéreſſe par ſa nouveauté, qui le tienne en haleine, qui lui plaiſe, qui l'applique, qui l'exerce; une occupation dont il ſe paſſionne, & à laquelle il ſoit tout entier. Or la ſeule qui me paroît réunir toutes ces conditions eſt la chaſſe. Si la chaſſe eſt jamais un plaiſir innocent, ſi jamais elle eſt convenable à l'homme, c'eſt à préſent qu'il y faut avoir recours. Emile a tout ce qu'il faut pour y réuſ-

sir; il est robuste, adroit, patient, infatigable. Infailliblement il prendra du goût pour cet exercice; il y mettra toute l'ardeur de son âge; il y perdra, du moins pour un tems, les dangereux penchans qui naissent de la molleſſe. La chaſſe endurcit le cœur auſſi-bien que le corps; elle accoutume au ſang, à la cruauté. On a fait Diane ennemie de l'amour, & l'allégorie eſt très-juſte: les langueurs de l'amour ne naiſſent que dans un doux repos; un violent exercice étouffe les ſentimens tendres. Dans les bois, dans les lieux champêtres, l'amant, le chaſſeur ſont ſi diverſement affectés, que ſur les mêmes objets ils portent des images toutes différentes. Les ombrages frais, les bocages, les doux aſyles du premier, ne ſont pour l'autre que des viandis, des forts, des remiſes: où l'un n'entend que roſſignols, que ramages, l'autre ſe figure les cors, & les cris des chiens; l'un n'imagine que Dryades & Nymphes, l'autre que piqueurs, meutes & chevaux. Promenez-vous en campagne avec ces deux ſortes d'hommes, à la différence de leur langage, vous connoîtrez bientôt que la terre n'a pas pour eux un aſpect ſem-

blable, & que le tour de leurs idées eſt auſſi divers que le choix de leurs plaiſirs.

Je comprends comment ces goûts ſe réuniſſent, & comment on trouve enfin du tems pour tout. Mais les paſſions de la jeuneſſe ne ſe partagent pas ainſi: donnez-lui une ſeule occupation qu'elle aime, & tout le reſte ſera bientôt oublié. La variété des deſirs vient de celle des connoiſſances, & les premiers plaiſirs qu'on connoît ſont long-tems les ſeuls qu'on recherche. Je ne veux pas que toute la jeuneſſe d'Emile ſe paſſe à tuer des bêtes, & je ne prétends pas même juſtifier en tout cette féroce paſſion; il me ſuffit qu'elle ſerve aſſez à ſuſpendre une paſſion plus dangereuſe pour me faire écouter de ſang-froid parlant d'elle, & me donner le tems de la peindre ſans l'exciter.

Il eſt des époques dans la vie humaine, qui ſont faites pour n'être jamais oubliées. Telle eſt, pour Emile, celle de l'inſtruction dont je parle; elle doit influer ſur le reſte de ſes jours. Tâchons donc de la graver dans ſa mémoire, en ſorte qu'elle ne s'en efface point. Une des erreurs de notre âge, eſt d'employer la raiſon trop nue,

comme si les hommes n'étoient qu'esprit. En négligeant la langue des signes qui parlent à l'imagination, l'on a perdu le plus énergique des langages. L'impression de la parole est toujours foible, & l'on parle au cœur par les yeux bien mieux que par les oreilles. En voulant tout donner au raisonnement, nous avons réduit en mots nos préceptes, nous n'avons rien mis dans les actions. La seule raison n'est point active; elle retient quelquefois, rarement elle excite, & jamais elle n'a rien fait de grand. Toujours raisonner est la manie des petits esprits. Les ames fortes ont bien un autre langage; c'est par ce langage qu'on persuade & qu'on fait agir.

J'observe que dans les siecles modernes, les hommes n'ont plus de prise les uns sur les autres que par la force & par l'intérêt, au lieu que les anciens agissoient beaucoup plus par la persuasion, par les affections de l'ame, parce qu'ils ne négligeoient pas la langue des signes. Toutes les conventions se passoient avec solemnité pour les rendre plus inviolables: avant que la force fût établie, les Dieux étoient les Magistrats du genre humain; c'est par

devant eux que les particuliers faiſoient leurs traités, leurs alliances, prononçoient leurs promeſſes; la face de la terre étoit le livre où s'en conſervoient les archives. Des rochers, des arbres, des monceaux de pierre conſacrés par ces actes, & rendus reſpectables aux hommes barbares, étoient les feuillets de ce livre, ouvert ſans ceſſe à tous les yeux. Le puits du ſerment, le puits du vivant & voyant, le vieux chêne de mambré, le monceau du témoin: voilà quels étoient les monumens groſſiers, mais auguſtes, de la ſainteté des contrats; nul n'eût oſé d'une main ſacrilege attenter à ces monumens, & la foi des hommes étoit plus aſſurée par la garantie de ces témoins muets, qu'elle ne l'eſt aujourd'hui par toute la vaine rigueur des loix.

Dans le gouvernement, l'auguſte appareil de la puiſſance royale en impoſoit aux ſujets. Des marques de dignités, un trône, un ſceptre, une robe de pourpre, une couronne, un bandeau, étoient pour eux des choſes ſacrées. Ces ſignes reſpectés leur rendoient vénérable l'homme qu'ils en voyoient orné; ſans ſoldats, ſans menaces, ſitôt qu'il parloit il étoit obéi.

Maintenant qu'on affecte d'abolir ces signes (43), qu'arrive-t-il de ce mépris ? Que la majesté royale s'efface de tous les cœurs, que les Rois ne se font plus obéir qu'à force de troupes, & que le respect des sujets n'est que dans la crainte du châtiment. Les Rois n'ont plus la peine de porter leur diadême, ni les Grands les marques de leurs dignités ; mais il faut avoir cent mille bras toujours prêts pour faire exécuter leurs ordres. Quoique cela leur semble plus beau, peut-être, il est aisé de voir qu'à la longue cet échange ne leur tournera pas à profit.

Ce que les anciens ont fait avec l'éloquence est prodigieux ; mais cette

(43) Le Clergé romain les a très-habilement conservés, & à son exemple quelques Républiques, entre autres celle de Venise. Aussi le Gouvernement Vénitien, malgré la chûte de l'Etat, jouit-il encore sous l'appareil de son antique majesté, de toute l'affection, de toute l'adoration du peuple ; & après le Pape, orné de sa Tiare, il n'y a peut-être ni Roi, ni Potentat, ni homme au monde aussi respecté que le Doge de Venise, sans pouvoir, sans autorité, mais rendu sacré par sa pompe, & paré sous sa corne ducale d'une coëffure de femme. Cette cérémonie du Bucentaure, qui fait tant rire les fots, feroit verser à la populace de Venise tout son sang pour le maintien de son tyrannique Gouvernement.

éloquence ne consistoit pas seulement en beaux discours bien arrangés, & jamais elle n'eut plus d'effet que quand l'orateur parloit le moins. Ce qu'on disoit le plus vivement ne s'exprimoit pas par des mots, mais par des signes; on ne le disoit pas, on le montroit. L'objet qu'on expose aux yeux ébranle l'imagination, excite la curiosité, tient l'esprit dans l'attente de ce qu'on va dire, & souvent cet objet seul a tout dit. Trasibule & Tarquin coupant des têtes de pavots, Alexandre appliquant son sceau sur la bouche de son favori, Diogene marchant devant Zénon, ne parloient-ils pas mieux que s'ils avoient fait de longs discours? Quel circuit de paroles eût aussi bien rendu les mêmes idées. Darius engagé dans la Scythie avec son armée, reçoit de la part du Roi des Scythes un oiseau, une grenouille, une souris & cinq fléches. L'Ambassadeur remet son présent, & s'en retourne sans rien dire. De nos jours cet homme eût passé pour fou. Cette terrible harangue fut entendue, & Darius n'eut plus grande hâte que de regagner son pays comme il put. Substituez une lettre à ces signes; plus elle sera menaçante, & moins elle

effrayera : ce ne ſera qu'une fanfaronnade dont Darius n'eût fait que rire.

Que d'attentions chez les Romains à la langue des ſignes ! Des vêtemens divers ſelon les âges, ſelon les conditions ; des toges, des ſayes, des prétextes, des bulles, des laticlaves, des chaires, des licteurs, des faiſceaux, des haches, des couronnes d'or, d'herbes, de feuilles, des ovations, des triomphes, tout chez eux étoit appareil, repréſentation, cérémonie, & tout faiſoit impreſſion ſur les cœurs des citoyens. Il importoit à l'Etat que le peuple s'aſſemblât en tel lieu plutôt qu'en tel autre ; qu'il vît ou ne vît pas le Capitole ; qu'il fût ou ne fût pas tourné du côté du Sénat ; qu'il délibérât tel ou tel jour par préférence. Les accuſés changeoient d'habit, les Candidats en changeoient ; les guerriers ne vantoient pas leurs exploits, ils montroient leurs bleſſures. A la mort de Céſar, j'imagine un de nos orateurs voulant émouvoir le peuple, épuiſer tous les lieux communs de l'art, pour faire une pathétique deſcription de ſes plaies, de ſon ſang, de ſon cadavre : Antoine, quoiqu'éloquent, ne dit point

tout cela ; il fait apporter le corps. Quelle rhétorique !

Mais cette digreſſion m'entraîne inſenſiblement loin de mon ſujet, ainſi que font beaucoup d'autres, & mes écarts ſont trop fréquens pour pouvoir être longs & tolérables : je reviens donc.

Ne raiſonnez jamais ſéchement avec la Jeuneſſe. Revêtez la raiſon d'un corps, ſi vous voulez la lui rendre ſenſible. Faites paſſer par le cœur le langage de l'eſprit, afin qu'il ſe faſſe entendre. Je le répete, les argumens froids peuvent déterminer nos opinions, non nos actions ; ils nous font croire & non pas agir ; on démontre ce qu'il faut penſer, & non ce qu'il faut faire. Si cela eſt vrai pour tous les hommes, à plus forte raiſon l'eſt-il pour les jeunes gens, encore enveloppés dans leurs ſens, & qui ne penſent qu'autant qu'ils imaginent.

Je me garderai donc bien, même après les préparations dont j'ai parlé, d'aller tout d'un coup dans la chambre d'Emile, lui faire lourdement un long diſcours ſur le ſujet dont je veux l'inſtruire. Je commencerai par émouvoir ſon imagination ; je choiſirai le

tems, le lieu, les objets les plus favorables à l'impreſſion que je veux faire : j'appellerai, pour ainſi dire, toute la Nature à témoin de nos entretiens ; j'atteſterai l'Etre éternel, dont elle eſt l'ouvrage, de la vérité de mes diſcours, je le prendrai pour juge entre Emile & moi ; je marquerai la place où nous ſommes, les rochers, les bois, les montagnes qui nous entourent, pour monumens de ſes engagemens & des miens ; je mettrai dans mes yeux, dans mon accent, dans mon geſte, l'enthouſiaſme & l'ardeur que je lui veux inſpirer. Alors je lui parlerai & il m'écoutera, je m'attendrirai & il ſera ému. En me pénétrant de la ſainteté de mes devoirs, je lui rendrai les ſiens plus reſpectables ; j'animerai la force du raiſonnement d'images & de figures ; je ne ſerai point long & diffus en froides maximes, mais abondant en ſentimens qui débordent ; ma raiſon ſera grave & ſentencieuſe, mais mon cœur n'aura jamais aſſez dit. C'eſt alors qu'en lui montrant tout ce que j'ai fait pour lui, je le lui montrerai comme fait pour moi-même : il verra dans ma tendre affection la raiſon de tous mes ſoins. Quelle ſurpriſe, quelle agitation je

vais lui donner en changeant tout-à-coup de langage ! au lieu de lui rétrécir l'ame en lui parlant toujours de ſon intérêt, c'eſt du mien ſeul que je lui parlerai déſormais, & je le toucherai davantage ; j'enflammerai ſon jeune cœur de tous les ſentimens d'amitié, de généroſité, de reconnoiſſance que j'ai déjà fait naître, & qui ſont ſi doux à nourrir. Je le preſſerai contre mon ſein, en verſant ſur lui des larmes d'attendriſſement ; je lui dirai : tu es mon bien, mon enfant, mon ouvrage, c'eſt de ton bonheur que j'attends le mien ; ſi tu fruſtres mes eſpérances, tu me voles vingt ans de ma vie, & tu fais le malheur de mes vieux jours. C'eſt ainſi qu'on ſe fait écouter d'un jeune homme, & qu'on grave au fond de ſon cœur le ſouvenir de ce qu'on lui dit.

Juſqu'ici j'ai tâché de donner des exemples de la maniere dont un gouverneur doit inſtruire ſon diſciple dans les occaſions difficiles. J'ai tâché d'en faire autant dans celle-ci ; mais après bien des eſſais j'y renonce, convaincu que la langue françoiſe eſt trop précieuſe pour ſupporter jamais dans un livre la naïveté des premieres inſtructions ſur certains ſujets.

La langue françoiſe eſt, dit-on, la plus chaſte des langues, je la crois, moi, la plus obſcene; car il me ſemble que la chaſteté d'une langue ne conſiſte pas à éviter avec ſoin les tours déshonnêtes, mais à ne les pas avoir. En effet, pour les éviter, il faut qu'on y penſe; & il n'y a point de langue où il ſoit plus difficile de parler purement en tout ſens que la Françoiſe. Le Lecteur, toujours plus habile à trouver des ſens obſcenes que l'Auteur à les écarter, ſe ſcandaliſe & s'effarouche de tout. Comment ce qui paſſe par des oreilles impures ne contracteroit-il pas leur ſouillure? Au contraire, un peuple de bonnes mœurs a des termes propres pour toutes choſes; & ces termes ſont toujours honnêtes, parce qu'ils ſont toujours employés honnêtement. Il eſt impoſſible d'imaginer un langage plus modeſte que celui de la Bible, préciſément parce que tout y eſt dit avec naïveté. Pour rendre immodeſtes les mêmes choſes, il ſuffit de les traduire en François. Ce que je dois dire à mon Emile n'aura rien que d'honnête & de chaſte à ſon oreille; mais pour le trouver tel à la lecture, il faudroit avoir un cœur auſſi pur que le ſien.

Je penſerois même que des réflexions ſur la véritable pureté du diſcours & ſur la fauſſe délicateſſe du vice, pourroient tenir une place utile dans les entretiens de morale où ce ſujet nous conduit; car en apprenant le langage de l'honnêteté, il doit apprendre auſſi celui de la décence, & il faut bien qu'il ſache pourquoi ces deux langages ſont ſi différens. Quoi qu'il en ſoit, je ſoutiens qu'au lieu des vains préceptes dont on rebat avant le tems les oreilles de la Jeuneſſe, & dont elle ſe moque à l'âge où ils ſeroient de ſaiſon; ſi l'on attend, ſi l'on prépare le moment de ſe faire entendre; qu'alors on lui expoſe les loix de la Nature dans toute leur vérité; qu'on lui montre la ſanction de ces mêmes loix dans les maux phyſiques & moraux qu'attire leur infraction ſur les coupables; qu'en lui parlant de cet inconcevable myſtere de la génération, l'on joigne à l'idée de l'attrait que l'Auteur de la Nature donne à cet acte, celle de l'attachement excluſif qui le rend délicieux, celle des devoirs de fidélité, de pudeur qui l'environnent, & qui redoublent ſon charme en rempliſſant ſon objet; qu'en lui peignant

le mariage, non-seulement comme la plus douce des sociétés, mais comme le plus inviolable & le plus saint de tous les contrats, on lui dise avec force toutes les raisons qui rendent un nœud si sacré respectable à tous les hommes, & qui couvre de haine & de malédictions quiconque ose en souiller la pureté; qu'on lui fasse un tableau frappant & vrai des horreurs de la débauche, de son stupide abrutissement, de la pente insensible par laquelle un premier désordre conduit à tous, & traîne enfin celui qui s'y livre à sa perte; si, dis-je, on lui montre avec évidence comment, au goût de la chasteté, tiennent la santé, la force, le courage, les vertus, l'amour même, & tous les vrais biens de l'homme; je soutiens qu'alors on lui rendra cette même chasteté désirable & chere, & qu'on trouvera son esprit docile aux moyens qu'on lui donnera pour la conserver: car tant qu'on la conserve, on la respecte; on ne la méprise qu'après l'avoir perdue.

Il n'est point vrai que le penchant au mal soit indomptable, & qu'on ne soit pas maître de le vaincre avant d'avoir pris l'habitude d'y succomber.

Aurélius

Aurélius Victor dit que plusieurs hommes transportés d'amour, achetèrent volontairement de leur vie une nuit de Cléopatre, & ce sacrifice n'est pas impossible à l'ivresse de la passion. Mais supposons que l'homme le plus furieux, & qui commande le moins à ses sens, vît l'appareil du supplice, sûr d'y périr dans les tourmens un quart-d'heure après; non-seulement cet homme, dès cet instant, deviendroit supérieur aux tentations, il lui en coûteroit même peu de leur résister : bientôt l'image affreuse dont elles seroient accompagnées le distrairoit d'elles; & toujours rebutées, elles se lasseroient de revenir. C'est la seule tiédeur de notre volonté qui fait toute notre foiblesse, & l'on est toujours fort pour faire ce qu'on veut fortement : *Volenti nihil difficile.* Oh ! si nous détestions le vice autant que nous aimons la vie, nous nous abstiendrions aussi aisément d'un crime agréable que d'un poison mortel dans un mets délicieux !

Comment ne voit-on pas que si toutes les leçons qu'on donne sur ce point à un jeune homme sont sans succès, c'est qu'elles sont sans raison pour son âge, & qu'il importe à tout âge de re-

vêtir la raiſon des formes qui la faſſent aimer. Parlez-lui gravement quand il le faut ; mais que ce que vous lui dites ait toujours un attrait qui le force à vous écouter. Ne combattez pas ſes deſirs avec ſéchereſſe, n'étouffez pas ſon imagination, guidez-la de peur qu'elle n'engendre des monſtres. Parlez-lui de l'amour, des femmes, des plaiſirs ; faites qu'il trouve dans vos converſations un charme qui flatte ſon jeune cœur ; n'épargnez rien pour devenir ſon confident, ce n'eſt qu'à ce titre que vous ſerez vraiment ſon maître : alors ne craignez plus que vos entretiens l'ennuient ; il vous fera parler plus que vous ne voudrez.

Je ne doute pas un inſtant que, ſi ſur ces maximes j'ai ſçu prendre toutes les précautions néceſſaires, & tenir à mon Emile les diſcours convenables à la conjoncture où le progrès des ans l'a fait arriver, il ne vienne de lui-même au point où je veux le conduire, qu'il ne ſe mette avec empreſſement ſous ma ſauve-garde, & qu'il ne me diſe avec toute la chaleur de ſon âge, frappé des dangers dont il ſe voit environné : O mon ami, mon protecteur, mon maître ! reprenez l'autorité que vous

voulez dépoſer au moment qu'il m'importe le plus qu'elle vous reſte ; vous ne l'aviez juſqu'ici que par ma foibleſſe, vous l'aurez maintenant par ma volonté, & elle m'en ſera plus ſacrée. Défendez-moi de tous les ennemis qui m'aſſiegent, & ſur-tout de ceux que je porte avec moi, & qui me trahiſſent ; veillez ſur votre ouvrage, afin qu'il demeure digne de vous. Je veux obéir à vos loix, je le veux toujours, c'eſt ma volonté conſtante ; ſi jamais je vous déſobéis, ce ſera malgré moi ; rendez-moi libre en me protégeant contre mes paſſions qui me font violence ; empêchez-moi d'être leur eſclave, & forcez-moi d'être mon propre maître en n'obéiſſant point à mes ſens, mais à ma raiſon.

Quand vous aurez amené votre Eleve à ce point, (& s'il n'y vient pas, ce ſera votre faute ;) gardez-vous de le prendre trop vîte au mot, de peur que ſi jamais votre empire lui paroît trop rude, il ne ſe croie en droit de s'y ſouſtraire en vous accuſant de l'avoir ſurpris. C'eſt en ce moment que la réſerve & la gravité ſont à leur place ; & ce ton lui en impoſera d'autant plus,

que ce ſera la premiere fois qu'il vous l'aura vu prendre.

Vous lui direz donc : jeune homme, vous prenez légérement des engagemens pénibles : il faudroit les connoître pour être en droit de les former ; vous ne ſavez pas avec quelle fureur les ſens entraînent vos pareils dans le gouffre des vices ſous l'attrait du plaiſir. Vous n'avez point une ame abjecte, je le ſais bien ; vous ne violerez jamais votre foi, mais combien de fois, peut-être, vous vous repentirez de l'avoir donnée ! Combien de fois vous maudirez celui qui vous aime, quand, pour vous dérober aux maux qui vous menacent, il ſe verra forcé de vous déchirer le cœur ! Tel qu'Ulyſſe, ému du chant des Sirenes, crioit à ſes conducteurs de le déchaîner ; ſéduit par l'attrait des plaiſirs vous voudrez briſer les liens qui vous gênent, vous m'importunerez de vos plaintes ; vous me reprocherez ma tyrannie quand je ſerai le plus tendrement occupé de vous ; en ne ſongeant qu'à vous rendre heureux je m'attirerai votre haine. O mon Emile ! je ne ſupporterai jamais la douleur de t'être odieux ; ton bonheur même eſt trop cher à ce prix. Bon jeune

homme, ne voyez-vous pas qu'en vous obligeant à m'obéir, vous m'obligez à vous conduire, à m'oublier pour me dévouer à vous, à n'écouter ni vos plaintes, ni vos murmures, à combattre inceſſamment vos deſirs & les miens? Vous m'impoſez un joug plus dur que le vôtre. Avant de nous en charger tous deux, conſultons nos forces; prenez du tems, donnez-m'en pour y penſer, & ſachez que le plus lent à promettre eſt toujours le plus fidele à tenir.

Sachez auſſi vous-même que plus vous vous rendez difficile ſur l'engagement, & plus vous en facilitez l'exécution. Il importe que le jeune homme ſente qu'il promet beaucoup, & que vous promettez encore plus. Quand le moment ſera venu, & qu'il aura, pour ainſi dire, ſigné le contrat, changez alors de langage, mettez autant de douceur dans votre empire que vous avez annoncé de ſévérité. Vous lui direz: mon jeune ami, l'expérience vous manque, mais j'ai fait en ſorte que la raiſon ne vous manquât pas. Vous êtes en état de voir par-tout les motifs de ma conduite; il ne faut pour cela qu'attendre que vous ſoyez de ſang-froid.

Commencez toujours par obéir, & puis demandez-moi compte de mes ordres, je ferai prêt à vous en rendre raiſon ſitôt que vous ſerez en état de m'entendre, & je ne craindrai jamais de vous prendre pour juge entre vous & moi. Vous promettez d'être docile, & moi je promets de n'uſer de cette docilité que pour vous rendre le plus heureux des hommes. J'ai pour garant de ma promeſſe le ſort dont vous avez joui juſqu'ici. Trouvez quelqu'un de votre âge qui ait paſſé une vie auſſi douce que la vôtre, & je ne vous promets plus rien.

Après l'établiſſement de mon autorité, mon premier ſoin ſera d'écarter la néceſſité d'en faire uſage. Je n'épargnerai rien pour m'établir de plus en plus dans ſa confiance, pour me rendre de plus en plus le confident de ſon cœur & l'arbitre de ſes plaiſirs. Loin de combattre les penchans de ſon âge, je les conſulterai pour en être le maître; j'entrerai dans ſes vues pour les diriger, je ne lui chercherai point, aux dépens du préſent, un bonheur éloigné. Je ne veux point qu'il ſoit heureux une fois, mais toujours, s'il eſt poſſible.

Ceux qui veulent conduire ſagement la Jeuneſſe pour la garantir des pieges des ſens, lui font horreur de l'amour, & lui feroient volontiers un crime d'y ſonger à ſon âge, comme ſi l'amour étoit fait pour les vieillards. Toutes ces leçons trompeuſes que le cœur dément ne perſuadent point. Le jeune homme conduit par un inſtinct plus ſûr, rit en ſecret des triſtes maximes auxquelles il feint d'acquieſcer, & n'attend que le moment de les rendre vaines. Tout cela eſt contre la Nature. En ſuivant une route oppoſée, j'arriverai plus ſurement au même but. Je ne craindrai point de flatter en lui le doux ſentiment dont il eſt avide; je le lui peindrai comme le ſuprême bonheur de la vie, parce qu'il l'eſt en effet; en le lui peignant je veux qu'il s'y livre. En lui faiſant ſentir quel charme ajoute à l'attrait des ſens l'union des cœurs, je le dégoûterai du libertinage, & je le rendrai ſage en le rendant amoureux.

Qu'il faut être borné pour ne voir dans les deſirs naiſſans d'un jeune homme qu'un obſtacle aux leçons de la raiſon! Moi, j'y vois le vrai moyen de le rendre docile à ces mêmes le-

çons. On n'a de prise sur les passions, que par les passions; c'est par leur empire qu'il faut combattre leur tyrannie, & c'est toujours de la Nature elle-même qu'il faut tirer les instrumens propres à la régler.

Emile n'est pas fait pour rester toujours solitaire; membre de la société, il en doit remplir les devoirs. Fait pour vivre avec les hommes, il doit les connoître. Il connoît l'homme en général; il lui reste à connoître les individus. Il sait ce qu'on fait dans le monde; il lui reste à voir comment on y vit. Il est temps de lui montrer l'extérieur de cette grande scene dont il connoît déjà tous les jeux cachés. Il n'y portera plus l'admiration stupide d'un jeune étourdi, mais le discernement d'un esprit droit & juste. Ses passions pourront l'abuser, sans doute; quand est-ce qu'elles n'abusent pas ceux qui s'y livrent? Mais au moins il ne sera point trompé par celles des autres. S'il les voit, il les verra de l'œil du sage, sans être entraîné par leurs exemples, ni séduit par leurs préjugés.

Comme il y a un âge propre à l'étude des sciences, il y en a un pour bien saisir l'usage du monde. Quicon-

que apprend cet uſage trop jeune, le ſuit toute ſa vie, ſans choix, ſans réflexion, & quoiqu'avec ſuffiſance, ſans jamais bien ſavoir ce qu'il fait. Mais celui qui l'apprend, & qui en voit les raiſons, le ſuit avec plus de diſcernement, & par conſéquent avec plus de juſteſſe & de grace. Donnez-moi un enfant de douze ans qui ne ſache rien du tout, à quinze ans je dois vous le rendre auſſi ſavant que celui que vous avez inſtruit dès le premier âge, avec la différence que le ſavoir du vôtre ne ſera que dans ſa mémoire, & que celui du mien ſera dans ſon jugement. De même, introduiſez un jeune homme de vingt ans dans le monde; bien conduit, il ſera dans un an plus aimable & plus judicieuſement poli, que celui qu'on y aura nourri dès ſon enfance; car le premier étant capable de ſentir les raiſons de tous les procédés relatifs à l'âge, à l'état, au ſexe qui conſtituent cet uſage, les peut réduire en principes, & les étendre aux cas non prévus; au lieu que l'autre n'ayant que ſa routine pour toute regle, eſt embarraſſé ſitôt qu'on l'en ſort.

Les jeunes demoiſelles françoiſes ſont toutes élevées dans des Couvens juſ-

qu'à ce qu'on les marie. S'apperçoit-on qu'elles aient peine alors à prendre ces manieres qui leur ſont ſi nouvelles, & accuſera-t-on les femmes de Paris d'avoir l'air gauche & embarraſſé, d'ignorer l'uſage du monde, pour n'y avoir pas été miſes dès leur enfance? Ce préjugé vient des gens du monde eux-mêmes, qui, ne connoiſſant rien de plus important que cette petite ſcience, s'imaginent fauſſement qu'on ne peut s'y prendre de trop bonne heure pour l'acquérir.

Il eſt vrai qu'il ne faut pas non plus trop attendre. Quiconque a paſſé toute ſa jeuneſſe loin du grand monde, y porte le reſte de ſa vie un air embarraſſé, contraint, un propos toujours hors de propos, des manieres lourdes & mal-adroites, dont l'habitude d'y vivre ne le défait plus, & qui n'acquierent qu'un nouveau ridicule, par l'effort de s'en délivrer. Chaque ſorte d'inſtruction a ſon tems propre qu'il faut connoître, & ſes dangers qu'il faut éviter. C'eſt ſur-tout pour celle-ci qu'ils ſe réuniſſent, mais je n'y expoſe pas non plus mon Eleve ſans précautions pour l'en garantir.

Quand ma méthode remplit d'un

même objet toutes les vues, & qu'en parant un inconvénient elle en prévient un autre, je juge alors qu'elle eſt bonne, & que je ſuis dans le vrai. C'eſt ce que je crois voir dans l'expédient qu'elle me ſuggere ici. Si je veux être auſtere & ſec avec mon diſciple, je perdrai ſa confiance, & bientôt il ſe cachera de moi. Si je veux être complaiſant, facile, ou fermer les yeux, de quoi lui ſert d'être ſous ma garde? Je ne fais qu'autoriſer ſon déſordre, & ſoulager ſa conſcience aux dépens de la mienne. Si je l'introduis dans le monde avec le ſeul projet de l'inſtruire, il s'inſtruira plus que je ne veux. Si je l'en tiens éloigné juſqu'à la fin, qu'aura-t-il appris de moi? Tout, peut-être, hors l'art le plus néceſſaire à l'homme & au citoyen, qui eſt de ſavoir vivre avec ſes ſemblables. Si je donne à ſes ſoins une utilité trop éloignée, elle ſera pour lui comme nulle, il ne fait cas que du préſent; ſi je me contente de lui fournir des amuſemens, quel bien lui fais-je? Il s'amollit & ne s'inſtruit point.

Rien de tout cela. Mon expédient ſeul pourvoit à tout. Ton cœur, dis-je au jeune homme, a beſoin d'une com-

pagne : allons chercher celle qui te convient ; nous ne la trouverons pas aiſément, peut-être ; le vrai mérite eſt toujours rare ; mais ne nous preſſons, ni ne nous rebutons point. Sans doute il en eſt une, & nous la trouverons à la fin, ou du moins celle qui en approche le plus. Avec un projet ſi flatteur pour lui je l'introduis dans le monde ; qu'ai-je beſoin d'en dire davantage ? Ne voyez-vous pas que j'ai tout fait ?

En lui peignant la maîtreſſe que je lui deſtine, imaginez ſi je ſaurai m'en faire écouter ; ſi je ſaurai lui rendre agréables & cheres les qualités qu'il doit aimer ; ſi je ſaurai diſpoſer tous ſes ſentimens à ce qu'il doit rechercher ou fuir ? Il faut que je ſois le plus mal-adroit des hommes, ſi je ne le rends d'avance paſſionné ſans ſavoir de qui. Il n'importe que l'objet que je lui peindrai ſoit imaginaire, il ſuffit qu'il le dégoûte de ceux qui pourroient le tenter ; il ſuffit qu'il trouve par-tout des comparaiſons qui lui faſſent préférer ſa chimere aux objets réels qui le frapperont, & qu'eſt-ce que le véritable amour lui-même, ſi ce n'eſt chimere, menſonge, illuſion ? On aime

bien plus l'image qu'on se fait, que l'objet auquel on l'applique. Si l'on voyoit ce qu'on aime exactement tel qu'il est, il n'y auroit plus d'amour sur la terre. Quand on cesse d'aimer, la personne qu'on aimoit reste la même qu'auparavant, mais on ne la voit plus la même. Le voile du prestige tombe & l'amour s'évanouit. Or, en fournissant l'objet imaginaire, je fuis le maître des comparaisons, & j'empêche aisément l'illusion des objets réels.

Je ne veux pas pour cela qu'on trompe un jeune homme en lui peignant un modele de perfection qui ne puisse exister; mais je choisirai tellement les défauts de sa maîtresse, qu'ils lui conviennent, qu'ils lui plaisent, & qu'ils servent à corriger les siens. Je ne veux pas non plus qu'on lui mente, en affirmant faussement que l'objet qu'on lui peint existe; mais s'il se complaît à l'image, il lui souhaitera bientôt un original. Du souhait à la supposition, le trajet est facile; c'est l'affaire de quelques descriptions adroites, qui, sous des traits plus sensibles, donneront à cet objet imaginaire un plus grand air de vérité. Je voudrois aller jusqu'à la nommer: je dirois en

riant, appellons *Sophie* votre future maîtresse : *Sophie* est un nom de bon augure ; si celle que vous choisirez ne le porte pas, elle sera digne au moins de le porter ; nous pouvons lui en faire honneur d'avance. Après tous ces détails, si, sans affirmer, sans nier, on s'échappe par des défaites, ses soupçons se changeront en certitude ; il croira qu'on lui fait mystere de l'épouse qu'on lui destine, & qu'il la verra quand il sera tems. S'il en est une fois là, & qu'on ait bien choisi les traits qu'il faut lui montrer, tout le reste est facile ; on peut l'exposer dans le monde presque sans risque ; défendez-le seulement de ses sens, son cœur est en sureté.

Mais, soit qu'il personnifie ou non le modele que j'aurai su lui rendre aimable ; ce modele s'il est bien fait, ne l'attachera pas moins à tout ce qui lui ressemble, & ne lui donnera pas moins d'éloignement pour tout ce qui ne lui ressemble pas, que s'il avoit un objet réel. Quel avantage pour préserver son cœur des dangers auxquels sa personne doit être exposée, pour réprimer ses sens par son imagination, pour l'arracher sur-tout à ces honneu-

ſes d'éducation, qui la font payer ſi cher & ne forment un jeune homme à la politeſſe qu'en lui ôtant toute honnêteté ! Sophie eſt ſi modeſte ! De quel œil verra-t-il leurs avances ? Sophie a tant de ſimplicité ! Comment aimera-t-il leurs airs ? Il y a trop loin de ſes idées à ſes obſervations, pour que celles-ci lui ſoient jamais dangereuſes.

Tous ceux qui parlent du gouvernement des enfans, ſuivent les mêmes préjugés & les mêmes maximes, parce qu'ils obſervent mal & réfléciſſent plus mal encore. Ce n'eſt ni par le tempérament, ni par les ſens que commence l'égarement de la Jeuneſſe, c'eſt par l'opinion. S'il étoit ici queſtion des garçons qu'on éleve dans les Colleges, & des filles qu'on éleve dans les Couvens, je ferois voir que cela eſt vrai, même à leur égard ; car les premieres leçons que prennent les uns & les autres, les ſeules qui fructifient, ſont celles du vice, & ce n'eſt pas la Nature qui les corrompt, c'eſt l'exemple ; mais abandonnons les penſionnaires des Colleges & des Couvens à leurs mauvaiſes mœurs, elles ſeront toujours ſans remede. Je ne parle que de

l'éducation domeſtique. Prenez un jeune homme élevé ſagement dans la maiſon de ſon pere en province, & l'examinez au moment qu'il arrive à Paris, ou qu'il entre dans le monde; vous le trouverez penſant bien ſur les choſes honnêtes, & ayant la volonté même auſſi ſaine que la raiſon. Vous lui trouverez du mépris pour le vice, & de l'horreur pour la débauche. Au nom ſeul d'une proſtituée, vous verrez dans ſes yeux le ſcandale de l'innocence. Je ſoutiens qu'il n'y en a pas un qui pût ſe réſoudre à entrer ſeul dans les triſtes demeures de ces malheureuſes, quand même il en ſauroit l'uſage, & qu'il en ſentiroit le beſoin.

A ſix mois de-là, conſidérez de nouveau le même jeune homme; vous ne le reconnoîtrez plus. Des propos libres, des maximes du haut ton, des airs dégagés le feroient prendre pour un autre homme, ſi ſes plaiſanteries ſur ſa premiere ſimplicité, ſa honte, quand on la lui rappelle, ne montroient qu'il eſt le même & qu'il en rougit. O combien il s'eſt formé dans peu de tems! D'où vient un changement ſi grand & ſi bruſque? Du progrès du tempérament? Son tempérament n'eût-

il pas fait le même progrès dans la maiſon paternelle, & ſurement il n'y eût pris ni ce ton, ni ces maximes. Des premiers plaiſirs des ſens? Tout au contraire. Quand on commence à s'y livrer, on eſt craintif, inquiet, on fuit le grand jour & le bruit. Les premieres voluptés ſont toujours myſtérieuſes; la pudeur les aſſaiſonne & les cache: la premiere maîtreſſe ne rend pas effronté, mais timide. Tout abſorbé dans un état ſi nouveau pour lui, le jeune homme ſe recueille pour le goûter, & tremble toujours de le perdre. S'il eſt bruyant, il n'eſt ni voluptueux ni tendre; tant qu'il ſe vante, il n'a pas joui.

D'autres manieres de penſer ont produit ſeules ces différences. Son cœur eſt encore le même; mais ſes opinions ont changé. Ses ſentimens, plus lents à s'altérer, s'altéreront enfin par elles, & c'eſt alors ſeulement qu'il ſera véritablement corrompu. A peine eſt-il entré dans le monde qu'il y prend une ſeconde éducation toute oppoſée à la premiere, par laquelle il apprend à mépriſer ce qu'il eſtimoit, & à eſtimer ce qu'il mépriſoit: on lui fait regarder les leçons de ſes parens & de ſes mai-

tres, comme un jargon pédanteſque, & les devoirs qu'ils lui ont prêchés, comme une morale puérile qu'on doit dédaigner étant grand. Il ſe croit obligé par honneur à changer de conduite; il devient entreprenant ſans deſirs & fat par mauvaiſe honte. Il raille les bonnes mœurs avant d'avoir pris du goût pour les mauvaiſes, & ſe pique de débauche ſans ſavoir être débauché. Je n'oublierai jamais l'aveu d'un jeune Officier aux Gardes-Suiſſes qui s'ennuyoit beaucoup des plaiſirs bruyans de ſes camarades, & n'oſoit s'y refuſer de peur d'être moqué d'eux. " Je „ m'exerce à cela, diſoit-il, comme „ à prendre du tabac malgré ma ré„ pugnance; le goût viendra par l'ha„ bitude; il ne faut pas toujours être „ enfant „.

Ainſi donc c'eſt bien moins de la ſenſualité, que de la vanité qu'il faut préſerver un jeune homme entrant dans le monde; il cede plus aux penchans d'autrui qu'aux ſiens, & l'amour-propre fait plus de libertins que l'amour.

Cela poſé, je demande s'il en eſt un ſur la terre entiere mieux armé que le mien, contre tout ce qui peut attaquer ſes mœurs, ſes ſentimens, ſes prin-

cipes? s'il en eſt un plus en état de réſiſter au torrent? Car, contre quelle ſéduction n'eſt-il pas en défenſe? Si ſes deſirs l'entraînent vers le ſexe, il n'y trouve point ce qu'il cherche, & ſon cœur préoccupé le retient. Si ſes ſens l'agitent & le preſſent, où trouvera-t-il à les contenter? L'horreur de l'adultere & de la débauche l'éloigne également des filles publiques & des femmes mariées, & c'eſt toujours par l'un de ces deux états que commencent les déſordres de la Jeuneſſe. Une fille à marier peut être coquette : mais elle ne ſera pas effrontée, elle n'ira pas ſe jetter à la tête d'un jeune homme qui peut l'épouſer s'il la croit ſage; d'ailleurs, elle aura quelqu'un pour la ſurveiller. Emile de ſon côté ne ſera pas tout-à-fait livré à lui-même; tous deux auront, au moins, pour gardes, la crainte & la honte, inſéparables des premiers deſirs; ils ne paſſeront point tout d'un coup aux dernieres familiarités, & n'auront pas le tems d'y venir par degrés ſans obſtacles. Pour s'y prendre autrement, il faut qu'il ait déjà pris leçon de ſes camarades, qu'il ait appris d'eux à ſe moquer de ſa retenue, à devenir inſolent à leur imita-

tion. Mais quel homme au monde eſt moins imitateur qu'Emile? Quel homme ſe mene moins par le ton plaiſant, que celui qui n'a point de préjugés & ne ſait rien donner à ceux des autres? J'ai travaillé vingt ans à l'armer contre les moqueurs, il leur faudra plus d'un jour pour en faire leur dupe; car le ridicule n'eſt à ſes yeux que la raiſon des ſots, & rien ne rend plus inſenſible à la raillerie, que d'être au-deſſus de l'opinion. Au lieu de plaiſanteries, il lui faut des raiſons, & tant qu'il en ſera là, je n'ai pas peur que de jeunes foux me l'enlevent; j'ai pour moi la conſcience & la vérité. S'il faut que le préjugé s'y mêle, un attachement de vingt ans eſt auſſi quelque choſe: on ne lui fera jamais croire que je l'aye ennuyé de vaines leçons; &, dans un cœur droit & ſenſible, la voix d'un ami fidele & vrai ſaura bien effacer les cris de vingt ſéducteurs. Comme il n'eſt alors queſtion que de lui montrer qu'ils le trompent & qu'en feignant de le traiter en homme, ils le traitent réellement en enfant; j'affecterai d'être toujours ſimple mais grave & clair dans mes raiſonnemens, afin qu'il ſente que c'eſt moi qui le traite en homme. Je

lui dirai : " vous voyez que votre ſeul
„ intérêt, qui eſt le mien, dicte mes
„ diſcours, je n'en peux avoir aucun
„ autre ; mais pourquoi ces jeunes gens
„ veulent-ils vous perſuader ? C'eſt
„ qu'ils veulent vous ſéduire ; ils ne
„ vous aiment point, ils ne prennent
„ aucun intérêt à vous ; ils ont pour
„ tout motif, un dépit ſecret de voir que
„ vous valez mieux qu'eux ; ils veulent
„ vous rabaiſſer à leur petite meſure,
„ & ne vous reprochent de vous laiſſer
„ gouverner, qu'afin de vous gouver-
„ ner eux-mêmes. Pouvez-vous croire
„ qu'il y eût à gagner pour vous dans
„ ce changement ? Leur ſageſſe eſt-elle
„ donc ſi ſupérieure, & leur attache-
„ ment d'un jour eſt-il plus fort que le
„ mien ? Pour donner quelque poids à
„ leur raillerie, il faudroit en pouvoir
„ donner à leur autorité, & quelle ex-
„ périence ont-ils pour élever leurs
„ maximes au-deſſus des nôtres ? ils
„ n'ont fait qu'imiter d'autres étour-
„ dis, comme ils veulent être imités à
„ leur tour. Pour ſe mettre au-deſſus
„ des prétendus préjugés de leurs pe-
„ res, ils s'aſſerviſſent à ceux de leurs
„ camarades ; je ne vois point ce qu'ils
„ gagnent à cela, mais je vois qu'ils y

„ perdent ſurement deux grands avan-
„ tages ; celui de l'affection paternelle,
„ dont les conſeils ſont tendres & ſin-
„ ceres, & celui de l'expérience qui
„ fait juger de ce qu'on connoît ; car
„ les peres ont été enfans, & les en-
„ fans n'ont pas été peres.

„ Mais les croyez-vous ſinceres au
„ moins dans leurs folles maximes ?
„ Pas même cela, cher Emile ; ils ſe
„ trompent pour vous tromper, ils ne
„ ſont point d'accord avec eux-mêmes.
„ Leur cœur les dément ſans ceſſe, &
„ ſouvent leur bouche les contredit.
„ Tel d'entre eux tourne en dériſion
„ tout ce qui eſt honnête, qui ſeroit
„ au déſeſpoir que ſa femme penſât
„ comme lui. Tel autre pouſſera cette
„ indifférence de mœurs, juſqu'à celles
„ de la femme qu'il n'a point encore,
„ ou pour comble d'infamie, à celles
„ de la femme qu'il a déjà ; mais allez
„ plus loin, parlez-lui de ſa mere, &
„ voyez s'il paſſera volontiers pour
„ être un enfant d'adultere & le fils
„ d'une femme de mauvaiſe vie, pour
„ prendre à faux le nom d'une famille,
„ pour en voler le patrimoine à l'hé-
„ ritier naturel ; enfin s'il ſe laiſſera
„ patiemment traiter de bâtard ! Qui

„ d'entre eux voudra qu'on rende à ſa „ fille le déshonneur dont il couvre „ celle d'autrui ? il n'y en a pas un qui „ n'attentât même à votre vie, ſi vous „ adoptiez avec lui, dans la pratique, „ tous les principes qu'il s'efforce de „ vous donner. C'eſt ainſi qu'ils déce- „ lent enfin leur inconſéquence, & „ qu'on ſent qu'aucun d'eux ne croit „ ce qu'il dit. Voilà des raiſons, cher „ Emile, peſez les leurs, s'ils en ont, & „ comparez. Si je voulois uſer comme „ eux de mépris & de raillerie, vous „ les verriez prêter le flanc au ridi- „ cule, autant, peut-être, & plus que „ moi. Mais je n'ai pas peur d'un exa- „ men ſérieux. Le triomphe des mo- „ queurs eſt de courte durée ; la vé- „ rité demeure & leur rire inſenſé s'é- „ vanouit „.

Vous n'imaginez pas comment à vingt ans Emile peut être docile ? Que nous penſons différemment ! Moi je ne conçois pas comment il a pu l'être à dix ; car quelle priſe avois-je ſur lui à cet âge ? Il m'a fallu quinze ans de ſoins pour me ménager cette priſe. Je ne l'élevois pas alors, je le préparois pour être élevé ; il l'eſt maintenant aſſez pour être docile, il reconnoît la voix

de l'amitié, & il fait obéir à la raiſon. Je lui laiſſe, il eſt vrai, l'apparence de l'indépendance; mais jamais il ne me fut mieux aſſujetti, car il l'eſt parce qu'il veut l'être. Tant que je n'ai pu me rendre maître de ſa volonté, je le ſuis demeuré de ſa perſonne; je ne le quittois pas d'un pas. Maintenant je le laiſſe quelquefois à lui-même, parce que je le gouverne toujours. En le quittant je l'embraſſe, & je lui dis d'un air aſſuré: Emile, je te confie à mon ami, je te livre à ſon cœur honnête, c'eſt lui qui me répondra de toi.

Ce n'eſt pas l'affaire d'un moment de corrompre des affections ſaines qui n'ont reçu nulle altération précédente, & d'effacer des principes dérivés immédiatement des premieres lumieres de la raiſon. Si quelque changement s'y fait durant mon abſence, elle ne ſera jamais aſſez longue, il ne ſaura jamais aſſez bien ſe cacher de moi, pour que je n'apperçoive pas le danger avant le mal, & que je ne ſois pas à tems d'y porter remede. Comme on ne ſe dépraye pas tout d'un coup, on n'apprend pas tout d'un coup à diſſimuler; & ſi jamais homme eſt mal-adroit

en

en cet art, c'eſt Emile, qui n'eut de ſa vie une ſeule occaſion d'en uſer.

Par ces ſoins, & d'autres ſemblables, je le crois ſi bien garanti des objets étrangers & des maximes vulgaires, que j'aimerois mieux le voir au milieu de la plus mauvaiſe ſociété de Paris, que ſeul dans ſa chambre ou dans un parc, livré à toute l'inquiétude de ſon âge. On a beau faire, de tous les ennemis qui peuvent attaquer un jeune homme, le plus dangereux & le ſeul qu'on ne peut écarter, c'eſt lui-même: cet ennemi, pourtant, n'eſt dangereux que par notre faute; car, comme je l'ai dit mille fois, c'eſt par la ſeule imagination que s'éveillent les ſens. Leur beſoin proprement n'eſt point un beſoin phyſique; il n'eſt pas vrai que ce ſoit un vrai beſoin. Si jamais objet laſcif n'eût frappé nos yeux, ſi jamais idée déshonnête ne fût entrée dans notre eſprit, jamais, peut-être, ce prétendu beſoin ne ſe fût fait ſentir à nous, & nous ſerions demeurés chaſtes ſans tentations, ſans efforts & ſans mérite. On ne ſait pas quelles fermentations ſourdes certaines ſituations & certains ſpectacles excitent dans le ſang de la Jeuneſſe, ſans qu'elle ſache dé-

mêler elle-même la cauſe de cette premiere inquiétude, qui n'eſt pas facile à calmer, & qui ne tarde pas à renaître. Pour moi, plus je réfléchis à cette importante criſe & à ſes cauſes prochaines ou éloignées, plus je me perſuade qu'un ſolitaire élevé dans un déſert ſans livres, ſans inſtructions & ſans femmes, y mourroit vierge à quelque âge qu'il fût parvenu.

Mais il n'eſt pas ici queſtion d'un ſauvage de cette eſpece. En élevant un homme parmi ſes ſemblables, & pour la ſociété, il eſt impoſſible, il n'eſt pas même à propos de le nourrir toujours dans cette ſalutaire ignorance; & ce qu'il y a de pis pour la ſageſſe, eſt d'être ſavant à demi. Le ſouvenir des objets qui nous ont frappé, les idées que nous avons acquiſes, nous ſuivent dans la retraite, la peuplent, malgré nous, d'images plus ſéduiſantes que les objets mêmes, & rendent la ſolitude auſſi funeſte à celui qui les y porte, qu'elle eſt utile à celui qui s'y maintient toujours ſeul.

Veillez donc avec ſoin ſur le jeune homme, il pourra ſe garantir de tout le reſte; mais c'eſt à vous de le garantir de lui. Ne le laiſſez ſeul ni jour

ni nuit ; couchez, tout au moins, dans ſa chambre. Qu'il ne ſe mette au lit qu'accablé de ſommeil, & qu'il en ſorte à l'inſtant qu'il s'éveille. Défiez-vous de l'inſtinct ſi-tôt que vous ne vous y bornez plus, il eſt bon tant qu'il agit ſeul, il eſt ſuſpect dès qu'il ſe mêle aux inſtitutions des hommes ; il ne faut pas le détruire, il faut le régler, & cela, peut-être, eſt plus difficile que de l'anéantir. Il ſeroit très-dangereux qu'il apprît à votre Eleve à donner le change à ſes ſens, & à ſuppléer aux occaſions de les ſatisfaire ; s'il connoît une fois ce dangereux ſupplément, il eſt perdu. Dès-lors il aura toujours le corps & le cœur énervés, il portera juſqu'au tombeau les triſtes effets de cette habitude, la plus funeſte à laquelle un jeune homme puiſſe être aſſujetti. Sans doute il vaudroit mieux encore.... Si les fureurs d'un tempérament ardent deviennent invincibles, mon cher Emile, je te plains ; mais je ne balancerai pas un moment, je ne ſouffrirai point que la fin de la Nature ſoit éludée. S'il faut qu'un tyran te ſubjugue, je te livre par préférence à celui dont je peux te délivrer ; quoi qu'il arrive, je t'ar-

racherai plus aiſément aux femmes qu'à toi.

Juſqu'à vingt ans le corps croît, il a beſoin de toute ſa ſubſtance ; la continence eſt alors dans l'ordre de la Nature, & l'on n'y manque gueres qu'aux dépens de ſa conſtitution. Depuis vingt ans la continence eſt un devoir de morale ; elle importe pour apprendre à régner ſur ſoi-même, à reſter le maître de ſes appétits, mais les devoirs moraux ont leurs modifications, leurs exceptions, leurs regles. Quand la foibleſſe humaine rend une alternative inévitable, de deux maux préférons le moindre ; en tout état de cauſe il vaut mieux commettre une faute que de contracter un vice.

Souvenez-vous que ce n'eſt plus de mon Eleve que je parle ici, c'eſt du vôtre. Ses paſſions que vous avez laiſſé fermenter vous ſubjuguent ; cédez-leur donc ouvertement, & ſans lui déguiſer ſa victoire. Si vous ſavez la lui montrer dans ſon jour, il en ſera moins fier que honteux, & vous vous ménagerez le droit de le guider durant ſon égarement, pour lui faire, au moins, éviter les précipices. Il importe que le diſciple ne faſſe rien que le maître ne

le fache & ne le veuille, pas même ce qui eſt mal; & il vaut cent fois mieux que le gouverneur approuve une faute & ſe trompe, que s'il étoit trompé par ſon Eleve, & que la faute ſe fît ſans qu'il en ſût rien. Qui croit devoir fermer les yeux ſur quelque choſe, ſe voit bientôt forcé de les fermer ſur tout; le premier abus tôléré en amene un autre, & cette chaîne ne finit plus qu'au renverſement de tout ordre & au mépris de toute loi.

Une autre erreur que j'ai déjà combattue, mais qui ne ſortira jamais des petits eſprits, c'eſt d'affecter toujours la dignité magiſtrale, & de vouloir paſſer pour un homme parfait dans l'eſprit de ſon diſciple. Cette méthode eſt à contre-ſens. Comment ne voient-ils pas qu'en voulant affermir leur autorité ils la détruiſent, que pour faire écouter ce qu'on dit il faut ſe mettre à la place de ceux à qui l'on s'adreſſe, & qu'il faut être homme pour ſavoir parler au cœur humain? Tous ces gens parfaits ne touchent ni ne perſuadent; on ſe dit toujours qu'il leur eſt bien aiſé de combattre des paſſions qu'ils ne ſentent pas. Montrez vos foibleſſes à votre Eleve, ſi vous voulez

le guérir des ſiennes ; qu'il voye en vous les mêmes combats qu'il éprouve ; qu'il apprenne à ſe vaincre à votre exemple, & qu'il ne diſe pas comme les autres : ces vieillards dépités de n'être plus jeunes, veulent traiter les jeunes gens en vieillards, & parce que tous leurs deſirs ſont éteints, ils nous font un crime des nôtres.

Montaigne dit qu'il demandoit un jour au Seigneur de Langey combien de fois, dans ſes négociations d'Allemagne, il s'étoit enivré pour le ſervice du Roi. Je demanderois volontiers au gouverneur de certain jeune homme combien de fois il eſt entré dans un mauvais lieu pour le ſervice de ſon Eleve. Combien de fois ? je me trompe. Si la premiere n'ôte à jamais au libertin le deſir d'y rentrer, s'il n'en rapporte le repentir & la honte, s'il ne verſe dans votre ſein des torrens de larmes, quittez-le à l'inſtant ; il n'eſt qu'un monſtre, ou vous n'êtes qu'un imbécille ; vous ne lui ſervirez jamais à rien. Mais laiſſons ces expédiens extrêmes auſſi triſtes que dangereux, & qui n'ont aucun rapport à notre éducation.

Que de précautions à prendre avec

un jeune homme bien né, avant que de l'expoſer au ſcandale des mœurs du ſiecle! Ces précautions ſont pénibles, mais elles ſont indiſpenſables : c'eſt la négligence en ce point qui perd toute la jeuneſſe ; c'eſt par le déſordre du premier âge que les hommes dégénerent, & qu'on les voit devenir ce qu'ils ſont aujourd'hui. Vils & lâches dans leurs vices mêmes, ils n'ont que de petites ames, parce que leurs corps uſés ont été corrompus de bonne heure ; à peine leur reſte-t-il aſſez de vie pour ſe mouvoir. Leurs ſubtiles penſées marquent des eſprits ſans étoffe, ils ne ſavent rien ſentir de grand & de noble ; ils n'ont ni ſimplicité ni vigueur. Abjects en toute choſe, & baſſement méchans, ils ne ſont que vains, fripons, faux ; ils n'ont pas même aſſez de courage pour être d'illuſtres ſcélérats. Tels ſont les mépriſables hommes que forme la crapule de la Jeuneſſe ; s'il s'en trouvoit un ſeul qui ſçût être tempérant & ſobre, qui ſçût, au milieu d'eux, préſerver ſon cœur, ſon ſang, ſes mœurs de la contagion de l'exemple, à trente ans il écraſeroit tous ces inſectes, & devien-

droit leur maître avec moins de peine qu'il n'en eut à rester le sien.

Pour peu que la naissance ou la fortune eût fait pour Emile, il seroit cet homme s'il vouloit l'être : mais il les mépriseroit trop pour daigner les asservir. Voyons-le maintenant au milieu d'eux entrant dans le monde, non pour y primer, mais pour le connoître, & pour y trouver une compagne digne de lui.

Dans quelque rang qu'il puisse être né, dans quelque société qu'il commence à s'introduire, son début sera simple & sans éclat ; à Dieu ne plaise qu'il soit assez malheureux pour y briller : les qualités qui frappent au premier coup-d'œil ne sont pas les siennes, il ne les a ni ne les veut avoir. Il met trop peu de prix aux jugemens des hommes pour en mettre à leurs préjugés, & ne se soucie point qu'on l'estime avant de le connoître. Sa maniere de se présenter n'est ni modeste ni vaine, elle est naturelle & vraie ; il ne connoît ni gêne ni déguisement, & il est au milieu d'un cercle, ce qu'il est seul & sans témoin. Sera-t-il pour cela grossier, dédaigneux, sans attention pour personne ? Tout au con-

traire ; ſi ſeul il ne compte pas pour rien les autres hommes, pourquoi les compteroit-il pour rien, vivant avec eux ? Il ne les préfere point à lui dans ſes manieres, parce qu'il ne les préfere pas à lui dans ſon cœur ; mais il ne leur montre pas, non plus, une indifférence qu'il eſt bien éloigné d'avoir : s'il n'a pas les formules de la politeſſe, il a les ſoins de l'humanité. Il n'aime à voir ſouffrir perſonne, il n'offrira pas ſa place à un autre par ſimagrée, mais il la lui cédera volontiers par bonté, ſi, le voyant oublié, il juge que cet oubli le mortifie ; car, il en coûtera moins à mon jeune homme de reſter debout volontairement, que de voir l'autre y reſter par force.

Quoiqu'en général Emile n'eſtime pas les hommes, il ne leur montrera point de mépris, parce qu'il les plaint & s'attendrit ſur eux. Ne pouvant leur donner le goût des biens réels, il leur laiſſe les biens de l'opinion dont ils ſe contentent, de peur que les leur ôtant à pure perte, il ne les rendit plus malheureux qu'auparavant. Il n'eſt donc point diſputeur, ni contrediſant ; il n'eſt pas, non plus, complaiſant &

flatteur ; il dit son avis sans combattre celui de personne, parce qu'il aime la liberté par dessus toute chose, & que la franchise en est un des plus beaux droits.

Il parle peu parce qu'il ne se soucie gueres qu'on s'occupe de lui ; par la même raison, il ne dit que des choses utiles : autrement, qu'est-ce qui l'engageroit à parler ? Emile est trop instruit pour être jamais babillard. Le grand caquet vient nécessairement, ou de la prétention à l'esprit, dont je parlerai ci-après, ou du prix qu'on donne à des bagatelles, dont on croit sottement que les autres font autant de cas que nous. Celui qui connoit assez de choses, pour donner à toutes leur véritable prix, ne parle jamais trop ; car il sait apprécier aussi l'attention qu'on lui donne, & l'intérêt qu'on peut prendre à ses discours. Généralement les gens qui savent peu, parlent beaucoup, & les gens qui savent beaucoup, parlent peu : il est simple qu'un ignorant trouve important tout ce qu'il sait, & le dise à tout le monde. Mais un homme instruit n'ouvre pas aisément son répertoire : il auroit trop à dire, & il voit encore plus à dire après lui ; il se tait.

Loin de choquer les manieres des autres, Emile s'y conforme assez volontiers; non, pour paroître instruit des usages, ni pour affecter les airs d'un homme poli, mais au contraire, de peur qu'on ne le distingue, pour éviter d'être apperçu; & jamais il n'est plus à son aise, que quand on ne prend pas garde à lui.

Quoiqu'entrant dans le monde, il en ignore absolument les manieres: il n'est pas pour cela timide & craintif; s'il se dérobe, ce n'est point par embarras, c'est que pour bien voir il faut n'être pas vu: car ce qu'on pense de lui, ne l'inquiete gueres, & le ridicule ne lui fait pas la moindre peur. Cela fait qu'étant toujours tranquille & de sang-froid, il ne se trouble point par la mauvaise honte. Soit qu'on le regarde ou non, il fait toujours de son mieux ce qu'il fait; & toujours tout à lui pour bien observer les autres, il saisit leurs manieres avec une aisance que ne peuvent avoir les esclaves de l'opinion. On peut dire qu'il prend plutôt l'usage du monde, précisément parce qu'il en fait peu de cas.

Ne vous trompez pas, cependant, sur sa contenance, & n'allez pas la

comparer à celle de vos jeunes agréables. Il eſt ferme & non ſuffiſant; ſes manieres ſont libres & non dédaigneuſes : l'air inſolent n'appartient qu'aux eſclaves, l'indépendance n'a rien d'affecté. Je n'ai jamais vu d'homme ayant de la fierté dans l'ame en montrer dans ſon maintien : cette affectation eſt bien plus propre aux ames viles & vaines, qui ne peuvent en impoſer que par-là. Je lis dans un livre, qu'un étranger ſe préſentant un jour dans la ſalle du fameux Marcel, celui-ci lui demanda de quel pays il étoit. *Je ſuis Anglois*, répond l'étranger. *Vous Anglois ?* réplique le danſeur; *vous ſeriez de cette Iſle où les Citoyens ont part à l'adminiſtration publique, & font une portion de la puiſſance ſouveraine* (45),

(45) Comme s'il y avoit des Citoyens qui ne fuſſent pas membres de la Cité, & qui n'euſſent pas, comme tels, part à l'autorité ſouveraine! Mais les François ayant jugé à propos d'uſurper ce reſpectable nom de Citoyens, dû jadis aux membres des Cités Gauloiſes, en ont dénaturé l'idée, au point qu'on n'y conçoit plus rien. Un homme qui vient de m'écrire beaucoup de bêtiſes contre la nouvelle Héloïſe, a orné ſa ſignature du titre de *Citoyen de Paimbeuf*, & a cru me faire une excellente plaiſanterie.

Non, Monſieur, ce front baiſſé, ce regard timide, cette démarche incertaine ne m'annoncent que l'eſclave titré d'un Electeur.

Je ne ſais, ſi ce jugement montre une grande connoiſſance du vrai rapport qui eſt entre le caractere d'un homme & ſon extérieur. Pour moi qui n'ai pas l'honneur d'être maître à danſer, j'aurois penſé tout le contraire. J'aurois dit: *cet Anglois n'eſt pas courtiſan; je n'ai jamais ouï dire que les courtiſans euſſent le front baiſſé, & la démarche incertaine: un homme timide chez un danſeur, pourroit bien ne l'être pas dans la Chambre des Communes.* Aſſurément ce M. Marcel-là doit prendre ſes compatriotes pour autant de Romains!

Quand on aime on veut être aimé; Emile aime les hommes, il veut donc leur plaire. A plus forte raiſon, il veut plaire aux femmes. Son âge, ſes mœurs, ſon projet, tout concourt à nourrir en lui ce deſir. Je dis ſes mœurs, car elles y ſont beaucoup; les hommes qui en ont, ſont les vrais adorateurs des femmes. Ils n'ont pas, comme les autres, je ne ſais quel jargon moqueur de galanterie, mais ils ont un empreſ-

ſement plus vrai, plus tendre & qui part du cœur. Je connoîtrois près d'une jeune femme un homme qui a des mœurs & qui commande à la Nature, entre cent mille débauchés. Jugez de ce que doit être Emile avec un tempérament tout neuf, & tant de raiſons d'y réſiſter! Pour auprès d'elles, je crois qu'il ſera quelquefois timide & embarraſſé; mais ſurement cet embarras ne leur déplaira pas, & les moins friponnes n'auront encore que trop ſouvent l'art d'en jouir & de l'augmenter. Au reſte, ſon empreſſement changera ſenſiblement de forme ſelon les états. Il ſera plus modeſte & plus reſpectueux pour les femmes, plus vif & plus tendre auprès des filles à marier. Il ne perd point de vue l'objet de ſes recherches; & c'eſt toujours à ce qui les lui rappelle, qu'il marque le plus d'attention.

Perſonne ne ſera plus exact à tous les égards fondés ſur l'ordre de la Nature, & même ſur le bon ordre de la ſociété, mais les premiers ſeront toujours préférés aux autres, & il reſpectera davantage un particulier plus vieux que lui qu'un Magiſtrat de ſon âge. Etant donc, pour l'ordinaire, un

des plus jeunes des sociétés où il se trouvera, il sera toujours un des plus modestes, non par la vanité de paroître humble, mais par un sentiment naturel & fondé sur la raison. Il n'aura point l'impertinent savoir-vivre d'un jeune fat, qui, pour amuser la compagnie, parle plus haut que les sages, & coupe la parole aux anciens : il n'autorisera point, pour sa part, la réponse d'un vieux Gentilhomme à Louis XV, qui lui demandoit lequel il préféroit de son siecle, ou de celui-ci. *Sire, j'ai passé ma jeunesse à respecter les vieillards, & il faut que je passe ma vieillesse à respecter les enfans.*

Ayant une ame tendre & sensible, mais n'appréciant rien sur le taux de l'opinion, quoiqu'il aime à plaire aux autres, il se souciera peu d'en être considéré. D'où il suit qu'il sera plus affectueux que poli, qu'il n'aura jamais d'airs ni de faste, & qu'il sera plus touché d'une caresse, que de mille éloges. Par les mêmes raisons, il ne négligera ni ses manieres, ni son maintien, il pourra même avoir quelque recherche dans sa parure, non pour paroître un homme de goût, mais pour

rendre sa figure plus agréable ; il n'aura point recours au cadre doré, & jamais l'enseigne de la richesse ne souillera son ajustement.

On voit que tout cela n'exige point de ma part un étalage de préceptes, & n'est qu'un effet de sa premiere éducation. On nous fait un grand mystere de l'usage du monde, comme si dans l'âge où l'on prend cet usage, on ne le prenoit pas naturellement, & comme si ce n'étoit pas dans un cœur honnête qu'il faut chercher ses premieres loix ? La véritable politesse consiste à marquer de la bienveillance aux hommes ; elle se montre sans peine quand on en a ; c'est pour celui qui n'en a pas, qu'on est forcé de réduire en art ses apparences.

Le plus malheureux effet de la politesse d'usage, est d'enseigner l'art de se passer des vertus qu'elle imite. Qu'on nous inspire dans l'éducation l'humanité & la bienfaisance, nous aurons la politesse, ou nous n'en aurons plus besoin.

Si nous n'avons pas celle qui s'annonce par les graces, nous aurons celle qui annonce l'honnête homme & le citoyen ; nous n'aurons pas besoin de recourir à la fausseté.

Au lieu d'être artificieux pour plaire, il ſuffira d'être bon ; au lieu d'être faux pour flatter les foibleſſes des autres, il ſuffira d'être indulgent.

Ceux avec qui l'on aura de tels procédés, n'en ſeront ni enorgueillis, ni corrompus ; ils n'en ſeront que reconnoiſſans, & en deviendront meilleurs (46).

Il me ſemble que ſi quelque éducation doit produire l'eſpece de politeſſe qu'exige ici M. Duclos, c'eſt celle dont j'ai tracé le plan juſqu'ici.

Je conviens pourtant qu'avec des maximes ſi différentes, Emile ne ſera point comme tout le monde, & Dieu le préſerve de l'être jamais ; mais en ce qu'il ſera différent des autres, il ne ſera ni fâcheux, ni ridicule ; la différence ſera ſenſible ſans être incommode. Emile ſera, ſi l'on veut, un aimable étranger. D'abord on lui pardonnera ſes ſingularités, en diſant : *il ſe formera.* Dans la ſuite on ſera tout accoutumé à ſes manieres, & voyant qu'il n'en change pas, on les lui par-

(46) Conſidérations ſur les mœurs de ce ſiecle, par M. Duclos, P. 65.

donnera encore, en disant : *il est fait ainsi.*

Il ne sera point fêté comme un homme aimable, mais on l'aimera sans savoir pourquoi ; personne ne vantera son esprit, mais on le prendra volontiers pour juge entre les gens d'esprit ; le sien sera net & borné, il aura le sens droit, & le jugement sain. Ne courant jamais après les idées neuves, il ne sauroit se piquer d'esprit. Je lui ai fait sentir que toutes les idées salutaires & vraiment utiles aux hommes ont été les premieres connues, qu'elles sont de tout tems les seuls vrais liens de la société, & qu'il ne reste aux esprits transcendans qu'à se distinguer par des idées pernicieuses & funestes au genre humain. Cette maniere de se faire admirer ne le touche gueres : il sait où il doit trouver le bonheur de sa vie, & en quoi il peut contribuer au bonheur d'autrui. La sphere de ses connoissances ne s'étend pas plus loin que ce qui est profitable. Sa route est étroite & bien marquée ; n'étant point tenté d'en sortir, il reste confondu avec ceux qui la suivent, il ne veut ni s'égarer, ni briller. Emile est un homme de bon sens, & ne veut pas être autre

chose : on aura beau vouloir l'injurier par ce titre, il s'en tiendra toujours honoré.

Quoique le desir de plaire ne le laisse plus absolument indifférent sur l'opinion d'autrui, il ne prendra de cette opinion que ce qui se rapporte immédiatement à sa personne, sans se soucier des appréciations arbitraires, qui n'ont de loi que la mode ou les préjugés. Il aura l'orgueil de vouloir bien faire tout ce qu'il fait, même de le vouloir faire mieux qu'un autre. A la course il voudra être le plus léger, à la lutte le plus fort, au travail le plus habile, aux jeux d'adresse le plus adroit ; mais il recherchera peu les avantages qui ne sont pas clairs par eux-mêmes, & qui ont besoin d'être constatés par le jugement d'autrui, comme d'avoir plus d'esprit qu'un autre, de parler mieux, d'être plus savant, &c. encore moins ceux qui ne tiennent point du tout à la personne, comme d'être d'une plus grande naissance, d'être estimé plus riche, plus en crédit, plus considéré, d'en imposer par un plus grand faste.

Aimant les hommes parce qu'ils sont ses semblables, il aimera sur-tout ceux

qui lui reſſemblent le plus, parce qu'il ſe ſentira bon, & jugeant de cette reſſemblance par la conformité des goûts dans les choſes morales, dans tout ce qui tient au bon caractere, il ſera fort aiſe d'être approuvé. Il ne ſe dira pas préciſément, je me réjouis parce qu'on m'approuve, mais, je me réjouis parce qu'on approuve ce que j'ai fait de bien; je me réjouis de ce que les gens qui m'honorent ſe font honneur; tant qu'ils jugeront auſſi ſainement, il ſera beau d'obtenir leur eſtime.

Etudiant les hommes par leurs mœurs dans le monde comme il les étudioit ci-devant par leurs paſſions dans l'Hiſtoire, il aura ſouvent lieu de réfléchir ſur ce qui flatte ou choque le cœur humain Le voilà philoſophant ſur les principes du goût, & voilà l'étude qui lui convient durant cette époque.

Plus on va chercher loin les définitions du goût, & plus on s'égare; le goût n'eſt que la faculté de juger de ce qui plait ou déplait au plus grand nombre. Sortez de-là, vous ne ſavez plus ce que c'eſt que le goût. Il ne s'enſuit pas qu'il y ait plus de gens de goût que d'autres; car bien que la pluralité

juge ſainement de chaque objet, il y a peu d'hommes qui jugent comme elle ſur tous; & bien que le concours des goûts les plus généraux faſſe le bon goût, il y a peu de gens de goût; de même qu'il y a peu de belles perſonnes, quoique l'aſſemblage des traits les plus communs faſſe la beauté.

Il faut remarquer qu'il ne s'agit pas ici de ce qu'on aime parce qu'il nous eſt utile, ni de ce qu'on hait parce qu'il nous nuit. Le goût ne s'exerce que ſur les choſes indifférentes, ou d'un intérêt d'amuſement, tout au plus, & non ſur celles qui tiennent à nos beſoins; pour juger de celles-ci le goût n'eſt pas néceſſaire, le ſeul appétit ſuffit. Voilà ce qui rend ſi difficiles, & ce ſemble ſi arbitraires, les pures déciſions du goût; car hors l'inſtinct qui le détermine, on ne voit plus la raiſon de ces déciſions. On doit diſtinguer encore ſes loix dans les choſes morales, & ſes loix dans les choſes phyſiques. Dans celles-ci, les principes du goût ſemblent abſolument inexplicables; mais il importe d'obſerver qu'il entre du moral dans tout ce qui

tient à l'imitation (47): ainſi l'on explique des beautés qui paroiſſent phyſiques, & qui ne le ſont réellement point. J'ajouterai que le goût a des regles locales, qui le rendent en mille choſes dépendant des climats, des mœurs, du gouvernement, des choſes d'inſtitution; qu'il en a d'autres qui tiennent à l'âge, au ſexe, au caractere, & que c'eſt en ce ſens qu'il ne faut pas diſputer des goûts.

Le goût eſt naturel à tous les hommes; mais ils ne l'ont pas tous en même meſure, il ne ſe développe pas dans tous au même degré, & dans tous il eſt ſujet à s'altérer par diverſes cauſes. La meſure du goût qu'on peut avoir dépend de la ſenſibilité qu'on a reçue; ſa culture & ſa forme dépendent des ſociétés où l'on a vécu. Premierement il faut vivre dans des ſociétés nombreuſes pour faire beaucoup de comparaiſons: ſecondement il faut des ſociétés d'amuſement & d'oiſiveté; car dans celles d'affaires on a pour regle, non le plaiſir, mais l'intérêt: en troi-

(47) Cela eſt prouvé dans un eſſai ſur l'*origine des langues*, qu'on trouvera dans le recueil de mes écrits.

sieme lieu il faut des sociétés où l'inégalité ne soit pas trop grande, où la tyrannie de l'opinion soit modérée, & où regne la volupté plus que la vanité : car dans le cas contraire la mode étouffe le goût, & l'on ne cherche plus ce qui plait, mais ce qui distingue.

Dans ce dernier cas il n'est plus vrai que le bon goût est celui du plus grand nombre. Pourquoi cela ? Parce que l'objet change. Alors la multitude n'a plus de jugement à elle, elle ne juge plus que d'après ceux qu'elle croit plus éclairés qu'elle; elle approuve, non ce qui est bien, mais ce qu'ils ont approuvé. Dans tous les tems, faites que chaque homme ait son propre sentiment; & ce qui est le plus agréable en soi aura toujours la pluralité des suffrages.

Les hommes dans leurs travaux ne font rien de beau que par imitation. Tous les vrais modeles du goût sont dans la Nature. Plus nous nous éloignons du maître, plus nos tableaux sont défigurés. C'est alors des objets que nous aimons que nous tirons nos modeles; & le beau de fantaisie, sujet au caprice & à l'autorité, n'est plus

rien que ce qui plaît à ceux qui nous guident.

Ceux qui nous guident sont les artistes, les grands, les riches; & ce qui les guide eux-mêmes, est leur intérêt ou leur vanité : ceux-ci pour étaler leurs richesses, & les autres pour en profiter, cherchent à l'envi, de nouveaux moyens de dépense. Par-là le grand luxe établit son empire, & fait aimer ce qui est difficile & coûteux; alors le prétendu beau, loin d'imiter la Nature, n'est tel qu'à force de la contrarier. Voilà comment le luxe & le mauvais goût sont inséparables. Partout où le goût est dispendieux, il est faux.

C'est sur-tout dans le commerce des deux sexes que le goût, bon ou mauvais, prend sa forme; sa culture est un effet nécessaire de l'objet de cette société. Mais quand la facilité de jouir attiédit le desir de plaire, le goût doit dégénérer; & c'est-là, ce me semble, une autre raison des plus sensibles pourquoi le bon goût tient aux bonnes mœurs.

Consultez le goût des femmes dans les choses physiques, & qui tiennent au jugement des sens; celui des hommes

hommes dans les choſes, morales, & qui dépendent plus de l'entendement. Quand les femmes ſeront ce qu'elles doivent être, elles ſe borneront aux choſes de leur compétence, & jugeront toujours bien; mais depuis qu'elles ſe ſont établies les arbitres de la littérature, depuis qu'elles ſe ſont miſes à juger les livres & à en faire à toute force, elles ne ſe connoiſſent plus à rien. Les auteurs qui conſultent les ſavantes ſur leurs ouvrages, ſont toujours ſûrs d'être mal conſeillés : les galans qui les conſultent ſur leur parure ſont toujours ridiculement mis. J'aurai bientôt occaſion de parler des vrais talens de ce ſexe, de la maniere de les cultiver, & des choſes ſur leſquelles ſes déciſions doivent alors être écoutées.

Voilà les conſidérations élémentaires que je poſerai pour principes en raiſonnant avec mon Emile ſur une matiere qui ne lui eſt rien moins qu'indifférente dans la circonſtance où il ſe trouve, & dans la recherche dont il eſt occupé; & à qui doit-elle être indifférente ? La connoiſſance de ce qui peut être agréable ou déſagréable aux hom-

mes n'eſt pas ſeulement néceſſaire à celui qui a beſoin d'eux, mais encore à celui qui veut leur être utile ; il importe même de leur plaire pour les ſervir ; & l'art d'écrire n'eſt rien moins qu'une étude oiſeuſe, quand on l'emploie à faire écouter la vérité.

Si, pour cultiver le goût de mon diſciple, j'avois à choiſir entre des pays où cette culture eſt encore à naître, & d'autres où elle auroit déjà dégénéré, je ſuivrois l'ordre rétrograde, je commencerois ſa tournée par ces derniers, & je finirois par les premiers. La raiſon de ce choix eſt que le goût ſe corrompt par une délicateſſe exceſſive, qui rend ſenſible à des choſes que le gros des hommes n'apperçoit pas : cette délicateſſe mene à l'eſprit de diſcuſſion ; car plus on ſubtiliſe les objets, plus ils ſe multiplient : cette ſubtilité rend le tact plus délicat & moins uniforme. Il ſe forme alors autant de goûts qu'il y a de têtes. Dans les diſputes ſur la préférence, la philoſophie & les lumieres s'étendent ; & c'eſt ainſi qu'on apprend à penſer. Les obſervations fines ne peuvent gueres être faites que par des gens très-répandus, attendu qu'elles frappent après toutes les autres, &

que les gens peu accoutumés aux sociétés nombreuses y épuisent leur attention sur les grands traits. Il n'y a pas, peut-être, à présent un lieu policé sur la terre, où le goût général soit plus mauvais qu'à Paris. Cependant c'est dans cette Capitale que le bon goût se cultive; & il paroît peu de livres estimés dans l'Europe, dont l'auteur n'ait été se former à Paris. Ceux qui pensent qu'il suffit de lire les livres qui s'y font, se trompent; on apprend beaucoup plus dans la conversation des auteurs que dans leurs livres; & les auteurs eux-mêmes ne sont pas ceux avec qui l'on apprend le plus. C'est l'esprit des sociétés qui développe une tête pensante, & qui porte la vue aussi loin qu'elle peut aller. Si vous avez une étincelle de génie, allez passer une année à Paris. Bientôt vous serez tout ce que vous pouvez être, ou vous ne serez jamais rien.

On peut apprendre à penser dans les lieux où le mauvais goût regne; mais il ne faut pas penser comme ceux qui ont ce mauvais goût, & il est bien difficile que cela n'arrive, quand on reste avec eux trop long-tems. Il faut perfectionner par leurs soins l'instru-

ment qui juge, en évitant de l'employer comme eux. Je me garderai de polir le jugement d'Emile jusqu'à l'altérer ; & quand il aura le tact assez fin pour sentir & comparer les divers goûts des hommes, c'est sur des objets plus simples que je le ramenerai fixer le sien.

Je m'y prendrai de plus loin encore pour lui conserver un goût pur & sain. Dans le tumulte de la dissipation je saurai me ménager avec lui des entretiens utiles ; & les dirigeant toujours sur des objets qui lui plaisent, j'aurai soin de les lui rendre aussi amusans qu'instructifs. Voici le tems de la lecture & des livres agréables. Voici le tems de lui apprendre à faire l'analyse du discours, de le rendre sensible à toutes les beautés de l'éloquence & de la diction. C'est peu de chose d'apprendre les langues pour elles-mêmes, leur usage n'est pas si important qu'on croit ; mais l'étude des langues mene à celle de la grammaire générale. Il faut apprendre le Latin pour savoir le François ; il faut étudier & comparer l'un & l'autre, pour entendre les regles de l'art de parler.

Il y a d'ailleurs une certaine simpli-

cité de goût qui va au cœur, & qui ne se trouve que dans les écrits des anciens. Dans l'éloquence, dans la poésie, dans toute espece de littérature, il les retrouvera, comme dans l'histoire, abondans en choses, & sobres à juger. Nos auteurs, au contraire, disent peu & prononcent beaucoup. Nous donner sans cesse leur jugement pour loi, n'est pas le moyen de former le nôtre. La différence des deux goûts se fait sentir dans tous les monumens & jusques sur les tombeaux. Les nôtres sont couverts d'éloges; sur ceux des anciens on lisoit des faits.

Sta, viator, Heroem calcas.

Quand j'aurois trouvé cette épitaphe sur un monument antique, j'aurois d'abord deviné qu'elle étoit moderne: car rien n'est si commun que des Héros parmi nous, mais chez les anciens ils étoient rares. Au lieu de dire qu'un homme étoit un Héros, ils auroient dit ce qu'il avoit fait pour l'être. A l'épitaphe de ce Héros, comparez celle de l'efféminé Sardanapale;

J'ai bâti Tarse & Anchiale en un jour, & maintenant je suis mort.

journaux, traductions, dictionnaires; il jette un coup-d'œil sur tout cela, puis le laisse pour n'y jamais revenir. Je lui fais entendre, pour le réjouir, le bavardage des académies; je lui fais remarquer que chacun de ceux qui les composent vaut toujours mieux seul qu'avec le corps; là-dessus il tirera de lui-même la conséquence de l'utilité de tous ces beaux établissemens.

Je le mene aux spectacles pour étudier, non les mœurs, mais le goût; car c'est-là sur-tout qu'il se montre à ceux qui savent réfléchir. Laissez les préceptes & la morale, lui dirois-je; ce n'est pas ici qu'il faut les apprendre. Le théâtre n'est pas fait pour la vérité; il est fait pour flatter, pour amuser les hommes; il n'y a point d'école où l'on apprenne si bien l'art de leur plaire, & d'intéresser le cœur humain. L'étude du théâtre mene à celle de la poésie; elles ont exactement le même objet. Qu'il ait une étincelle de goût pour elle, avec quel plaisir il cultivera les langues des Poëtes, le Grec, le Latin, l'Italien! Ces études seront pour lui des amusemens sans contrainte, & n'en profiteront que mieux; elles lui seront délicieuses dans un âge & des

circonſtances où le cœur s'intéreſſe avec tant de charme à tous les genres de beauté faits pour le toucher. Figurez-vous d'un côté mon Emile, & de l'autre un poliſſon de College liſant le quatrieme livre de l'Enéide, ou Tibulle, ou le banquet de Platon; quelle différence! Combien le cœur de l'un eſt remué de ce qui n'affecte pas même l'autre. O bon jeune homme! arrête, ſuſpends ta lecture, je te vois trop ému: je veux bien que le langage de l'amour te plaiſe, mais non pas qu'il t'égare; ſois homme ſenſible, mais ſois homme ſage. Si tu n'es que l'un des deux, tu n'es rien. Au reſte, qu'il réuſſiſſe ou non dans les langues mortes, dans les belles-lettres, dans la poéſie, peu m'importe. Il n'en vaudra pas moins s'il ne ſait rien de tout cela, & ce n'eſt pas de tous ces badinages qu'il s'agit dans ſon éducation.

Mon principal objet, en lui apprenant à ſentir & aimer le beau dans tous les genres, eſt d'y fixer ſes affections & ſes goûts, d'empêcher que ſes appétits naturels ne s'alterent, & qu'il ne cherche un jour dans ſa richeſſe les moyens d'être heureux, qu'il doit trouver plus près de lui. J'ai dit ailleurs

que le goût n'étoit que l'art de ſe connoître en petites choſes, & cela eſt très-vrai ; mais puiſque c'eſt d'un tiſſu de petites choſes que dépend l'agrément de la vie, de tels ſoins ne ſont rien moins qu'indifférens ; c'eſt par eux que nous apprenons à la remplir des biens mis à notre portée, dans toute la vérité qu'ils peuvent avoir pour nous. Je n'entends point ici les biens moraux qui tiennent à la bonne diſpoſition de l'ame, mais ſeulement ce qui eſt de ſenſualité, de volupté réelle, mis à part les préjugés & l'opinion.

Qu'on me permette, pour mieux développer mon idée, de laiſſer un moment Emile, dont le cœur pur & ſain ne peut plus ſervir de regle à perſonne, & de chercher en moi-même un exemple plus ſenſible & plus rapproché des mœurs du lecteur.

Il y a des états qui ſemblent changer la Nature & refondre, ſoit en mieux, ſoit en pis, les hommes qui les rempliſſent. Un poltron devient brave en entrant dans le régiment de Navarre ; ce n'eſt pas ſeulement dans le militaire que l'on prend l'eſprit du Corps, & ce n'eſt pas toujours en bien que ſes effets

ſe font ſentir. J'ai penſé cent fois, avec effroi, que ſi j'avois le malheur de remplir aujourd'hui tel emploi que je penſe en certain pays, demain je ſerois preſque inévitablement tyran, concuſſionnaire, deſtructeur du peuple, nuiſible au Prince, ennemi par état de toute humanité, de toute équité, de toute eſpece de vertu.

De même, ſi j'étois riche, j'aurois fait tout ce qu'il faut pour le devenir; je ſerois donc inſolent & bas, ſenſible & délicat pour moi ſeul, impitoyable & dur pour tout le monde, ſpectateur dédaigneux des miſeres de la canaille; car je ne donnerois plus d'autre nom aux indigens, pour faire oublier qu'autrefois je fus de leur claſſe. Enfin je ferois de ma fortune l'inſtrument de mes plaiſirs dont je ſerois uniquement occupé; & juſques-là, je ſerois comme tous les autres.

Mais en quoi je crois que j'en différerois beaucoup, c'eſt que je ſerois ſenſuel & voluptueux plutôt qu'orgueilleux & vain, & que je me livrerois au luxe de molleſſe, bien plus qu'au luxe d'oſtentation. J'aurois même quelque honte d'étaler trop ma richeſſe, & je croirois toujours voir l'envieux que

j'écraserois de mon faste, dire à ses voisins à l'oreille; *voilà un fripon qui a grand'peur de n'être pas connu pour tel!*

De cette immense profusion de biens qui couvrent la terre, je chercherois ce qui m'est le plus agréable, & que je puis le mieux m'approprier: pour cela, le premier usage de ma richesse seroit d'en acheter du loisir & la liberté, à quoi j'ajouterois la santé, si elle étoit à prix; mais comme elle ne s'achete qu'avec la tempérance, & qu'il n'y a point, sans la santé, de vrai plaisir dans la vie, je serois tempérant par sensualité.

Je resterois toujours aussi près de la Nature qu'il seroit possible, pour flatter les sens que j'ai reçus d'elle; bien sûr que plus elle mettroit du sien dans mes jouissances, plus j'y trouverois de réalité. Dans le choix des objets d'imitation, je la prendrois toujours pour modele; dans mes appétits, je lui donnerois la préférence; dans mes goûts, je la consulterois toujours; dans les mets, je voudrois toujours ceux dont elle fait le meilleur apprêt, & qui passent par le moins de mains pour parvenir sur nos tables. Je préviendrois les

falsifications de la fraude, j'irois au-devant du plaisir. Ma sotte & grossiere gourmandise n'enrichiroit point un maître-d'hôtel; il ne me vendroit point au poids de l'or du poisson pour du poisson; ma table ne seroit point couverte avec appareil de magnifiques ordures, & de charognes lointaines; je prodiguerois ma propre peine pour satisfaire ma sensualité, puisqu'alors cette peine est un plaisir elle-même, & qu'elle ajoute à celui qu'on en attend. Si je voulois goûter un mets du bout du monde, j'irois, comme Apicius, plutôt l'y chercher, que de l'en faire venir: car les mets les plus exquis manquent toujours d'un assaisonnement qu'on n'apporte pas avec eux, & qu'aucun cuisinier ne leur donne; l'air du climat qui les a produits.

Par la même raison, je n'imiterois pas ceux qui ne se trouvant bien qu'où ils ne sont point, mettent toujours les saisons en contradiction avec elles-mêmes, & les climats en contradiction avec les saisons; qui, cherchant l'été en hiver, & l'hiver en été, vont avoir froid en Italie, & chaud dans le Nord; sans songer qu'en croyant fuir la rigueur des saisons, ils la trouvent, dans les

lieux où l'on n'a point appris à s'en garantir. Moi, je resterois en place, ou je prendrois tout le contre-pied : je voudrois tirer d'une saison tout ce qu'elle a d'agréable, & d'un climat tout ce qu'il a de particulier. J'aurois une diversité de plaisirs & d'habitudes, qui ne se ressembleroient point, & qui seroient toujours dans la Nature; j'irois passer l'été à Naples, & l'hiver à Pétersbourg; tantôt respirant un doux zéphir à demi couché dans les fraîches grottes de Tarente; tantôt dans l'illumination d'un palais de glace, hors d'haleine & fatigué des plaisirs du bal.

Je voudrois, dans le service de ma table, dans la parure de mon logement, imiter par des ornemens très-simples, la variété des saisons, & tirer de chacune toutes ses délices, sans anticiper sur celles qui la suivront. Il y a de la peine & non du goût à troubler ainsi l'ordre de la Nature; à lui arracher des productions involontaires qu'elle donne à regret, dans sa malédiction, & qui, n'ayant ni qualité, ni saveur, ne peuvent ni nourrir l'estomac, ni flatter le palais. Rien n'est plus insipide que les primeurs; ce n'est qu'à grands frais que tel riche de Paris, avec ses fourneaux

& ſes ſerres chaudes, vient à bout de n'avoir ſur ſa table toute l'année que de mauvais légumes & de mauvais fruits. Si j'avois des ceriſes quand il gele, & des melons ambrés au cœur de l'hiver, avec quel plaiſir les goûterois-je, quand mon palais n'a beſoin d'être humecté ni rafraîchi? Dans les ardeurs de la canicule le lourd maron me ſeroit-il fort agréable? je préférerois - je ſortant de la poële, à la groſeille, à la fraiſe, & aux fruits déſaltérans qui me ſont offerts ſur la terre ſans tant de ſoins? Couvrir ſa cheminée au mois de Janvier de végétations forcées, de fleurs pâles & ſans odeur, c'eſt moins parer l'hiver que déparer le printems; c'eſt s'ôter le plaiſir d'aller dans les bois chercher la premiere violette, épier le premier bourgeon, & s'écrier dans un ſaiſiſſement de joie; mortels, vous n'êtes pas abandonnés, la Nature vit encore!

Pour être bien ſervi, j'aurois peu de domeſtiques; cela a déjà été dit, & cela eſt bon à redire encore. Un bourgeois tire plus de vrai ſervice de ſon ſeul laquais, qu'un Duc des dix Meſſieurs qui l'entourent. J'ai penſé cent fois qu'ayant à table mon verre à côté de moi, je bois à l'inſtant qu'il me plaît;

au lieu que si j'avois un grand couvert, il faudroit que vingt voix répétassent à boire avant que je pusse étancher ma soif. Tout ce qu'on fait par autrui se fait mal, comme qu'on s'y prenne. Je n'enverrois pas chez les Marchands, j'irois moi-même. J'irois pour que mes gens ne traitassent pas avec eux avant moi, pour choisir plus surement, & payer moins chérement; j'irois pour faire un exercice agréable, pour voir un peu ce qui se fait hors de chez moi; cela récrée, & quelquefois cela instruit: enfin j'irois pour aller, c'est toujours quelque chose: l'ennui commence par la vie trop sédentaire; quand on va beaucoup, on s'ennuye peu. Ce sont de mauvais interpretes qu'un portier & des laquais; je ne voudrois point avoir toujours ces gens-là entre moi & le reste du monde, ni marcher toujours avec le fracas d'un carrosse, comme si j'avois peur d'être abordé. Les chevaux d'un homme qui se sert de ses jambes sont toujours prêts: s'ils sont fatigués ou malades, il le sait avant tout autre; & il ne craint pas d'être obligé de garder le logis sous ce prétexte, quand son cocher veut se donner du bon tems; en chemin, mille embarras ne le font

point sécher d'impatience, ni rester en place au moment qu'il voudroit voler. Enfin, si nul ne nous sert jamais si bien que nous-mêmes, fût-on plus puissant qu'Alexandre & plus riche que Crésus, on ne doit recevoir des autres que les services qu'on ne peut tirer de soi.

Je ne voudrois point avoir un palais pour demeure; car dans ce palais je n'habiterois qu'une chambre; toute piece commune n'est à personne, & la chambre de chacun de mes gens me seroit aussi étrangere que celle de mon voisin. Les Orientaux, bien que très-voluptueux, sont tous logés & meublés simplement. Ils regardent la vie comme un voyage, & leur maison comme un cabaret. Cette raison prend peu sur nous autres riches, qui nous arrangeons pour vivre toujours, mais j'en aurois une différente qui produiroit le même effet. Il me sembleroit que m'établir avec tant d'appareil dans un lieu, seroit me bannir de tous les autres, & m'emprisonner, pour ainsi dire, dans mon palais. C'est un assez beau palais que le monde; tout n'est-il pas au riche quand il veut jouir? *Ubi benè, ibi patria;* c'est-là sa devise; ses lares sont les lieux où l'argent peut tout; son

pays eſt par-tout où peut paſſer ſon coffre-fort, comme Philippe tenoit à lui toute place forte où pouvoit entrer un mulet chargé d'argent. Pourquoi donc s'aller circonſcrire par des murs & par des portes comme pour n'en ſortir jamais? Une épidémie, une guerre, une révolte me chaſſe-t-elle d'un lieu? je vais dans un autre, & j'y trouve mon hôtel arrivé avant moi. Pourquoi prendre le ſoin de m'en faire un moi-même, tandis qu'on en bâtit pour moi par tout l'Univers? Pourquoi, ſi preſſé de vivre, m'apprêter de ſi loin des jouiſſances que je puis trouver dès aujourd'hui? L'on ne ſauroit ſe faire un ſort agréable en ſe mettant ſans ceſſe en contradiction avec ſoi. C'eſt ainſi qu'Empédocle reprochoit aux Agrigentins d'entaſſer les plaiſirs comme s'ils n'avoient qu'un jour à vivre, & de bâtir comme s'ils ne devoient jamais mourir.

D'ailleurs, que me ſert un logement ſi vaſte, ayant ſi peu de quoi le peupler, & moins de quoi le remplir? Mes meubles ſeroient ſimples comme mes goûts; je n'aurois ni galerie, ni bibliotheque, ſur-tout ſi j'aimois la lecture & que je me connuſſe en ta-

bleaux. Je ſaurois alors que telles collections ne ſont jamais complettes, & que le défaut de ce qui leur manque donne plus de chagrin que de n'avoir rien. En ceci l'abondance fait la miſere; il n'y a pas un faiſeur de collections qui ne l'ait éprouvé. Quand on s'y connoît on n'en doit point faire: on n'a gueres un cabinet à montrer aux autres, quand on ſait s'en ſervir pour ſoi.

Le jeu n'eſt point un amuſement d'homme riche, il eſt la reſſource d'un déſœuvré; & mes plaiſirs me donneroient trop d'affaires pour me laiſſer bien du tems à ſi mal remplir. Je ne joue point du tout, étant ſolitaire & pauvre, ſi ce n'eſt quelquefois aux échecs, & cela de trop. Si j'étois riche je jouerois moins encore, & ſeulement un très-petit jeu, pour ne voir point de mécontent, ni l'être. L'intérêt du jeu manquant de motif dans l'opulence, ne peut jamais ſe changer en fureur que dans un eſprit mal-fait. Les profits qu'un homme riche peut faire au jeu lui ſont toujours moins ſenſibles que les pertes; & comme la forme des jeux modérés, qui en uſe le bénéfice à la longue, fait qu'en général ils vont

plus en pertes qu'en gains, on ne peut, en raisonnant bien, s'affectionner beaucoup à un amusement où les risques de toute espece sont contre soi. Celui qui nourrit sa vanité des préférences de la fortune, les peut chercher dans des objets beaucoup plus piquans; & ces préférences ne se marquent pas moins dans le plus petit jeu que dans le plus grand. Le goût du jeu, fruit de l'avarice & de l'ennui, ne prend que dans un esprit & dans un cœur vuides; & il me semble que j'aurois assez de sentiment & de connoissances pour me passer d'un tel supplément. On voit rarement les penseurs se plaire beaucoup au jeu, qui suspend cette habitude ou la tourne sur d'arides combinaisons; aussi l'un des biens, & peut-être le seul qu'ait produit le goût des sciences, est d'amortir un peu cette passion sordide : on aimera mieux s'exercer à prouver l'utilité du jeu que de s'y livrer. Moi je le combattrois parmi les joueurs, & j'aurois plus de plaisir à me moquer d'eux en les voyant perdre, qu'à leur gagner leur argent.

Je ferois le même dans ma vie privée & dans le commerce du monde. Je voudrois que ma fortune mît par-tout

de l'aiſance, & ne fît jamais ſentir d'inégalité. Le clinquant de la parure eſt incommode à mille égards. Pour garder parmi les hommes toute la liberté poſſible, je voudrois être mis de maniere que dans tous les rangs je paruſſe à ma place, & qu'on ne me diſtinguât dans aucun; que ſans affectation, ſans changement ſur ma perſonne, je fuſſe peuple à la Guinguette & bonne compagnie au Palais-Royal. Par-là plus maître de ma conduite, je mettrois toujours à ma portée les plaiſirs de tous les états. Il y a, dit-on, des femmes qui ferment leur porte aux manchettes brodées, & ne reçoivent perſonne qu'en dentelle; j'irois donc paſſer ma journée ailleurs: mais ſi ces femmes étoient jeunes & jolies, je pourrois quelquefois prendre de la dentelle pour y paſſer la nuit tout au plus.

Le ſeul lien de mes ſociétés ſeroit l'attachement mutuel, la conformité des goûts, la convenance des caracteres; je m'y livrerois comme homme & non comme riche, je ne ſouffrirois jamais que leur charme fût empoiſonné par l'intérêt. Si mon opulence m'avoit laiſſé quelque humanité, j'étendrois au

loin mes ſervices & mes bienfaits ; mais je voudrois avoir autour de moi une ſociété & non une cour, des amis & non des protégés ; je ne ſerois point le patron de mes convives, je ſerois leur hôte. L'indépendance & l'égalité laiſſeroient à mes liaiſons toute la candeur de la bienveillance ; & où le devoir ni l'intérêt n'entreroient pour rien, le plaiſir & l'amitié feroient ſeuls la loi.

On n'achete ni ſon ami, ni ſa maîtreſſe. Il eſt aiſé d'avoir des femmes avec de l'argent ; mais c'eſt le moyen de n'être jamais l'amant d'aucune. Loin que l'amour ſoit à vendre, l'argent le tue infailliblement. Quiconque paye, fût-il le plus aimable des hommes, par cela ſeul qu'il paye, ne peut être long-tems aimé. Bientôt il payera pour un autre, ou plutôt cet autre ſera payé de ſon argent ; & dans ce double lien formé par l'intérêt, par la débauche, ſans amour, ſans honneur, ſans vrai plaiſir, la femme avide, infidelle & miſérable, traitée par le vil qui reçoit comme elle traite le ſot qui donne, reſte ainſi quitte envers tous les deux. Il ſeroit doux d'être libéral envers ce qu'on aime, ſi cela ne faiſoit

un marché. Je ne connois qu'un moyen de satisfaire ce penchant avec sa maîtresse sans empoisonner l'amour ; c'est de lui tout donner, & d'être ensuite nourri par elle. Reste à savoir où est la femme avec qui ce procédé ne fût pas extravagant.

Celui qui disoit : je possede Laïs sans qu'elle me possede, disoit un mot sans esprit. La possession qui n'est pas réciproque n'est rien : c'est tout au plus la possession du sexe, mais non pas de l'individu. Or, où le moral de l'amour n'est pas, pourquoi faire une si grande affaire du reste ? Rien n'est si facile à trouver. Un muletier est là-dessus plus près du bonheur qu'un millionnaire.

Oh ! si l'on pouvoit développer assez les inconséquences du vice, combien, lorsqu'il obtient ce qu'il a voulu, on le trouveroit loin de son compte ! Pourquoi cette barbare avidité de corrompre l'innocence, de se faire une victime d'un jeune objet qu'on eût dû protéger, & que de ce premier pas on traîne inévitablement dans un gouffre de miseres, dont il ne sortira qu'à la mort ? Brutalité, vanité, sottise, erreur, & rien davantage. Ce plaisir même n'est pas de la Nature, il est

de l'opinion, & de l'opinion la plus vile, puiſqu'elle tient au mépris de ſoi. Celui qui ſe ſent le dernier des hommes, craint la comparaiſon de tout autre, & veut paſſer le premier pour être moins odieux. Voyez ſi les plus avides de ce ragoût imaginaire ſont jamais de jeunes gens aimables, dignes de plaire, & qui ſeroient plus excuſables d'être difficiles? Non, avec de la figure, du mérite & des ſentimens, on craint peu l'expérience de ſa maîtreſſe; dans une juſte confiance, on lui dit: tu connois les plaiſirs, n'importe; mon cœur t'en promet que tu n'as jamais connus.

Mais un vieux Satyre uſé de débauche, ſans agrément, ſans ménagement, ſans égard, ſans aucune eſpece d'honnêteté; incapable, indigne de plaire à toute femme qui ſe connoît en gens aimables, croit ſuppléer à tout cela chez une jeune innocente, en gagnant de viteſſe ſur l'expérience, & lui donnant la premiere émotion des ſens. Son dernier eſpoir eſt de plaire à la faveur de la nouveauté; c'eſt inconteſtablement là le motif ſecret de cette fantaiſie: mais il ſe trompe, l'horreur qu'il fait n'eſt pas moins de la Nature, que

que n'en font les desirs qu'il voudroit exciter ; il se trompe aussi dans sa folle attente ; cette même Nature a soin de revendiquer ses droits : toute fille qui se vend, s'est déjà donnée, & s'étant donnée à son choix, elle a fait la comparaison qu'il craint. Il achette donc un plaisir imaginaire, & n'en est pas moins abhorré.

Pour moi, j'aurai beau changer étant riche ; il est un point où je ne changerai jamais. S'il ne me reste ni mœurs, ni vertu, il me restera du moins quelque goût, quelque sens, quelque délicatesse, & cela me garantira d'user ma fortune en dupe à courir après des chimeres, d'épuiser ma bourse & ma vie à me faire trahir & moquer par des enfans. Si j'étois jeune, je chercherois les plaisirs de la jeunesse, & les voulant dans toute leur volupté, je ne les chercherois pas en homme riche. Si je restois tel que je suis, ce seroit autre chose ; je me bornerois prudemment aux plaisirs de mon âge ; je prendrois les goûts dont je peux jouir, & j'étoufferois ceux qui ne feroient plus que mon supplice. Je n'irois point offrir ma barbe grise aux dédains railleurs des jeunes filles ; je ne

ſupporterois point de voir mes dégoûtantes careſſes leur faire ſoulever le cœur, de leur préparer à mes dépens les récits les plus ridicules, de les imaginer décrivant les vilains plaiſirs du vieux ſinge, de maniere à ſe venger de les avoir endurés. Que ſi des habitudes mal combattues avoient tourné mes anciens deſirs en beſoins, j'y ſatisferois peut-être, mais avec honte, mais en rougiſſant de moi. J'ôterois la paſſion du beſoin, je m'affortirois le mieux qu'il me ſeroit poſſible, & m'en tiendrois là; je ne me ferois plus une occupation de ma foibleſſe, & je voudrois ſur-tout n'en avoir qu'un ſeul témoin. La vie humaine a d'autres plaiſirs quand ceux-là lui manquent; en courant vainement après ceux qui fuient, on s'ôte encore ceux qui nous ſont laiſſés. Changeons de goûts avec les années, ne déplaçons pas plus les âges que les ſaiſons: il faut être ſoi dans tous les tems, & ne point lutter contre la Nature: ces vains efforts uſent la vie, & nous empêchent d'en uſer.

Le peuple ne s'ennuie gueres, ſa vie eſt active; ſi ſes amuſemens ne ſont pas variés, ils ſont rares; beaucoup de

jours de fatigue lui font goûter avec délices quelques jours de fêtes. Une alternative de longs travaux & de courts loisirs tient lieu d'assaisonnement aux plaisirs de son état. Pour les riches, leur grand fléau c'est l'ennui : au sein de tant d'amusemens rassemblés à grands frais, au milieu de tant de gens concourans à leur plaire, l'ennui les consume & les tue ; ils passent leur vie à le fuir & à en être atteints ; ils sont accablés de son poids insupportable : les femmes, sur-tout, qui ne savent plus s'occuper, ni s'amuser, en sont dévorées sous le nom de vapeurs : il se transforme pour elles en un mal horrible, qui leur ôte quelquefois la raison, & enfin la vie. Pour moi, je ne connois point de sort plus affreux que celui d'une jolie femme de Paris, après celui du petit agréable qui s'attache à elle, qui, changé de même en femme oisive, s'éloigne ainsi doublement de son état, & à qui la vanité d'être homme à bonnes fortunes, fait supporter la longueur des plus tristes jours qu'ait jamais passé créature humaine.

Les bienséances, les modes, les usages qui dérivent du luxe & du bon air,

renferment le cours de la vie dans la plus mauſſade uniformité. Le plaiſir qu'on veut avoir aux yeux des autres, eſt perdu pour tout le monde; on ne l'a ni pour eux, ni pour ſoi (48). Le ridicule que l'opinion redoute ſur toute choſe, eſt toujours à côté d'elle pour la tyranniſer & pour la punir. On n'eſt jamais ridicule que par des formes déterminées; celui qui ſait varier ſes ſituations & ſes plaiſirs, efface aujourd'hui l'impreſſion d'hier; il eſt comme nul dans l'eſprit des hommes, mais il jouit; car il eſt tout entier à chaque heure & à chaque choſe. Ma ſeule forme conſtante ſeroit celle-là; dans chaque ſituation je ne m'occuperois d'aucune autre, & je prendrois chaque jour en lui-même, comme indépendant de la veille & du lendemain.

(48) Deux femmes du monde, pour avoir l'air de s'amuſer beaucoup, ſe font une loi de ne jamais ſe coucher qu'à cinq heures du matin. Dans la rigueur de l'hiver, leurs gens paſſent la nuit dans la rue à les attendre, fort embarraſſés à s'y garantir d'être gelés. On entre un ſoir, ou pour mieux dire, un matin, dans l'appartement où ces deux perſonnes ſi amuſées laiſſoient couler les heures ſans les compter: on les trouve exactement ſeules, dormant chacune dans ſon fauteuil.

Comme je ſerois peuple avec le peuple, je ſerois campagnard aux champs, & quand je parlerois d'agriculture, le payſan ne ſe moqueroit pas de moi. Je n'irois pas me bâtir une ville en campagne, & mettre au fond d'une Province les Tuileries devant mon appartement. Sur le penchant de quelque agréable colline bien ombragée, j'aurois une petite maiſon ruſtique, une maiſon blanche avec des contrevents verds; & quoiqu'une couverture de chaume ſoit en toute ſaiſon la meilleure, je préférerois magnifiquement, non la triſte ardoiſe, mais la tuile, parce qu'elle a l'air plus propre & plus gai que le chaume, qu'on ne couvre pas autrement les maiſons dans mon pays, & que cela me rappelleroit un peu l'heureux tems de ma jeuneſſe. J'aurois pour cour une baſſe-cour, & pour écurie une étable avec des vaches, pour avoir du laitage que j'aime beaucoup. J'aurois un potager pour jardin, & pour parc un joli verger, ſemblable à celui dont il ſera parlé ci-après. Les fruits, à la diſcrétion des promeneurs, ne ſeroient ni comptés, ni cueillis par mon jardinier, & mon avare magnificence n'étaleroit point aux yeux des

eſpaliers ſuperbes, auxquels à peine on oſât toucher. Or, cette petite prodigalité ſeroit peu coûteuſe, parce que j'aurois choiſi mon aſyle dans quelque Province éloignée où l'on voit peu d'argent & beaucoup de denrées & où regnent l'abondance & la pauvreté.

Là, je raſſemblerois une ſociété plus choiſie que nombreuſe, d'amis aimant le plaiſir & s'y connoiſſant, de femmes qui puſſent ſortir de leur fauteuil & ſe prêter aux jeux champêtres, prendre, quelquefois, au lieu de la navette & des cartes, la ligne, les gluaux, le rateau des faneuſes, & le panier des vendangeurs. Là, tous les airs de la ville ſeroient oubliés, & devenus villageois au village, nous nous trouverions livrés à des foules d'amuſemens divers, qui ne nous donneroient chaque ſoir que l'embarras du choix pour le lendemain. L'exercice & la vie active nous feroient un nouvel eſtomac & de nouveaux goûts. Tous nos repas ſeroient des feſtins, où l'abondance plairoit plus que la délicateſſe. La gaieté, les travaux ruſtiques, les folâtres jeux ſont les premiers cuiſiniers du monde, & les ragoûts fins ſont bien ridicules à des gens en haleine depuis le lever du

ſoleil. Le ſervice n'auroit pas plus d'ordre que d'élégance; la ſalle à manger ſeroit par-tout, dans le jardin, dans un bateau, ſous un arbre; quelquefois au loin, près d'une ſource vive, ſur l'herbe verdoyante & fraîche, ſous des touffes d'aulnes & de coudriers, une longue proceſſion de gais convives porteroit en chantant l'apprêt du feſtin, on auroit le gazon pour table & pour chaiſe, les bords de la fontaine ſerviroient de buffet, & le deſſert pendroit aux arbres. Les mets ſeroient ſervis ſans ordre, l'appétit diſpenſeroit des façons; chacun ſe préférant ouvertement à tout autre, trouveroit bon que tout autre ſe préférât de même à lui: de cette familiarité cordiale & modérée, naîtroit ſans groſſiéreté, ſans fauſſeté, ſans contrainte, un conflit badin, plus charmant cent fois que la politeſſe, & plus fait pour lier les cœurs. Point d'importuns laquais épiant nos diſcours, critiquant tout bas nos maintiens, comptant nos morceaux d'un œil avide, s'amuſant à nous faire attendre à boire, & murmurant d'un trop long dîné. Nous ſerions nos valets pour être nos maîtres, chacun ſeroit ſervi par tous, le tems paſſeroit ſans le

compter, le repas ſeroit le repos & dureroit autant que l'ardeur du jour. S'il paſſoit près de nous quelque payſan retournant au travail ſes outils ſur l'épaule, je lui réjouirois le cœur par quelques bons propos, par quelques coups de bon vin, qui lui feroient porter plus gaiement ſa miſere; & moi j'aurois auſſi le plaiſir de me ſentir émouvoir un peu les entrailles, & de me dire en ſecret; je ſuis encore homme.

Si quelque fête champêtre raſſembloit les habitans du lieu, j'y ſerois des premiers avec ma troupe; ſi quelques mariages, plus bénis du Ciel que ceux des villes, ſe faiſoient à mon voiſinage, on ſauroit que j'aime la joie, & j'y ſerois invité. Je porterois à ces bonnes gens quelques dons ſimples comme eux, qui contribueroient à la fête, & j'y trouverois en échange des biens d'un prix ineſtimable, des biens ſi peu connus de mes égaux, la franchiſe & le vrai plaiſir. Je ſouperois avec eux au bout de leur longue table, j'y ferois chorus au refrain d'une vieille chanſon ruſtique, & je danſerois dans leur grange de meilleur cœur qu'au bal de l'Opéra.

Juſqu'ici tout eſt à merveille, me-

dira-t-on ; mais la chaſſe ? eſt-ce être en campagne que de n'y pas chaſſer ? J'entends : je ne voulois qu'une métaire, & j'avois tort. Je me ſuppoſe riche, il me faut donc des plaiſirs excluſifs, des plaiſirs deſtructifs ; voici de tout autres affaires. Il me faut des terres, des bois, des gardes, des redevances, des honneurs ſeigneuriaux, ſur-tout de l'encens & de l'eau-bénite.

Fort bien ; mais cette terre aura des voiſins jaloux de leurs droits, & deſireux d'uſurper ceux des autres : nos gardes ſe chamailleront, & peut-être les maîtres : voilà des altercations, des querelles, des haines, des procès tout au moins ; cela n'eſt déjà pas fort agréable. Mes vaſſaux ne verront point avec plaiſir labourer leurs bleds par mes lievres, & leurs féves par mes ſangliers ; chacun n'oſant tuer l'ennemi qui détruit ſon travail, voudra du moins le chaſſer de ſon champ : après avoir paſſé le jour à cultiver leurs terres, il faudra qu'ils paſſent la nuit à les garder ; ils auront des mâtins, des tambours, des cornets, des ſonnettes : avec tout ce tintamarre ils troubleront mon ſommeil : je ſongerai malgré moi à la miſere de ces pauvres gens, & ne pourrai

m'empêcher de me la reprocher. Si j'avois l'honneur d'être Prince, tout cela ne me toucheroit gueres; mais moi, nouveau parvenu, nouveau riche, j'aurai le cœur encore un peu roturier.

Ce n'eſt pas tout; l'abondance du gibier tentera les chaſſeurs, j'aurai bientôt des braconniers à punir; il me faudra des priſons, des geoliers, des archers, des galeres: tout cela me paroît aſſez cruel. Les femmes de ces malheureux viendront aſſiéger ma porte & m'importuner de leurs cris, ou bien il faudra qu'on les chaſſe, qu'on les maltraite. Les pauvres gens qui n'auront point braconné, & dont mon gibier aura fouragé la récolte, viendront ſe plaindre de leur côté; les uns ſeront punis pour avoir tué le gibier, les autres ruinés pour l'avoir épargné; quelle triſte alternative! Je ne verrai de tous côtés qu'objets de miſere, je n'entendrai que gémiſſemens: cela doit troubler beaucoup, ce me ſemble, le plaiſir de maſſacrer à ſon aiſe des foules de perdrix & de lievres preſque ſous ſes pieds.

Voulez-vous dégager les plaiſirs de leurs peines? Otez-en l'excluſion; plus vous les laiſſerez communs aux hom-

mes, plus vous les goûterez toujours purs. Je ne ferai donc point tout ce que je viens de dire; mais ſans changer de goûts, je ſuivrai celui que je me ſuppoſe, à moindres frais. J'établirai mon ſéjour champêtre dans un pays où la chaſſe ſoit libre à tout le monde, & où j'en puiſſe avoir l'amuſement ſans embarras. Le gibier ſera plus rare; mais il y aura plus d'adreſſe à le chercher & de plaiſir à l'atteindre. Je me ſouviendrai des battemens de cœur qu'éprouvoit mon pere au vol de la premiere perdrix, & des tranſports de joie avec leſquels il trouvoit le lievre qu'il avoit cherché tout le jour. Oui, je ſoutiens que, ſeul avec ſon chien, chargé de ſon fuſil, de ſon carnier, de ſon fourniment, de ſa petite proie, il revenoit le ſoir, rendu de fatigue & déchiré des ronces, plus content de ſa journée que tous vos chaſſeurs de ruelle, qui, ſur un bon cheval, ſuivis de vingt fuſils chargés, ne font qu'en changer, tirer & tuer autour d'eux, ſans art, ſans gloire, & preſque ſans exercice. Le plaiſir n'eſt donc pas moindre; & l'inconvénient eſt ôté quand on n'a ni terre à garder, ni braconnier à punir, ni miſérable à tourmenter. Voilà donc

une solide raison de préférence. Quoi qu'on fasse, on ne tourmente point sans fin les hommes, qu'on n'en reçoive aussi quelque mal-aise : & les longues malédictions du peuple rendent tôt ou tard le gibier amer.

Encore un coup, les plaisirs exclusifs sont la mort du plaisir. Les vrais amusemens, sont ceux qu'on partage avec le peuple ; ceux qu'on veut avoir à soi seul, on ne les a plus. Si les murs que j'éleve autour de mon parc m'enfont une triste clôture, je n'ai fait à grands frais que m'ôter le plaisir de la promenade ; me voilà forcé de l'aller chercher au loin. Le démon de la propriété infecte tout ce qu'il touche. Un riche veut être par-tout le maître, & ne se trouve bien qu'où il ne l'est pas ; il est forcé de se fuir toujours. Pour moi, je ferai là-dessus, dans ma richesse, ce que j'ai fait dans ma pauvreté. Plus riche maintenant du bien des autres que je ne serai jamais du mien, je m'empare de tout ce qui me convient dans mon voisinage : il n'y a pas de conquérant plus déterminé que moi ; j'usurpe sur les Princes mêmes ; je m'accommode sans distinction de tous les terreins ouverts qui me plaisent

sent ; je leur donne des noms ; je fais de l'un mon parc, de l'autre ma terrasse, & m'en voilà le maître ; dès-lors je m'y promene impunément, j'y reviens souvent pour maintenir la possession ; j'use autant que je veux le sol à force d'y marcher ; & l'on ne me persuadera jamais que le titulaire du fonds que je m'approprie, tire plus d'usage de l'argent qu'il lui produit, que j'en tire de son terrein. Que si l'on vient à me vexer par des fossés, par des haies, peu m'importe ; je prends mon parc sur mes épaules, & je vais le poser ailleurs ; les emplacemens ne manquent pas aux environs, & j'aurai long-tems à piller mes voisins avant de manquer d'asyle.

Voilà quelque essai du vrai goût dans le choix des loisirs agréables : voilà dans quel esprit on jouit ; tout le reste n'est qu'illusion, chimere, sotte vanité. Quiconque s'écartera de ces regles, quelque riche qu'il puisse être, mangera son or en fumier, & ne connoîtra jamais le prix de la vie.

On m'objectera, sans doute, que de tels amusemens sont à la portée de tous les hommes, & qu'on n'a pas besoin d'être riche pour les goûter. C'est précisément à quoi j'en voulois venir. On

a du plaisir quand on en veut avoir : c'est l'opinion seule qui rend tout difficile, qui chasse le bonheur devant nous ; & il est cent fois plus aisé d'être heureux que de le paroître. L'homme de goût, & vraiment voluptueux, n'a que faire de richesse ; il lui suffit d'être libre & maître de lui. Quiconque jouit de la santé & ne manque pas du nécessaire, s'il arrache de son cœur les biens de l'opinion, est assez riche : c'est l'*aurea mediocritas* d'Horace. Gens à coffres-forts, cherchez donc quelque autre emploi de votre opulence ; car pour le plaisir elle n'est bonne à rien. Emile ne saura pas tout cela mieux que moi ; mais ayant le cœur plus pur & plus sain, il le sentira mieux encore, & toutes ses observations dans le monde ne feront que le lui confirmer.

En passant ainsi le tems, nous cherchons toujours Sophie, & nous ne la trouvons point. Il importoit qu'elle ne se trouvât pas si vîte, & nous l'avons cherchée où j'étois bien sûr qu'elle n'étoit pas (49). Enfin le moment presse ;

(49) *Mulierem fortem quis inveniet ? Procul & de ultimis finibus pretium ejus.* Prov. xxxi. 10.

il eſt tems de la chercher tout de bon, de peur qu'il ne s'en faſſe une qu'il prenne pour elle, & qu'il ne connoiſſe trop tard ſon erreur. Adieu donc Paris, Ville célebre, Ville de bruit, de fumée & de boue, où les femmes ne croient plus à l'honneur, ni les hommes à la vertu. Adieu Paris; nous cherchons l'amour, le bonheur, l'innocence; nous ne ſerons jamais aſſez loin de toi.

Fin du Livre quatrieme.

EMILE;

OU

DE L'EDUCATION.

LIVRE CINQUIEME.

NOUS voici parvenus au dernier acte de la Jeuneſſe, mais nous ne ſommes pas encore au dénouement.

Il n'eſt pas bon que l'homme ſoit ſeul. Emile eſt homme; nous lui avons promis une compagne, il faut la lui donner. Cette compagne eſt Sophie. En quels lieux eſt ſon aſyle? Où la trouverons-nous? Pour la trouver il la faut connoître. Sachons premierement ce qu'elle eſt, nous jugerons mieux des lieux qu'elle habite; & quand nous l'aurons trouvée, encore tout ne ſera-t-il pas fait. *Puiſque notre jeune Gentilhomme*, dit Locke, *eſt prêt à ſe marier, il eſt tems de le laiſſer auprès de ſa Maîtreſſe.* Et là-deſſus il finit ſon ouvrage. Pour moi qui n'ai pas l'honneur d'élever un Gentilhomme, je me garderai d'imiter Locke en cela.

SOPHIE
OU
LA FEMME.

SOPHIE doit être femme comme Emile eſt homme ; c'eſt-à-dire, avoir tout ce qui convient à la conſtitution de ſon eſpece & de ſon ſexe pour remplir ſa place dans l'ordre phyſique & moral. Commençons donc par examiner les conformités & les différences de ſon ſexe & du nôtre.

En tout ce qui ne tient pas au ſexe la femme eſt homme ; elle a les mêmes organes, les mêmes beſoins, les mêmes facultés ; la machine eſt conſtruite de la même maniere, les pieces en ſont les mêmes, le jeu de l'une eſt celui de l'autre, la figure eſt ſemblable, & ſous quelque rapport qu'on les conſidere, ils ne different entre eux que du plus au moins.

En tout ce qui tient au ſexe, la femme & l'homme ont par-tout des rapports & par-tout des différences ; la difficulté de les comparer vient de celle

de déterminer dans la conſtitution de l'un & de l'autre ce qui eſt du ſexe & ce qui n'en eſt pas. Par l'anatomie comparée, & même à la ſeule inſpection, l'on trouve entre eux des différences générales qui paroiſſent ne point tenir au ſexe; elles y tiennent pourtant, mais par des liaiſons que nous ſommes hors d'état d'appercevoir; nous ne ſavons juſqu'où ces liaiſons peuvent s'étendre; la ſeule choſe que nous ſavons avec certitude, eſt que tout ce qu'ils ont de commun eſt de l'eſpece; & que tout ce qu'ils ont de différent eſt du ſexe; ſous ce double point de vue, nous trouvons entre eux tant de rapports & tant d'oppoſitions, que c'eſt peut-être une des merveilles de la nature d'avoir pu faire deux êtres ſi ſemblables en les conſtituant ſi différemment.

Ces rapports & ces différences doivent influer ſur le moral; cette conſéquence eſt ſenſible, conforme à l'expérience, & montre la vanité des diſputes ſur la préférence ou l'égalité des ſexes; comme ſi chacun des deux allant aux fins de la nature, ſelon ſa deſtination particuliere, n'étoit pas plus parfait en cela que s'il reſſembloit

davantage à l'autre ? En ce qu'ils ont de commun ils ſont égaux ; en ce qu'ils ont de différent ils ne ſont pas comparables : une femme parfaite & un homme parfait, ne doivent pas plus ſe reſſembler d'eſprit que de viſage, & la perfection n'eſt pas ſuſceptible de plus & de moins.

Dans l'union des ſexes chacun concourt également à l'objet commun, mais non pas de la même maniere. De cette diverſité naît la premiere différence aſſignable entre les rapports moraux de l'un & de l'autre. L'un doit être actif & fort, l'autre paſſif & foible ; il faut néceſſairement que l'un veuille & puiſſe ; il ſuffit que l'autre réſiſte peu.

Ce principe établi, il s'enſuit que la femme eſt faite ſpécialement pour plaire à l'homme : ſi l'homme doit lui plaire à ſon tour, c'eſt d'une néceſſité moins directe : ſon mérite eſt dans ſa puiſſance, il plaît par cela ſeul qu'il eſt fort. Ce n'eſt pas ici la loi de l'amour, j'en conviens ; mais c'eſt celle de la nature, antérieure à l'amour même.

Si la femme eſt faite pour plaire & pour être ſubjuguée, elle doit ſe ren-

dre agréable à l'homme au lieu de le provoquer : sa violence à elle est dans ses charmes ; c'est par eux qu'elle doit le contraindre à trouver sa force & à en user. L'art le plus sûr d'animer cette force, est de la rendre nécessaire par la résistance. Alors l'amour-propre se joint au desir, & l'un triomphe de la victoire que l'autre lui fait remporter. De-là naissent l'attaque & la défense, l'audace d'un sexe & la timidité de l'autre, enfin la modestie & la honte dont la nature arma le foible pour asservir le fort.

Qui est-ce qui peut penser qu'elle ait prescrit indifféremment les mêmes avances aux uns & aux autres, & que le premier à former des desirs, doive être aussi le premier à les témoigner ? Quelle étrange dépravation de jugement ! L'entreprise ayant des conséquences si différentes pour les deux sexes, est-il naturel qu'ils aient la même audace à s'y livrer ? Comment ne voit-on pas qu'avec une si grande inégalité dans la mise commune, si la réserve n'imposoit à l'un la modération que la nature impose à l'autre, il en résulteroit bientôt la ruine de tous deux, & que le genre humain périroit

par les moyens établis pour le conſerver ? Avec la facilité qu'ont les femmes d'émouvoir les ſens des hommes, & d'aller réveiller au fond de leurs cœurs les reſtes d'un tempérament preſque éteint, s'il étoit quelque malheureux climat ſur la terre, où la Philoſophie eût introduit cet uſage, ſurtout dans les pays chauds, où il naît plus de femmes que d'hommes, tyranniſés par elles ils ſeroient enfin leurs victimes, & ſe verroient tous traîner à la mort ſans qu'ils puſſent jamais s'en défendre.

Si les femelles des animaux n'ont pas la même honte, que s'enſuit-il ? Ont-elles comme les femmes les deſirs illimités auxquels cette honte ſert de frein ? Le deſir ne vient pour elles qu'avec le beſoin ; le beſoin ſatisfait, le deſir ceſſe ; elles ne repouſſent plus le mâle par feinte (1), mais tout de bon : elles font tout le contraire de ce

(1) J'ai déjà remarqué que les refus de ſimagrée & d'agacerie ſont communs à preſque toutes les femelles, même parmi les animaux, & même quand elles ſont le plus diſpoſées à ſe rendre ; il faut n'avoir jamais obſervé leur manege pour diſconvenir de cela.

parence & dépende en effet du plus foible ; & cela, non par un frivole uſage de galanterie, ni par une orgueilleuſe généroſité de protecteur, mais par une invariable loi de la Nature, qui, donnant à la femme plus de facilité d'exciter les deſirs qu'à l'homme de les ſatisfaire, fait dépendre celui-ci, malgré qu'il en ait, du bon plaiſir de l'autre, & le contraint de chercher à ſon tour à lui plaire, pour obtenir qu'elle conſente à le laiſſer être le plus fort. Alors ce qu'il y a de plus doux pour l'homme dans ſa victoire, eſt de douter ſi c'eſt la foibleſſe qui cede à la force, ou ſi c'eſt la volonté que ſe rend; & la ruſe ordinaire de la femme eſt de laiſſer toujours ce doute entre elle & lui. L'eſprit des femmes répond en ceci parfaitement à leur conſtitution : loin de rougir de leur foibleſſe, elles en font gloire ; leurs tendres muſcles ſont ſans réſiſtance ; elles affectent de ne pouvoir ſoulever les plus légers fardeaux ; elles auroient honte d'être fortes : pourquoi cela ? ce n'eſt pas ſeulement pour paroître délicates, c'eſt par une précaution plus adroite ; elles ſe ménagent de loin des excuſes, & le droit d'être foibles au beſoin.

Le

Le progrès des lumieres acquises par nos vices, a beaucoup changé sur ce point les anciennes opinions parmi nous, & l'on ne parle plus gueres de violences, depuis qu'elles sont si peu nécessaires, & que les hommes n'y croient plus (2); au lieu qu'elles sont très-communes dans les hautes antiquités Grecques & Juives, parce que ces mêmes opinions sont dans la simplicité de la Nature, & que la seule expérience du libertinage a pu les déraciner. Si l'on cite de nos jours moins d'actes de violence, ce n'est surement pas que les hommes soient plus tempérans, mais c'est qu'ils ont moins de crédulité, & que telle plainte qui jadis eût persuadé des peuples simples, ne feroit de nos jours qu'attirer les ris des moqueurs; on gagne davantage à se taire. Il y a dans le Deutéronome une loi par laquelle une fille abusée étoit punie avec le séducteur, si le délit avoit été commis dans la ville; mais s'il avoit

(2) Il peut y avoir une telle disproportion d'âge & de force qu'une violence réelle ait lieu, mais traitant ici de l'état relatif des sexes selon l'ordre de la nature, je les prends tous deux dans le rapport commun qui constitue cet état.

été commis à la campagne ou dans des lieux écartés, l'homme seul étoit puni: *car*, dit la Loi, *la fille a crié, & n'a point été entendue.* Cette bénigne interprétation apprenoit aux filles à ne pas se laisser surprendre en des lieux fréquentés.

L'effet de ces diversités d'opinions sur les mœurs est sensible. La galanterie moderne en est l'ouvrage. Les hommes, trouvant que leurs plaisirs dépendoient plus de la volonté du beau sexe qu'ils n'avoient cru, ont captivé cette volonté par des complaisances dont il les a bien dédommagés.

Voyez comment le physique nous amene insensiblement au moral, & comment de la grossiere union des sexes naissent peu-à-peu les plus douces loix de l'amour. L'empire des femmes n'est point à elles parce que les hommes l'ont voulu, mais parce qu'ainsi le veut la nature; il étoit à elles avant qu'elles paruissent l'avoir: ce même Hercule qui crut faire violence aux cinquante filles de Thespitius, fut pourtant contraint de filer près d'Omphale, & le fort Samson n'étoit pas si fort que Dalila. Cet empire est aux femmes & ne peut leur être ôté;

même quand elles en abuſent; ſi jamais elles pouvoient le perdre, il y a long-tems qu'elles l'auroient perdu.

Il n'y a nulle parité entre les deux ſexes quant à la conſéquence du ſexe. Le mâle n'eſt mâle qu'en certains inſtans, la femelle eſt femelle toute ſa vie, ou du moins toute ſa jeuneſſe; tout la rappelle ſans ceſſe à ſon ſexe, & pour en bien remplir les fonctions, il lui faut une conſtitution qui s'y rapporte. Il lui faut du ménagement durant ſa groſſeſſe, il lui faut du repos dans ſes couches, il lui faut une vie molle & ſédentaire pour allaiter ſes enfans, il lui faut pour les élever de la patience & de la douceur, un zele, une affection que rien ne rebute; elle ſert de liaiſon entre eux & leur pere, elle ſeule les lui fait aimer & lui donne la confiance de les appeller ſiens. Que de tendreſſe & de ſoins ne lui faut-il point pour maintenir dans l'union toute la famille! Et enfin tout cela ne doit pas être des vertus, mais des goûts, ſans quoi l'eſpece humaine ſeroit bientôt éteinte.

La rigidité des devoirs relatifs des deux ſexes n'eſt ni ne peut être la même. Quand la femme ſe plaint là-

deſſus de l'injuſte inégalité qu'y met l'homme, elle a tort; cette inégalité n'eſt point une inſtitution humaine, ou du moins elle n'eſt point l'ouvrage du préjugé, mais de la raiſon: c'eſt à celui des deux que la nature a chargé du dépôt des enfans d'en répondre à l'autre. Sans doute il n'eſt permis à perſonne de violer ſa foi, & tout mari infidele qui prive ſa femme du ſeul prix des auſteres devoirs de ſon ſexe eſt un homme injuſte & barbare: mais la femme infidelle fait plus, elle diſſout la famille, & briſe tous les liens de la nature, en donnant à l'homme des enfans qui ne ſont pas à lui, elle trahit les uns & les autres, elle joint la perfidie à l'infidélité. J'ai peine à voir quel déſordre & quel crime ne tient pas à celui-là. S'il eſt un état affreux au monde, c'eſt celui d'un malheureux pere, qui, ſans confiance en ſa femme, n'oſe ſe livrer aux plus doux ſentimens de ſon cœur, qui doute en embraſſant ſon enfant s'il n'embraſſe point l'enfant d'un autre, le gage de ſon déshonneur, le raviſſeur du bien de ſes propres enfans. Qu'eſt-ce alors que la famille, ſi ce n'eſt une ſociété d'ennemis ſecrets qu'une femme coupable arme

l'un contre l'autre en les forçant de feindre de s'entre-aimer ?

Il n'importe donc pas ſeulement que la femme ſoit fidelle, mais qu'elle ſoit jugée telle par ſon mari, par ſes proches, par tout le monde; il importe qu'elle ſoit modeſte, attentive, réſervée, & qu'elle porte aux yeux d'autrui, comme en ſa propre conſcience, le témoignage de ſa vertu : s'il importe qu'un pere aime ſes enfans, il importe qu'il eſtime leur mere. Telles ſont les raiſons qui mettent l'apparence même au nombre des devoirs des femmes, & leur rendent l'honneur & la réputation non moins indiſpenſables que la chaſteté. De ces principes dérive, avec la différence morale des ſexes, un motif nouveau de devoir & de convenance, qui preſcrit ſpécialement aux femmes l'attention la plus ſcrupuleuſe ſur leur conduite, ſur leurs manieres, ſur leur maintien. Soutenir vaguement que les deux ſexes ſont égaux & que leurs devoirs ſont les mêmes, c'eſt ſe perdre en déclamations vaines, c'eſt ne rien dire tant qu'on ne répondra pas à cela.

N'eſt-ce pas une maniere de raiſonner bien ſolide de donner des exceptions pour réponſes à des loix générales auſſi

bien fondées ? Les femmes, dites-vous, ne font pas toujours des enfans ? Non ; mais leur deſtination propre! eſt d'en faire. Quoi ! parce qu'il y a dans l'Univers une centaine de grandes villes où les femmes vivant dans la licence font peu d'enfans, vous prétendez que l'état des femmes eſt d'en faire peu ! Et que deviendroient nos villes, ſi les campagnes éloignées, où les femmes vivent plus ſimplement & plus chaſtement, ne réparoient la ſtérilité des Dames ? Dans combien de Provinces les femmes qui n'ont fait que quatre ou cinq enfans paſſent pour peu fécondes (3) ! Enfin, que telle ou telle femme faſſe peu d'enfans, qu'importe ? L'état de la femme eſt-il moins d'être mere, & n'eſt-ce pas par des loix générales que la nature & les mœurs doivent pourvoir à cet état ?

Quand il y auroit entre les groſſeſſes

(3) Sans cela l'eſpece dépériroit néceſſairement : pour qu'elle ſe conſerve, il faut, tout compenſé, que chaque femme faſſe à-peu-près quatre enfans : car des enfans qui naiſſent, il en meurt près de la moitié avant qu'ils puiſſent en avoir d'autres, & il en faut deux reſtans pour repréſenter le pere & la mere. Voyez ſi les villes vous fourniront cette population-là.

d'auſſi longs intervalles qu'on le ſuppoſe, une femme changera-t-elle ainſi bruſquement & alternativement, de maniere de vivre ſans péril & ſans riſque ? Sera-t-elle aujourd'hui nourrice & demain guerriere ? changera-t-elle de tempérament & de goûts comme un caméléon de couleurs ? Paſſera-t-elle tout-à-coup de l'ombre de la clôture, & des ſoins domeſtiques, aux injures de l'air, aux travaux, aux fatigues, aux périls de la guerre ? Sera-t-elle tantôt craintive (4) & tantôt brave, tantôt délicate & tantôt robuſte ? Si les jeunes gens élevés dans Paris ont peine à ſupporter le métier des armes, des femmes qui n'ont jamais affronté le ſoleil, & qui ſavent à peine marcher, le ſupporteront-elles après cinquante ans de molleſſe ? Prendront-elles ce dur métier à l'âge où les hommes le quittent ?

Il y a des Pays où les femmes accouchent preſque ſans peine, & nourriſſent leurs enfans preſque ſans ſoin, j'en conviens ; mais dans ces mêmes pays

(4) La timidité des femmes eſt encore un inſtinct de la nature contre le double riſque qu'elles courent durant leur groſſeſſe.

les hommes vont demi-nuds en tout tems, terraſſent les bêtes féroces, portent un canot comme un havre-ſac, font des chaſſes de ſept ou huit cents lieues, dorment à l'air à plate-terre, ſupportent des fatigues incroyables, & paſſent pluſieurs jours ſans manger. Quand les femmes deviennent robuſtes, les hommes le deviennent encore plus; quand les hommes s'amolliſſent, les femmes s'amolliſſent davantage; quand les deux termes changent également, la différence reſte la même.

Platon, dans ſa République, donne aux femmes les mêmes exercices qu'aux hommes; je le crois bien. Ayant ôté de ſon Gouvernement les familles particulieres, & ne ſachant plus que faire des femmes, il ſe vit forcé de les faire hommes. Ce beau génie avoit tout combiné, tout prévu: il alloit au-devant d'une objection que perſonne peut-être n'eût ſongé à lui faire, mais il a mal réſolu celle qu'on lui fait. Je ne parle point de cette prétendue communauté de femmes dont le reproche tant répété, prouve que ceux qui le lui font ne l'ont jamais lu: je parle de cette promiſcuité civile qui confond par-tout les deux ſexes dans les mêmes

emplois, dans les mêmes travaux, & ne peut manquer d'engendrer les plus intolérables abus; je parle de cette ſubverſion des plus doux ſentimens de la nature immolés à un ſentiment artificiel qui ne peut ſubſiſter que par eux; comme s'il ne faloit pas une priſe naturelle pour former des liens de convention; comme ſi l'amour qu'on a pour ſes proches n'étoit pas le principe de celui qu'on doit à l'Etat; comme ſi ce n'étoit pas par la petite patrie, qui eſt la famille, que le cœur s'attache à la grande; comme ſi ce n'étoient pas le bon fils, le bon mari, le bon pere, qui font le bon Citoyen?

Dès qu'une fois il eſt démontré que l'homme & la femme ne ſont ni ne doivent être conſtitués de même, de caractere ni de tempérament, il s'enſuit qu'ils ne doivent pas avoir la même éducation. En ſuivant les directions de la nature, ils doivent agir de concert, mais ils ne doivent pas faire les mêmes choſes; la fin des travaux eſt commune, mais les travaux ſont différens, & par conſéquent les goûts qui les dirigent. Après avoir tâché de former l'homme naturel, pour ne pas laiſſer imparfait notre ouvrage, voyons comment doit

ſe former auſſi la femme qui convient à cet homme.

Voulez-vous toujours être bien guidé ? Suivez toujours les indications de la nature. Tout ce qui caractériſe le ſexe doit être reſpecté comme établi par elle. Vous dites ſans ceſſe ; les femmes ont tel & tel défaut que nous n'avons pas : votre orgueil vous trompe ; ce ſeroit des défauts pour vous, ce ſont des qualités pour elles ; tout iroit moins bien, ſi elles ne les avoient pas. Empêchez ces prétendus défauts de dégénérer ; mais gardez-vous de les détruire.

Les femmes de leur côté ne ceſſent de crier que nous les élevons pour être vaines & coquettes, que nous les amuſons ſans ceſſe à des puérilités pour reſter plus facilement les maîtres ; elles s'en prennent à nous des défauts que nous leur reprochons. Quelle folie ! Et depuis quand ſont-ce les hommes qui ſe mêlent de l'éducation des filles ? Qui eſt-ce qui empêche les meres de les élever comme il leur plaît ? Elles n'ont point de Colleges : grand malheur ! Eh, plût à Dieu qu'il n'y en eût point pour les garçons, ils ſeroient plus ſenſément & plus honnêtement

élevés ! Force-t-on vos filles à perdre leur tems en niaiſeries ? Leur fait-on malgré elles paſſer la moitié de leur vie à leur toilette à votre exemple ? Vous empêche-t-on de les inſtruire & faire inſtruire à votre gré ? Eſt-ce notre faute ſi elles nous plaiſent quand elles ſont belles, ſi leurs minauderies nous ſéduiſent, ſi l'art qu'elles apprennent de vous nous attire & nous flatte, ſi nous aimons à les voir miſes avec goût, ſi nous leur laiſſons affiler à loiſir les armes dont elles nous ſubjuguent ? Eh ! prenez le parti de les élever comme des hommes ; ils y conſentiront de bon cœur ! Plus elles voudront leur reſſembler, moins elles les gouverneront ; & c'eſt alors qu'ils ſeront vraiment les maîtres.

Toutes les facultés communes aux deux ſexes ne leur ſont pas également partagées, mais priſes en tout elles ſe compenſent ; la femme vaut mieux comme femme & moins comme homme ; par-tout où elle fait valoir ſes droits, elle a l'avantage ; par-tout où elle veut uſurper les nôtres, elle reſte au-deſſous de nous. On ne peut répondre à cette vérité générale que par des exceptions ; conſtante maniere d'argu-

menter des galans partisans du beau sexe.

Cultiver dans les femmes les qualités de l'homme & négliger celles qui leur sont propres, c'est donc visiblement travailler à leur préjudice : les rusées le voient trop bien pour en être les dupes ; en tâchant d'usurper nos avantages, elles n'abandonnent pas les leurs ; mais il arrive de-là que, ne pouvant bien ménager les uns & les autres, parce qu'ils sont incompatibles, elles restent au-dessous de leur portée sans se mettre à la nôtre, & perdent la moitié de leur prix. Croyez-moi, mere judicieuse, ne faites point de votre fille un honnête homme, comme pour donner un démenti à la nature ; faites-en une honnête femme, & soyez sûre qu'elle en vaudra mieux pour elle & pour nous.

S'ensuit-il qu'elle doive être élevée dans l'ignorance de toute chose & bornée aux seules fonctions du ménage ? L'homme fera-t-il sa servante de sa compagne, se privera-t-il auprès d'elle du plus grand charme de la société ? Pour mieux l'asservir, l'empêchera-t-il de rien sentir, de rien connoître ? En fera-t-il un véritable automate ? Non,

ſans doute : ainſi ne l'a pas dit la nature, qui donne aux femmes un eſprit ſi agréable & ſi délié ; au contraire, elle veut qu'elles penſent, qu'elles jugent, qu'elles aiment, qu'elles connoiſſent, qu'elles cultivent leur eſprit comme leur figure ; ce ſont les armes qu'elle leur donne pour ſuppléer à la force qui leur manque & pour diriger la nôtre. Elles doivent apprendre beaucoup de choſes, mais ſeulement celles qu'il leur convient de ſavoir.

Soit que je conſidere la deſtination particuliere du ſexe, ſoit que j'obſerve ſes penchans, ſoit que je compte ſes devoirs, tout concourt également à m'indiquer la forme d'éducation qui lui convient. La femme & l'homme ſont faits l'un pour l'autre, mais leur mutuelle dépendance n'eſt pas égale : les hommes dépendent des femmes par leurs deſirs ; les femmes dépendent des hommes, & par leurs deſirs & par leurs beſoins ; nous ſubſiſterions plutôt ſans elles qu'elles ſans nous. Pour qu'elles aient le néceſſaire, pour qu'elles ſoient dans leur état, il faut que nous le leur donnions ; que nous voulions le leur donner, que nous les en eſtimions dignes ; elles dépendent de nos ſenti-

mens, du prix que nous mettons à leur mérite, du cas que nous faiſons de leurs charmes & de leurs vertus. Par la loi même de la nature les femmes, tant pour elles que pour leurs enfans, ſont à la merci des jugemens des hommes : il ne ſuffit pas qu'elles ſoient eſtimables, il faut qu'elles ſoient eſtimées ; il ne leur ſuffit pas d'être belles, il faut qu'elles plaiſent ; il ne leur ſuffit pas d'être ſages, il faut qu'elles ſoient reconnues pour telles ; leur honneur n'eſt pas ſeulement dans leur conduite, mais dans leur réputation, & il n'eſt pas poſſible que celle qui conſent à paſſer pour infâme puiſſe jamais être honnête. L'homme en bien faiſant ne dépend que de lui-même & peut braver le jugement public, mais la femme en bien faiſant n'a fait que la moitié de ſa tâche, & ce que l'on penſe d'elle ne lui importe pas moins que ce qu'elle eſt en effet. Il ſuit de-là que le ſyſtême de ſon éducation doit être, à cet égard, contraire à celui de la nôtre : l'opinion eſt le tombeau de la vertu parmi les hommes, & ſon trône parmi les femmes.

De la bonne conſtitution des meres dépend d'abord celle des enfans ; du

ſoin des femmes dépend la premiere éducation des hommes; des femmes dépendent encore leurs mœurs, leurs paſſions, leurs goûts, leurs plaiſirs, leur bonheur même. Ainſi toute l'éducation des femmes doit être relative aux hommes. Leur plaire, leur être utiles, ſe faire aimer & honorer d'eux, les élever jeunes, les ſoigner grands, les conſeiller, les conſoler, leur rendre la vie agréable & douce, voilà les devoirs des femmes dans tous les tems, & ce qu'on doit leur apprendre dès leur enfance. Tant qu'on ne remontera pas à ce principe on s'écartera du but, & tous les préceptes qu'on leur donnera ne ſerviront de rien pour leur bonheur ni pour le nôtre.

Mais quoique toute femme veuille plaire aux hommes & doive le vouloir, il y a bien de la différence entre vouloir plaire à l'homme de mérite, à l'homme vraiment aimable, & vouloir plaire à ces petits agréables qui déshonorent leur ſexe & celui qu'ils imitent. Ni la nature, ni la raiſon ne peuvent porter la femme à aimer dans les hommes ce qui lui reſſemble, & ce n'eſt pas non plus en prenant leurs manieres qu'elle doit chercher à s'en faire aimer.

Lors donc que quittant le ton modeſte & poſé de leur ſexe elles prennent les airs de ces étourdis, loin de ſuivre leur vocation elles y renoncent, elles s'ôtent à elles-mêmes les droits qu'elles penſent uſurper : ſi nous étions autrement, diſent-elles, nous ne plairions point aux hommes ; elles mentent. Il faut être folle pour aimer les foux ; le deſir d'attirer ces gens-là montre le goût de celle qui s'y livre. S'il n'y avoit point d'hommes frivoles elle ſe preſſeroit d'en faire, & leurs frivolités ſont bien plus ſon ouvrage, que les ſiennes ne ſont le leur. La femme qui aime les vrais hommes & qui veut leur plaire prend des moyens aſſortis à ſon deſſein. La femme eſt coquette par état, mais ſa coquetterie change de forme & d'objet ſelon ſes vues ; réglons ces vues ſur celles de la Nature, la femme aura l'éducation qui lui convient.

Les petites filles preſque en naiſſant aiment la parure : non contentes d'être jolies elles veulent qu'on les trouve telles ; on voit dans leurs petits airs que ce ſoin les occupe déjà, & à peine ſont-elles en état d'entendre ce qu'on leur dit, qu'on les gouverne en leur

parlant de ce qu'on penſera d'elles. Il s'en faut bien que le même motif très-indiſcrétement propoſé aux petits garçons n'ait ſur eux le même empire. Pourvu qu'ils ſoient indépendans & qu'ils aient du plaiſir, ils ſe ſoucient fort peu de ce qu'on pourra penſer d'eux. Ce n'eſt qu'à force de tems & de peine qu'on les aſſujettit à la même loi.

De quelque part que vienne aux filles cette premiere leçon, elle eſt très-bonne. Puiſque le corps naît, pour ainſi dire, avant l'ame, la premiere culture doit être celle du corps : cet ordre eſt commun aux deux ſexes, mais l'objet de cette culture eſt différent ; dans l'un cet objet eſt le développement des forces, dans l'autre il eſt celui des agrémens : non que ces qualités doivent être excluſives dans chaque ſexe, l'ordre ſeulement eſt renverſé : il faut aſſez de force aux femmes pour faire tout ce qu'elles font avec grace, il faut aſſez d'adreſſe aux hommes pour faire tout ce qu'ils font avec facilité.

Par l'extrême molleſſe des femmes commence celle des hommes. Les femmes ne doivent par être robuſtes com-

me eux, mais pour eux, pour que les hommes qui naîtront d'elles le ſoient auſſi. En ceci les Couvens, où les Penſionnaires ont une nourriture groſſiere, mais beaucoup d'ébats, de courſes, de jeux en plein air & dans des jardins, ſont à préférer à la maiſon paternelle, où une fille délicatement nourrie, toujours flattée ou tancée, toujours aſſiſe ſous les yeux de ſa mere dans une chambre bien cloſe, n'oſe ſe lever ni marcher, ni parler, ni ſouffler, & n'a pas un moment de liberté pour jouer, ſauter, courir, crier, ſe livrer à la pétulance naturelle à ſon âge: toujours ou relâchement dangereux, ou ſévérité mal-entendue; jamais rien ſelon la raiſon. Voilà comment on ruine le corps & le cœur de la Jeuneſſe.

Les filles de Sparte s'exerçoient comme les garçons aux jeux militaires, non pour aller à la guerre, mais pour porter un jour des enfans capables d'en ſoutenir les fatigues. Ce n'eſt pas-là ce que j'approuve: il n'eſt point néceſſaire pour donner des ſoldats à l'Etat que les meres aient porté le mouſquet & fait l'exercice à la Pruſſienne; mais je trouve qu'en général l'éducation

grecque étoit très-bien entendue en cette partie. Les jeunes filles paroiſſoient ſouvent en public, non pas mêlées avec les garçons, mais raſſemblées entre elles. Il n'y avoit preſque pas une fête, pas un ſacrifice, pas une cérémonie où l'on ne vît des bandes de filles des premiers Citoyens couronnées de fleurs, chantant des hymnes, formant des chœurs de danſes, portant des corbeilles, des vaſes, des offrandes, & préſentant aux ſens dépravés des Grecs un ſpectacle charmant & propre à balancer le mauvais effet de leur indécente gymnaſtique. Quelque impreſſion que fit cet uſage ſur les cœurs des hommes, toujours étoit-il excellent pour donner au ſexe une bonne conſtitution dans la jeuneſſe, par des exercices agréables, modérés, ſalutaires, & pour aiguiſer & former ſon goût par le deſir continuel de plaire, ſans jamais expoſer ſes mœurs.

Si-tôt que ces jeunes perſonnes étoient mariées, on ne les voyoit plus en public; renfermées dans leurs maiſons, elles bornoient tous leurs ſoins à leur ménage & à leur famille. Telle eſt la maniere de vivre que la Nature & la raiſon preſcrit au ſexe; auſſi de ces

meres-là naiſſoient les hommes les plus ſains, les plus robuſtes, les mieux faits de la terre : & malgré le mauvais renom de quelques Iſles, il eſt conſtant que de tous les peuples du monde ſans en excepter même les Romains, on n'en cite aucun où les femmes aient été à la fois plus ſages & plus aimables, & aient mieux réuni les mœurs & la beauté, que l'ancienne Grece.

On ſait que l'aiſance des vêtemens qui ne gênoient point le corps, contribuoit beaucoup à lui laiſſer dans les deux ſexes ces belles proportions qu'on voit dans leurs ſtatues, & qui ſervent encore de modele à l'art, quand la Nature défigurée a ceſſé de lui en fournir parmi nous. De toutes ces entraves gothiques, de ces multitudes de ligatures qui tiennent de toutes parts nos membres en preſſe, ils n'en avoient pas une ſeule. Leurs femmes ignoroient l'uſage de ces corps de baleine par leſquels les nôtres contrefont leur taille plutôt qu'elles ne la marquent. Je ne puis concevoir que cet abus pouſſé en Angleterre à un point inconcevable, n'y faſſe pas à la fin dégénérer l'eſpece, & je ſoutiens même

que l'objet d'agrément qu'on se propose en cela est de mauvais goût. Il n'est point agréable de voir une femme coupée en deux comme une guêpe; cela choque la vue & fait souffrir l'imagination. La finesse de la taille a, comme tout le reste, ses proportions, sa mesure, passé laquelle elle est certainement un défaut : ce défaut seroit même frappant à l'œil sur le nû ; pourquoi seroit-il une beauté sous le vêtement ?

Je n'ose presser les raisons sur lesquelles les femmes s'obstinent à s'encuirasser ainsi : un sein qui tombe, un ventre qui grossit, &c. cela déplait fort, j'en conviens, dans une personne de vingt ans, mais cela ne choque plus à trente ; & comme il faut en dépit de nous être en tout tems ce qu'il plaît à la nature, & que l'œil de l'homme ne s'y trompe point, ces défauts sont moins déplaisans à tout âge, que la sotte affectation d'une petite fille de quarante ans.

Tout ce qui gêne & contraint la nature est de mauvais goût ; cela est vrai des parures du corps comme des ornemens de l'esprit : la vie, la santé, la raison, le bien-être doivent aller avant

pour elle. Et en effet preſque toutes les petites filles apprennent avec répugnance à lire & à écrire ; mais quant à tenir l'aiguille, c'eſt ce qu'elles apprennent toujours volontiers. Elles s'imaginent d'avance être grandes, & ſongent avec plaiſir que ces talens pourront un jour leur ſervir à ſe parer.

Cette premiere route ouverte eſt facile à ſuivre : la couture, la broderie, la dentelle viennent d'elles-mêmes : la tapiſſerie n'eſt plus ſi fort à leur gré. Les meubles ſont trop loin d'elles, ils ne tiennent point à la perſonne, ils tiennent à d'autres opinions. La tapiſſerie eſt l'amuſement des femmes ; de jeunes filles n'y prendront jamais un fort grand plaiſir.

Ces progrès volontaires s'étendront aiſément juſqu'au deſſin, car cet art n'eſt pas indifférent à celui de ſe mettre avec goût : mais je ne voudrois point qu'on les appliquât au payſage, encore moins à la figure. Des feuillages, des fruits, des fleurs, des draperies, tout ce qui peut ſervir à donner un contour élégant aux ajuſtemens, & à faire ſoi-même un patron de broderie quand on n'en trouve pas à ſon gré, cela leur ſuffit. En général, s'il importe

aux

aux hommes de borner leurs études à des connoiſſances d'uſage, cela importe encore plus aux femmes ; parce que la vie de celles-ci, bien que moins laborieuſe, étant ou devant être plus aſſidue à leurs ſoins & plus entrecoupée de ſoins divers, ne leur permet pas de ſe livrer par choix à aucun talent au préjudice de leurs devoirs.

Quoi qu'en diſent les plaiſans, le bon ſens eſt également des deux ſexes. Les filles en général ſont plus dociles que les garçons, & l'on doit même uſer ſur elles de plus d'autorité, comme je le dirai tout à l'heure : mais il ne s'enſuit pas que l'on doive exiger d'elles rien dont elles ne puiſſent voir l'utilité ; l'art des meres eſt de la leur montrer dans tout ce qu'elles leur preſcrivent, & cela eſt d'autant plus aiſé, que l'intelligence dans les filles eſt plus précoce que dans les garçons. Cette regle bannit de leur ſexe, ainſi que du nôtre, non-ſeulement toutes les études oiſives qui n'aboutiſſent à rien de bon & ne rendent pas même plus agréables aux autres ceux qui les ont faites, mais même toutes celles dont l'utilité n'eſt pas de l'âge, & où l'enfant ne peut la prévoir dans un âge plus avancé. Si je

ne veux pas qu'on presse un garçon d'apprendre à lire, à plus forte raison je ne veux pas qu'on y force de jeunes filles avant de leur faire bien sentir à quoi sert la lecture, & dans la maniere dont on leur montre ordinairement cette utilité, on suit bien plus sa propre idée que la leur. Après tout, où est la nécessité qu'une fille sache lire & écrire de si bonne heure? Aura-t-elle sitôt un ménage à gouverner? Il y en a bien peu qui ne fassent plus d'abus que d'usage de cette fatale science, & toutes sont un peu trop curieuses pour ne pas l'apprendre sans qu'on les y force, quand elles en auront le loisir & l'occasion. Peut-être devroient-elles apprendre à chiffrer avant tout, car rien n'offre une utilité plus sensible en tout tems, ne demande un plus long usage, & ne laisse tant de prise à l'erreur que les comptes. Si la petite n'avoit les cerises de son goûté que par une opération d'arithmétique, je vous réponds qu'elle sauroit bientôt calculer.

Je connois une jeune personne qui apprit à écrire plutôt qu'à lire, & qui commença d'écrire avec l'aiguille avant que d'écrire avec la plume. De toute l'écriture elle ne voulut d'abord faire

que des *O*. Elle faiſoit inceſſamment des *O* grands & petits, des *O* de toutes les tailles, des *O* les uns dans les autres, & toujours tracés à rebours. Malheureuſement, un jour qu'elle étoit occupée à cet utile exercice, elle ſe vit dans un miroir, & trouvant que cette attitude contrainte lui donnoit mauvaiſe grace, comme une autre Minerve, elle jetta la plume & ne voulut plus faire des *O*. Son frere n'aimoit pas plus à écrire qu'elle, mais ce qui le fâchoit étoit la gêne, & non pas l'air qu'elle lui donnoit. On prit un autre tour pour la ramener à l'écriture; la petite fille étoit délicate & vaine, elle n'entendoit point que ſon linge ſervît à ſes ſœurs: on le marquoit, on ne voulut plus le marquer; il falut apprendre à marquer elle-même: on conçoit le reſte du progrès.

Juſtifiez toujours les ſoins que vous impoſez aux jeunes filles, mais impoſez-leur en toujours. L'oiſiveté & l'indocilité ſont les deux défauts les plus dangereux pour elles, & dont on guérit le moins quand on les a contractés. Les filles doivent être vigilantes & laborieuſes; ce n'eſt pas tout, elles doivent être gênées de bonne heure.

Ce malheur, si c'en est un pour elles, est inséparable de leur sexe, & jamais elles ne s'en délivrent que pour en souffrir de bien plus cruels. Elles seront toute leur vie asservies à la gêne la plus continuelle & la plus sévere, qui est celle des bienséances : il faut les exercer d'abord à la contrainte, afin qu'elle ne leur coûte jamais rien ; à dompter toutes leurs fantaisies pour les soumettre aux volontés d'autrui. Si elles vouloient toujours travailler, on devroit quelquefois les forcer à ne rien faire. La dissipation ; la frivolité, l'inconstance, sont des défauts qui naissent aisément de leurs premiers goûts corrompus & toujours suivis. Pour prévenir cet abus, apprenez-leur surtout à se vaincre. Dans nos insensés établissemens, la vie de l'honnête femme est un combat perpétuel contre elle-même ; il est juste que ce sexe partage la peine des maux qu'il nous a causés.

Empêchez que les filles ne s'ennuient dans leurs occupations & ne se passionnent dans leurs amusemens, comme il arrive toujours dans les éducations vulgaires, où l'on met, comme dit Fénelon, tout l'ennui d'un côté &

tout le plaisir de l'autre. Le premier de ces deux inconvéniens n'aura lieu, si on suit les regles précédentes, que quand les personnes qui seront avec elles leur déplairont. Une petite fille qui aimera sa mere ou sa mie, travaillera tout le jour à ses côtés sans ennui : le babil seul la dédommagera de toute sa gêne. Mais si celle qui la gouverne lui est insupportable, elle prendra dans le même dégoût tout ce qu'elle fera sous ses yeux. Il est très-difficile que celles qui ne se plaisent pas avec leurs meres plus qu'avec personne au monde, puissent un jour tourner à bien : mais pour juger de leurs vrais sentimens, il faut les étudier, & non pas se fier à ce qu'elles disent ; car elles sont flatteuses, dissimulées, & savent de bonne heure se déguiser. On ne doit pas non plus leur prescrire d'aimer leur mere ; l'affection ne vient point par devoir, & ce n'est pas ici que sert la contrainte. L'attachement, les soins, la seule habitude feront aimer la mere de la fille, si elle ne fait rien pour s'attirer sa haine. La gêne même où elle la tient bien dirigée, loin d'affoiblir cet attachement, ne fera que l'augmenter, parce que la dépendance étant un état

naturel aux femmes, les filles se fentent faites pour obéir.

Par la même raison qu'elles ont ou doivent avoir peu de liberté, elles portent à l'excès celle qu'on leur laisse; extrêmes en tout, elles se livrent à leurs jeux avec plus d'emportement encore que les garçons: c'est le second des inconvéniens dont je viens de parler. Cet emportement doit être modéré; car il est la cause de plusieurs vices particuliers aux femmes, comme entre autres le caprice & l'enjouement, par lesquels une femme se transporte aujourd'hui pour tel objet qu'elle ne regardera pas demain. L'inconstance des goûts leur est aussi funeste que leur excès, & l'un & l'autre leur vient de la même source. Ne leur ôtez pas la gaieté, les ris, le bruit, les folâtres jeux, mais empêchez qu'elles ne se rassasient de l'un pour courir à l'autre; ne souffrez pas qu'un seul instant dans leur vie elles ne connoissent plus de frein. Accoutumez-les à se voir interrompre au milieu de leurs jeux, & ramener à d'autres soins sans murmurer. La seule habitude suffit encore en ceci, parce qu'elle ne fait que seconder la nature.

Il réſulte de cette contrainte habituelle une docilité dont les femmes ont beſoin toute leur vie, puiſqu'elles ne ceſſent jamais d'être aſſujetties ou à un homme, ou aux jugemens des hommes, & qu'il ne leur eſt jamais permis de ſe mettre au-deſſus de ces jugemens. La premiere & la plus importante qualité d'une femme eſt la douceur : faite pour obéir à un être auſſi imparfait que l'homme, ſouvent ſi plein de vices, & toujours ſi plein de défauts, elle doit apprendre de bonne heure à ſouffrir même l'injuſtice, & à ſupporter les torts d'un mari ſans ſe plaindre ; ce n'eſt pas pour lui, c'eſt pour elle qu'elle doit être douce : l'aigreur & l'opiniâtreté des femmes ne font jamais qu'augmenter leurs maux & les mauvais procédés des maris ; ils ſentent que ce n'eſt pas avec ces armes-là qu'elles doivent les vaincre. Le Ciel ne les fit point inſinuantes & perſuaſives pour devenir acariâtres ; il ne les fit point foibles pour être impérieuſes ; il ne leur donna point une voix ſi douce pour dire des injures ; il ne leur fit point des traits ſi délicats pour les défigurer par la colere. Quand elles ſe fâchent, elles s'oublient ; elles ont ſouvent raiſon de ſe

plaindre, mais elles ont toujours tort de gronder. Chacun doit garder le ton de son sexe; un mari trop doux peut rendre une femme impertinente; mais, à moins qu'une homme ne soit un monstre, la douceur d'une femme le ramene, & triomphe de lui tôt ou tard.

Que les filles soient toujours soumises, mais que les meres ne soient pas toujours inexorables. Pour rendre docile une jeune personne, il ne faut pas la rendre malheureuse; pour la rendre modeste, il ne faut pas l'abrutir. Au contraire, je ne serois pas fâché qu'on lui laissât mettre un peu d'adresse, non pas à éluder la punition dans sa désobéissance, mais à se faire exempter d'obéir. Il n'est pas question de lui rendre sa dépendance pénible, il suffit de la lui faire sentir. La ruse est un talent naturel au sexe; & persuadé que tous les penchans naturels sont bons & droits par eux-mêmes, je suis d'avis qu'on cultive celui-là comme les autres: il ne s'agit que d'en prévenir l'abus.

Je m'en rapporte sur la vérité de cette remarque à tout observateur de bonne foi. Je ne veux point qu'on examine là-dessus les femmes mêmes;

nos gênantes institutions peuvent les forcer d'aiguiser leur esprit. Je veux qu'on examine les filles, les petites filles qui ne font, pour ainsi dire, que de naître ; qu'on les compare avec les petits garçons du même âge ; & si ceux-ci ne paroissent lourds, étourdis, bêtes auprès d'elles, j'aurai tort incontestablement. Qu'on me permette un seul exemple pris dans toute la naïveté puérile.

Il est très-commun de défendre aux enfans de rien demander à table ; car on ne croit jamais mieux réussir dans leur éducation qu'en les surchargeant de préceptes inutiles ; comme si un morceau de ceci ou de cela n'étoit pas bientôt accordé ou refusé (5), sans faire mourir sans cesse un pauvre enfant d'une convoitise aiguisée par l'espérance. Tout le monde sait l'adresse d'un jeune garçon soumis à cette loi, lequel ayant été oublié à table, s'avisa de demander du sel, &c. Je ne dirai pas qu'on pouvoit le chicaner pour

(5) Un enfant ne rend importun quand il trouve son compte à l'être : mais il ne demandera jamais deux fois la même chose, si la première réponse est toujours irrévocable.

avoir demandé directement du sel & indirectement de la viande ; l'omission étoit si cruelle, que quand il eût enfreint ouvertement la loi & dit sans détour qu'il avoit faim, je ne puis croire qu'on l'en eût puni. Mais voici comment s'y prit en ma présence une petite fille de six ans dans un cas beaucoup plus difficile : car outre qu'il lui étoit rigoureusement défendu de demander jamais rien ni directement ni indirectement, la désobéissance n'eût pas été graciable, puisqu'elle avoit mangé de tous les plats hormis un seul, dont on avoit oublié de lui donner, & qu'elle convoitoit beaucoup.

Or pour obtenir qu'on réparât cet oubli sans qu'on pût l'accuser de désobéissance, elle fit, en avançant son doigt, la revue de tous les plats, disant tout haut, à mesure qu'elle les montroit, *j'ai mangé de ça, j'ai mangé de ça* : mais elle affecta si visiblement de passer sans rien dire celui dont elle n'avoit point mangé, que quelqu'un s'en appercevant, lui dit ; & de cela, en avez-vous mangé ? *Oh ! non*, reprit doucement la petite gourmande, en baissant les yeux. Je n'ajouterai rien ; comparez : ce tour-ci est une

ruſe de fille ; l'autre eſt une ruſe de garçon.

Ce qui eſt, eſt bien, & aucune loi générale n'eſt mauvaiſe. Cette adreſſe particuliere donnée au ſexe, eſt un dédommagement très-équitable de la force qu'il a de moins, ſans quoi la femme ne ſeroit pas la compagne de l'homme, elle ſeroit ſon eſclave ; c'eſt par cette ſupériorité de talent qu'elle ſe maintient ſon égale, & qu'elle le gouverne en lui obéiſſant. La femme a tout contre elle, nos défauts, ſa timidité, ſa foibleſſe ; elle n'a pour elle que ſon art & ſa beauté. N'eſt-il pas juſte qu'elle cultive l'un & l'autre ? Mais la beauté n'eſt pas générale ; elle périt par mille accidens, elle paſſe avec les années, l'habitude en détruit l'effet. L'eſprit ſeul eſt la véritable reſſource du ſexe ; non ce ſot eſprit auquel on donne tant de prix dans le monde, & qui ne ſert à rien pour rendre la vie heureuſe ; mais l'eſprit de ſon état, l'art de tirer parti du nôtre, & de ſe prévaloir de nos propres avantages. On ne ſait pas combien cette adreſſe des femmes nous eſt utile à nous-mêmes, combien elle ajoute de charme à la ſociété des deux ſexes, combien

elle sert à réprimer la pétulance des enfans, combien elle contient de maris brutaux, combien elle maintient de bons ménages que la discorde troubleroit sans cela. Les femmes artificieuses & méchantes en abusent, je le sais bien : mais de quoi le vice n'abuse-t-il pas ? Ne détruisons point les instrumens du bonheur, parce que les méchans s'en servent quelquefois à nuire.

On peut briller par la parure, mais on ne plaît que par la personne ; nos ajustemens ne sont point nous : souvent ils déparent à force d'être recherchés, & souvent ceux qui font le plus remarquer celle qui les porte, sont ceux qu'on remarque le moins. L'éducation des jeunes filles est en ce point tout-à-fait à contre-sens. On leur promet des ornemens pour récompense, on leur fait aimer les ateurs recherchés ; *qu'elle est belle !* leur dit-on quand elles sont fort parées ; & tout au contraire, on devroit leur faire entendre que tant d'ajustement n'est fait que pour cacher des défauts, & que le vrai triomphe de la beauté est de briller par elle-même. L'amour des modes est de mauvais goût, parce que les visages ne

changent pas avec elles, & que la figure restant la même, ce qui lui sied une fois lui sied toujours.

Quand je verrois la jeune fille se pavaner dans ses atours, je paroîtrois inquiete de sa figure ainsi déguisée & de ce qu'on en pourra penser : je dirois ; tous ces ornemens la parent trop, c'est dommage ; croyez-vous qu'elle en pût supporter de plus simples ? Est-elle assez belle pour se passer de ceci ou de cela ? Peut-être sera-t-elle alors la premiere à prier qu'on lui ôte cet ornement, & qu'on juge : c'est le cas de l'applaudir s'il y a lieu. Je ne la louerois jamais tant que quand elle seroit le plus simplement mise. Quand elle ne regardera la parure que comme un supplément aux graces de la personne, & comme un aveu tacite qu'elle a besoin de secours pour plaire, elle ne sera point fiere de son ajustement, elle en sera humble ; & si, plus parée que de coutume, elle s'entend dire, *qu'elle est belle !* elle en rougira de dépit.

Au reste, il y a des figures qui ont besoin de parure, mais il n'y en a point qui exigent de riches atours. Les parures ruineuses sont la vanité du rang & non de la personne, elles viennent mal

quement au préjugé. La véritable coquetterie eſt quelquefois recherchée, mais elle n'eſt jamais faſtueuſe, & Junon ſe mettoit plus ſuperbement que Vénus. *Ne pouvant la faire belle, tu la fais riche*, diſoit Apelles à un mauvais Peintre, qui peignoit Hélene fort chargée d'atours. J'ai auſſi remarqué que les plus pompeuſes parures annonçoient le plus ſouvent de laides femmes : on ne ſauroit avoir une vanité plus mal-adroite. Donnez à une jeune fille qui ait du goût & qui mépriſe la mode, des rubans, de la gaze, de la mouſſeline & des fleurs ; ſans diamans, ſans pompons, ſans dentelle (6), elle va ſe faire un ajuſtement qui la rendra cent fois plus charmante, que n'euſſent fait tous les brillans chiffons de la Duchapt.

Comme ce qui eſt bien eſt toujours bien, & qu'il faut être toujours le mieux qu'il eſt poſſible, les femmes

(6) Les femmes qui ont la peau aſſez blanche pour ſe paſſer de dentelle, donneroient bien du dépit aux autres ſi elles n'en portoient pas. Ce ſont preſque toujours de laides perſonnes qui amenent les modes auxquelles les belles ont la bêtiſe de s'aſſujettir.

qui ſe connoiſſent en ajuſtemens choiſiſſent les bons, s'y tiennent ; & n'en changeant pas tous les jours, elles en ſont moins occupées que celles qui ne ſavent à quoi ſe fixer. Le vrai ſoin de la parure demande peu de toilette : les jeunes Demoiſelles ont rarement des toilettes d'appareil : le travail, les leçons rempliſſent leur journée ; cependant en général elles ſont miſes, au rouge près, avec autant de ſoin que les Dames, & ſouvent de meilleur goût. L'abus de la toilette n'eſt pas ce qu'on penſe, il vient bien plus d'ennui que de vanité. Une femme qui paſſe ſix heures à ſa toilette, n'ignore point qu'elle n'en ſort pas mieux miſe que celle qui n'y paſſe qu'une demi-heure ; mais c'eſt autant de pris ſur l'aſſommante longueur du tems, & il vaut mieux s'amuſer de ſoi que de s'ennuyer de tout. Sans la toilette que feroit-on de la vie depuis midi juſqu'à neuf heures ? En raſſemblant des femmes autour de ſoi on s'amuſe à les impatienter, c'eſt déjà quelque choſe ; on évite les tête-à-tête avec un mari qu'on ne voit qu'à cette heure-là, c'eſt beaucoup plus : & puis viennent les Marchandes, les Brocanteurs, les pe-

tits Meſſieurs, les petits Auteurs, les vers, les chanſons, les brochures : ſans la toilette, on ne réuſſiroit jamais ſi bien tout cela. Le ſeul profit réel qui tienne à la choſe eſt le prétexte de s'étaler un peu plus que quand on eſt vêtue; mais ce profit n'eſt peut-être pas ſi grand qu'on penſe, & les femmes à toilette n'y gagnent pas tant qu'elles diroient bien. Donnez ſans ſcrupule une éducation de femme aux femmes, faites qu'elles aiment les ſoins de leur ſexe, qu'elles aient de la modeſtie, qu'elles ſachent veiller à leur ménage & s'occuper dans leur maiſon, la grande toilette tombera d'elle-même, & elles n'en ſeront miſes que de meilleur goût.

La premiere choſe que remarquent en grandiſſant les jeunes perſonnes, c'eſt que tous ces agrémens étrangers ne leur ſuffiſent pas, ſi elles n'en ont qui ſoient à elles. On ne peut jamais ſe donner la beauté, & l'on n'eſt pas ſouvent en état d'acquérir la coquetterie; mais on peut déjà chercher à donner un tour agréable à ſes geſtes, un accent flatteur à ſa voix, à compoſer ſon maintien, à marcher avec légéreté, à prendre des attitudes gracieuſes & à

choiſir par-tout les avantages. La voix s'étend, s'affermit & prend du timbre; les bras ſe développent, la démarche s'aſſure, & l'on s'apperçoit que, de quelque maniere qu'on ſoit miſe, il y a un art de ſe faire regarder. Dès-lors il ne s'agit plus ſeulement d'aiguille & d'induſtrie; de nouveaux talens ſe préſentent, & font déjà ſentir leur utilité.

Je ſais que les ſéveres Inſtituteurs veulent qu'on n'apprenne aux jeunes filles ni chant, ni danſe, ni aucun des arts agréables. Cela me paroît plaiſant! & à qui veulent-ils donc qu'on les apprenne? aux garçons? A qui des hommes ou des femmes appartient-il d'avoir ces talens par préférence? A perſonne, répondront-ils. Les chanſons profanes ſont autant de crimes; la danſe eſt une invention du démon; une jeune fille ne doit avoir d'amuſement que ſon travail & la priere. Voilà d'étranges amuſemens pour un enfant de dix ans! Pour moi j'ai grand peur que toutes ces petites ſaintes qu'on force de paſſer leur enfance à prier Dieu, ne paſſent leur jeuneſſe à toute autre choſe, & ne réparent de leur mieux, étant mariées,

le tems qu'elles penſent avoir perdu filles. J'eſtime qu'il faut avoir égard à ce qui convient à l'âge auſſi-bien qu'au ſexe, qu'une jeune fille ne doit pas vivre comme ſa grand'mere, qu'elle doit être vive, enjouée, folâtre, chanter, danſer autant qu'il lui plaît, & goûter tous les innocens plaiſirs de ſon âge : le tems ne viendra que trop tôt d'être poſée, & de prendre un maintien plus ſérieux.

Mais la néceſſité de ce changement même eſt-elle bien réelle ? N'eſt-elle point peut-être encore un fruit de nos préjugés ? En n'aſſerviſſant les honnêtes femmes qu'à de triſtes devoirs, on a banni du mariage tout ce qui pouvoit le rendre agréable aux hommes. Faut-il s'étonner ſi la taciturnité qu'ils voient régner chez eux les en chaſſe, ou s'ils ſont peu tentés d'embraſſer un état ſi déplaiſant ? A force d'outrer tous les devoirs, le Chriſtianiſme les rend impraticables & vains ; à force d'interdire aux femmes le chant, la danſe & tous les amuſemens du monde, il les rend mauſſades, grondeuſes, inſupportables dans leurs maiſons. Il n'y a point de religion où le mariage ſoit ſoumis à des devoirs ſi ſéveres, & point

où un engagement si saint soit si mépriſé. On a tant fait pour empêcher les femmes d'être aimables, qu'on a rendu les maris indifférens. Cela ne devroit pas être; j'entends fort bien : mais moi je dis que cela devoit être, puiſqu'enfin les Chrétiens ſont hommes. Pour moi, je voudrois qu'une jeune Angloiſe cultivât avec autant de ſoin les talens agréables pour plaire au mari qu'elle aura, qu'une jeune Albanoiſe les cultive pour le Harem d'Iſpahan. Les maris, dira-t-on, ne ſe ſoucient point trop de tous ces talens; vraiment je le crois, quand ces talens, loin d'être employés à leur plaire, ne ſervent que d'amorce pour attirer chez eux de jeunes impudens qui les déshonorent. Mais penſez-vous qu'une femme aimable & ſage, ornée de pareils talens, & qui les conſacreroit à l'amuſement de ſon mari, n'ajouteroit pas au bonheur de ſa vie, & ne l'empêcheroit pas, ſortant de ſon cabinet la tête épuiſée, d'aller chercher des récréations hors de chez lui? Perſonne n'a-t-il vu d'heureuſes familles ainſi réunies, où chacun ſait fournir du ſien aux amuſemens communs? Qu'il diſe ſi la confiance & la familiarité qui s'y

joint, si l'innocence & la douceur des plaisirs qu'on y goûte, ne rachetent pas bien ce que les plaisirs publics ont de plus bruyant.

On a trop réduit en art les talens agréables. On les a trop généralisés; on a tout fait maxime & précepte, & l'on a rendu fort ennuyeux aux jeunes personnes ce qui ne doit être pour elles qu'amusement & folâtres jeux. Je n'imagine rien de plus ridicule que de voir un vieux maitre-à-danser ou à chanter aborder, d'un air refrogné, de jeunes personnes qui ne cherchent qu'à rire, & prendre pour leur enseigner sa frivole science un ton plus pédantesque & plus magistral que s'il s'agissoit de leur catéchisme. Est-ce, par exemple, que l'art de chanter tient à la musique écrite? Ne sauroit-on rendre sa voix flexible & juste, apprendre à chanter avec goût, même à s'accompagner, sans connoître une seule note? Le même genre de chant va-t-il à toutes les voix? La même méthode va-t-elle à tous les esprits? On ne me fera jamais croire que les mêmes attitudes, les mêmes pas, les mêmes mouvemens, les mêmes gestes, les mêmes danses conviennent à une petite brune

vive & piquante, & à une grande belle blonde aux yeux languissans. Quand donc je vois un maître donner exactement à toutes deux les mêmes leçons, je dis; cet homme suit sa routine, mais il n'entend rien à son art.

On demande s'il faut aux filles des maîtres ou des maîtresses? Je ne sais; je voudrois bien qu'elles n'eussent besoin ni des uns ni des autres, qu'elles apprissent librement ce qu'elles ont tant de penchant à vouloir apprendre, & qu'on ne vît pas sans cesse errer dans nos villes tant de baladins chamarrés. J'ai quelque peine à croire que le commerce de ces gens-là ne soit pas plus nuisible à de jeunes filles que leurs leçons ne leur sont utiles; & que leur jargon, leur ton, leurs airs ne donnent pas à leurs écolieres le premier goût des frivolités, pour eux si importantes, dont elles ne tarderont gueres, à leur exemple, de faire leur unique occupation.

Dans les arts qui n'ont que l'agrément pour objet, tout peut servir de maître aux jeunes personnes. Leur pere, leur mere, leur frere, leur sœur, leurs amies, leurs gouvernantes, leur mi-

roir, & ſur-tout leur propre goût. On ne doit point offrir de leur donner leçon, il faut que ce ſoient elles qui la demandent : on ne doit point faire une tâche d'une récompenſe, & c'eſt ſur-tout dans ces ſortes d'études que le premier ſuccès eſt de vouloir réuſſir. Au reſte, s'il faut abſolument des leçons en regle, je ne déciderai point du ſexe de ceux qui les doivent donner. Je ne ſais s'il faut qu'un maître-à-danſer prenne une jeune écoliere par ſa main délicate & blanche, qu'il lui faſſe accourcir la jupe, lever les yeux, déployer les bras, avancer un ſein palpitant ; mais je ſais bien que pour rien au monde je ne voudrois être ce maître-là.

Par l'induſtrie & les talens le goût ſe forme ; par le goût l'eſprit s'ouvre inſenſiblement aux idées du beau dans tous les genres, & enfin aux notions morales qui s'y rapportent. C'eſt peut-être une des raiſons pourquoi le ſentiment de la décence & de l'honnêteté s'inſinue plutôt chez les filles que chez les garçons ; car pour croire que ce ſentiment précoce ſoit l'ouvrage des gouvernantes, il faudroit être fort mal inſtruit de la tournure de leurs leçons

& de la marche de l'esprit humain. Le talent de parler tient le premier rang dans l'art de plaire, c'est par lui seul qu'on peut ajouter de nouveaux charmes à ceux auxquels l'habitude accoutume les sens. C'est l'esprit qui non-seulement vivifie le corps, mais qui le renouvelle en quelque sorte; c'est par la succession des sentimens & des idées qu'il anime & varie la physionomie; & c'est par les discours qu'il inspire, que l'attention, tenue en haleine, soutient long-tems le même intérêt sur le même objet. C'est, je crois, par toutes ces raisons que les jeunes filles acquierent si vite un petit babil agréable, qu'elles mettent de l'accent dans leurs propos, même avant que de les sentir, & que les hommes s'amusent sitôt à les écouter, même avant qu'elles puissent les entendre; ils épient le premier moment de cette intelligence pour pénétrer ainsi celui du sentiment.

Les femmes ont la langue flexible; elles parlent plutôt, plus aisément & plus agréablement que les hommes; on les accuse aussi de parler davantage : cela doit être, & je changerois volontiers ce reproche en éloge : la

bouche & les yeux ont chez elles la même activité & par la même raison. L'homme dit ce qu'il sait, la femme dit ce qui plaît ; l'un pour parler a besoin de connoissance, & l'autre de goût ; l'un doit avoir pour objet principal les choses utiles, l'autre les agréables. Leurs discours ne doivent avoir de formes communes que celles de la vérité.

On ne doit donc pas contenir le babil des filles comme celui des garçons par cette interrogation dure ; *à quoi cela est-il bon ?* mais par cette autre à laquelle il n'est pas plus aisé de répondre ; *quel effet cela fera-t-il ?* Dans ce premier âge où, ne pouvant discerner encore le bien & le mal, elles ne sont les juges de personne, elles doivent s'imposer pour loi de ne jamais rien dire que d'agréable à ceux à qui elles parlent, & ce qui rend la pratique de cette règle plus difficile, est qu'elle reste toujours subordonnée à la première, qui est de ne jamais mentir.

J'y vois bien d'autres difficultés encore, mais elles sont d'un âge plus avancé. Quant à présent, il n'en peut coûter aux jeunes filles pour être vraies que de l'être sans grossièreté, & comme naturellement

naturellement cette groſſiéreté leur répugne, l'éducation leur apprend aiſément à l'éviter. Je remarque en général dans le commerce du monde que la politeſſe des hommes eſt plus officieuſe, & celle des femmes plus careſſante. Cette différence n'eſt point d'inſtitution, elle eſt naturelle. L'homme paroit chercher davantage à vous ſervir, & la femme à vous agréer. Il ſuit de-là que, quoi qu'il en ſoit du caractere des femmes, leur politeſſe eſt moins fauſſe que la nôtre, elle ne fait qu'étendre leur premier inſtinct; mais quand un homme feint de préférer mon intérêt au ſien propre, de quelque démonſtration qu'il colore ce menſonge, je ſuis très-ſûr qu'il en fait un. Il n'en coûte donc gueres aux femmes d'être polies, ni par conſéquent aux filles d'apprendre à le devenir. La premiere leçon vient de la nature, l'art ne fait plus que la ſuivre, & déterminer ſuivant nos uſages ſous quelle forme elle doit ſe montrer. A l'égard de leur politeſſe entre elles, c'eſt toute autre choſe. Elles y mettent un air ſi contraint, & des attentions ſi froides, qu'en ſe gênant mutuellement elles n'ont pas grand ſoin de cacher leur gêne, & ſem-

blent ſinceres dans leur menſonge, en ne cherchant gueres à le déguiſer. Cependant les jeunes perſonnes ſe font quelquefois tout de bon des amitiés plus franches. A leur âge la gaieté tient lieu de bon naturel, & contentes d'elles, elles le ſont de tout le monde. Il eſt conſtant auſſi qu'elles ſe baiſent de meilleur cœur, & ſe careſſent avec plus de grace devant les hommes, fieres d'aiguiſer impunément leur convoitiſe par l'image des faveurs qu'elles ſavent leur faire envier.

Si l'on ne doit pas permettre aux jeunes garçons des queſtions indiſcretes, à plus forte raiſon doit-on les interdire à de jeunes filles, dont la curioſité ſatisfaite ou mal éludée eſt bien d'une autre conſéquence, vu leur pénétration à preſſentir les myſteres qu'on leur cache, & leur adreſſe à les découvrir. Mais ſans ſouffrir leurs interrogations, je voudrois qu'on les interrogeât beaucoup elles-mêmes, qu'on eût ſoin de les faire cauſer, qu'on les agaçât pour les exciter à parler aiſément, pour les rendre vives à la ripoſte, pour leur délier l'eſprit & la langue tandis qu'on le peut ſans danger. Ces converſations, toujours tournées

en gaieté, mais ménagées avec art & bien dirigées, feroient un amuſement charmant pour cet âge, & pourroient porter dans les cœurs innocens de ces jeunes perſonnes les premieres, & peut-être les plus utiles leçons de morale qu'elles prendront de leur vie, en leur apprenant ſous l'attrait, du plaiſir & de la vanité, à quelles qualités les hommes accordent véritablement leur eſtime, & en quoi conſiſte la gloire & le bonheur d'une honnête femme.

On comprend bien que ſi les enfans mâles ſont hors d'état de ſe former aucune véritable idée de religion, à plus forte raiſon la même idée eſt-elle au-deſſus de la conception des filles; c'eſt pour cela même que je voudrois en parler à celles-ci de meilleure heure; car s'il faloit attendre qu'elles fuſſent en état de diſcuter méthodiquement ces queſtions profondes, on courroit riſque de ne leur en parler jamais. La raiſon des femmes eſt une raiſon pratique, qui leur fait trouver très-habilement les moyens d'arriver à une fin connue, mais qui ne leur fait pas trouver cette fin. La relation ſociale des ſexes eſt admirable. De cette ſociété réſulte une perſonne morale dont la

femme eſt l'œil & l'homme le bras, mais avec une telle dépendance l'une de l'autre, que c'eſt de l'homme que la femme apprend ce qu'il faut voir, & de la femme que l'homme apprend ce qu'il faut faire. Si la femme pouvoit remonter auſſi bien que l'homme aux principes, & que l'homme eût auſſi bien qu'elle l'eſprit des détails, toujours indépendans l'un de l'autre, ils vivroient dans une diſcorde éternelle, & leur ſociété ne pourroit ſubſiſter. Mais dans l'harmonie qui regne entre eux tout tend à la fin commune, on ne ſait lequel met le plus du ſien; chacun ſuit l'impulſion de l'autre; chacun obéit, & tous deux ſont les maîtres.

Par cela même que la conduite de la femme eſt aſſervie à l'opinion publique, ſa croyance eſt aſſervie à l'autorité. Toute fille doit avoir la religion de ſa mere, & toute femme celle de ſon mari. Quand cette religion ſeroit fauſſe, la docilité qui ſoumet la mere & la fille à l'ordre de la Nature, efface auprès de Dieu le péché de l'erreur. Hors d'état d'être juges elles-mêmes, elles doivent recevoir la déciſion des peres & des maris, comme celle de l'Egliſe.

Ne pouvant tirer d'elles seules la regle de leur foi, les femmes ne peuvent lui donner pour bornes celles de l'évidence & de la raison, mais se laissant entraîner par mille impulsions étrangeres, elles sont toujours au-deçà ou au-delà du vrai. Toujours extrêmes, elles sont toutes libertines ou dévotes; on n'en voit point savoir réunir la sagesse à la piété. La source du mal n'est pas seulement dans le caractere outré de leur sexe, mais aussi dans l'autorité mal réglée du nôtre : le libertinage des mœurs la fait mépriser, l'effroi du repentir la rend tyrannique, & voilà comment on en fait toujours trop ou trop peu.

Puisque l'autorité doit régler la religion des femmes, il ne s'agit pas tant de leur expliquer les raisons qu'on a de croire, que de leur exposer nettement ce qu'on croit : car la foi qu'on donne à des idées obscures est la premiere source du fanatisme, & celle qu'on exige pour des choses absurdes mene à la folie ou à l'incrédulité. Je ne sais à quoi nos catéchismes portent le plus, d'être impie ou fanatique, mais je sais bien qu'ils font nécessairement l'un ou l'autre.

Premierement, pour enſeigner la religion à de jeunes filles, n'en faites jamais pour elles un objet de triſteſſe & de géne, jamais une tâche ni un devoir; par conſéquent ne leur faites jamais rien apprendre par cœur qui s'y rapporte, pas même les prieres. Contentez-vous de faire réguliérement les vôtres devant elles, ſans les forcer pourtant d'y aſſiſter. Faites-les courtes, ſelon l'inſtruction de Jéſus-Chriſt. Faites-les toujours avec le recueillement & le reſpect convenables; ſongez qu'en demandant à l'Etre ſuprême de l'attention pour nous écouter, cela vaut bien qu'on en mette à ce qu'on va lui dire.

Il importe moins que de jeunes filles ſachent ſitôt leur religion, qu'il n'importe qu'elles la ſachent bien, & ſurtout qu'elles l'aiment. Quand vous la leur rendez onéreuſe, quand vous leur peignez toujours Dieu fâché contre elles, quand vous leur impoſez en ſon nom mille devoirs pénibles qu'elles ne vous voient jamais remplir, que peuvent-elles penſer, ſinon que ſavoir ſon catéchiſme & prier Dieu ſont les devoirs des petites filles, & deſirer d'être grandes pour s'exempter comme vous de tout cet aſſujettiſſement?

L'exemple, l'exemple ! sans cela jamais on ne réussit à rien auprès des enfans.

Quand vous leur expliquez des articles de foi, que ce soit en forme d'instruction directe, & non par demandes & par réponses. Elles ne doivent jamais répondre que ce qu'elles pensent & non ce qu'on leur a dicté. Toutes les réponses du catéchisme sont à contresens, c'est l'écolier qui instruit le maître; elles sont même des mensonges dans la bouche des enfans, puisqu'ils expliquent ce qu'ils n'entendent point, & qu'ils affirment ce qu'ils sont hors d'état de croire. Parmi les hommes les plus intelligens, qu'on me montre ceux qui ne mentent pas en disant leur catéchisme.

La premiere question que je vois dans le nôtre est celle-ci : *Qui vous a créée & mise au monde ?* A quoi la petite fille croyant bien que c'est sa mere, dit pourtant sans hésiter que c'est Dieu. La seule chose qu'elle voit là, c'est qu'à une demande qu'elle n'entend gueres, elle fait une réponse qu'elle n'entend point du tout.

Je voudrois qu'un homme qui connoîtroit bien la marche de l'esprit des enfans, voulût faire pour eux un cate-

chiſme. Ce ſeroit peut-être le livre le plus utile qu'on eût jamais écrit, & ce ne ſeroit pas, à mon avis, celui qui feroit le moins d'honneur à ſon Auteur. Ce qu'il y a de bien ſûr, c'eſt que ſi ce livre étoit bon, il ne reſſembleroit gueres aux nôtres.

Un tel catéchiſme ne ſera bon que quand ſur les ſeules demandes, l'enfant fera de lui-même les réponſes ſans les apprendre. Bien entendu qu'il ſera quelquefois dans le cas d'interroger à ſon tour. Pour faire entendre ce que je veux dire, il faudroit une eſpece de modele, & je ſens bien ce qui me manque pour le tracer. J'eſſayerai du moins d'en donner quelque légere idée.

Je m'imagine donc que pour venir à la premiere queſtion de notre catéchiſme, il faudroit que celui-là commençât à-peu-près ainſi.

La Bonne.

Vous ſouvenez-vous du tems que votre mere étoit fille ?

La Petite.

Non, ma Bonne.

La Bonne.

Pourquoi non ? vous qui avez ſi bonne mémoire ?

La Petite.

C'eſt que je n'étois pas au monde.

La Bonne.

Vous n'avez donc pas toujours vécu?

La Petite.

Non.

La Bonne.

Vivrez-vous toujours?

La Petite.

Oui.

La Bonne.

Etes-vous jeune ou vieille?

La Petite.

Je ſuis jeune.

La Bonne.

Et votre grand-maman, eſt-elle jeune ou vieille?

La Petite.

Elle eſt vieille.

La Bonne.

A-t-elle été jeune?

La Petite.

Oui.

La Bonne.

Pourquoi ne l'eſt-elle plus?

La Petite.

C'eſt qu'elle a vieilli.

La Bonne.

Vieillirez-vous comme elle ?

La Petite.

Je ne ſais (7).

La Bonne.

Où ſont vos robes de l'année paſſée ?

La Petite.

On les a défaites.

La Bonne.

Et pourquoi les a-t-on défaites ?

La Petite.

Parce qu'elles m'étoient trop petites.

La Bonne.

Et pourquoi vous étoient-elles trop petites ?

La Petite.

Parce que j'ai grandi.

La Bonne.

Grandirez-vous encore ?

(7) Si par-tout où j'ai mis, *je ne ſais*, la Petite répond autrement, il faut ſe défier de ſa réponſe & la lui faire expliquer avec ſoin.

La Petite.

Oh ! oui.

La Bonne.

Et que deviennent les grandes filles ?

La Petite.

Elles deviennent femmes.

La Bonne.

Et que deviennent les femmes ?

La Petite.

Elles deviennent meres.

La Bonne.

Et les meres, que deviennent-elles ?

La Petite.

Elles deviennent vieilles.

La Bonne.

Vous deviendrez donc vieille ?

La Petite.

Quand je ferai mere.

La Bonne.

Et que deviennent les vieilles gens ?

La Petite.

Je ne sais.

La Bonne.

Qu'est devenu votre grand-papa ?

La Petite.

Il eſt mort (8).

La Bonne.

Et pourquoi eſt-il mort?

La Petite.

Parce qu'il étoit vieux.

La Bonne.

Que deviennent donc les vieilles gens?

La Petite.

Ils meurent.

La Bonne.

Et vous, quand vous ſerez vieille, que.....

La Petite, l'interrompant.

Oh ma bonne! je ne veux pas mourir.

---

(8) La Petite dira cela, parce qu'elle l'a entendu dire; mais il faut vérifier ſi elle a quelque juſte idée de la mort, car cette idée n'eſt pas ſi ſimple, ni ſi à la portée des enfans que l'on penſe. On peut voir dans le petit poëme d'Abel un exemple de la maniere dont on doit la leur donner. Ce charmant ouvrage reſpire une ſimplicité délicieuſe dont on ne peut trop ſe nourrir pour converſer avec les enfans.

La Bonne.

Mon enfant, perſonne ne veut mourir, & tout le monde meurt.

La Petite.

Comment? eſt-ce que maman mourra auſſi?

La Bonne.

Comme tout le monde. Les femmes vieilliſſent ainſi que les hommes, & la vieilleſſe mene à la mort.

La Petite.

Que faut-il faire pour vieillir bien tard?

La Bonne.

Vivre ſagement tandis qu'on eſt jeune.

La Petite.

Ma bonne, je ſerai toujours ſage.

La Bonne.

Tant mieux pour vous. Mais, enfin, croyez-vous de vivre toujours?

La Petite.

Quand je ſerai bien vieille, bien vieille....

La Bonne.

Hé bien?

La Petite.

Enfin quand on eſt ſi vieille, vous dites qu'il faut bien mourir.

La Bonne.

Vous mourrez donc une fois?

La Petite.

Hélas! oui.

La Bonne.

Qui eſt-ce qui vivoit avant vous?

La Petite.

Mon pere & ma mere.

La Bonne.

Qui eſt-ce qui vivoit avant eux?

La Petite.

Leur pere & leur mere.

La Bonne.

Qui eſt-ce qui vivra après vous?

La Petite.

Mes enfans.

La Bonne.

Qui eſt-ce qui vivra après eux?

La Petite.

Leurs enfans, &c.

En suivant cette route, on trouve à la race humaine, par des inductions sensibles, un commencement & une fin, comme à toutes choses; c'est-à-dire, un pere & une mere qui n'ont eu ni pere ni mere, & des enfans qui n'auront point d'enfans (9). Ce n'est qu'après une longue suite de questions pareilles, que la premiere question du catéchisme est suffisamment préparée. Alors seulement on peut la faire & l'enfant peut l'entendre. Mais de-là jusqu'à la deuxieme réponse, qui est, pour ainsi dire, la définition de l'essence divine, quel saut immense! Quand cet intervalle sera-t-il rempli? Dieu est un esprit! Et qu'est-ce qu'un esprit? Irai-je embarquer celui d'un enfant dans cette obscure métaphysique dont les hommes ont tant de peine à se tirer? Ce n'est pas à une petite fille à résoudre ces questions, c'est tout au plus à elle à les faire. Alors je lui répondrois simplement; vous me demandez ce que c'est que Dieu: cela

(9) L'idée de l'éternité ne sauroit s'appliquer aux générations humaines avec le consentement de l'esprit. Toute succession numérique réduite en acte est incompatible avec cette idée.

n'eſt pas facile à dire. On ne peut entendre, ni voir, ni toucher Dieu ; on ne le connoît que par ſes œuvres. Pour juger ce qu'il eſt, attendez de ſavoir ce qu'il a fait.

Si nos dogmes ſont tous de la même vérité, tous ne ſont pas pour cela de la même importance. Il eſt fort indifférent à la gloire de Dieu qu'elle nous ſoit connue en toutes choſes, mais il importe à la ſociété humaine & à chacun de ſes membres, que tout homme connoiſſe & rempliſſe les devoirs que lui impoſe la loi de Dieu envers ſon prochain & envers ſoi-même. Voilà ce que nous devons inceſſamment nous enſeigner les uns aux autres, & voilà ſur-tout de quoi les peres & les meres ſont tenus d'inſtruire leurs enfans. Qu'une Vierge ſoit la mere de ſon Créateur, qu'elle ait enfanté Dieu ou ſeulement un homme auquel Dieu s'eſt joint, que la ſubſtance du Pere & du Fils ſoit la même ou ne ſoit que ſemblable, que l'eſprit procede de l'un des deux qui ſont le même, ou de tous deux conjointement, je ne vois pas que la déciſion de ces queſtions en apparence eſſentielles, importe plus à l'eſpece humaine, que de ſavoir quel

jour de la lune on doit célébrer la Pâque, s'il faut dire le chapelet, jeûner, faire maigre, parler latin ou françois à l'Eglise, orner les murs d'images, dire ou entendre la Messe, & n'avoir point de femme en propre. Que chacun pense là-dessus comme il lui plaira, j'ignore en quoi cela peut intéresser les autres, quant à moi cela ne m'intéresse point du tout. Mais ce qui m'intéresse, moi & tous mes semblables, c'est que chacun sache qu'il existe un Arbitre du sort des humains, duquel nous sommes tous les enfans, qui nous prescrit à tous d'être justes, de nous aimer les uns les autres, d'être bienfaisans & miséricordieux, de tenir nos engagemens envers tout le monde, même envers nos ennemis & les siens; que l'apparent bonheur de cette vie n'est rien; qu'il en est une autre après elle, dans laquelle cet Etre suprême sera le rémunérateur des bons & le Juge des méchans. Ces dogmes & les dogmes semblables sont ceux qu'il importe d'enseigner à la jeunesse & de persuader à tous les Citoyens. Quiconque les combat mérite châtiment, sans doute; il est le perturbateur de l'ordre & l'ennemi de la société. Quiconque les

passe, & veut nous asservir à ses opinions particulieres, vient au même point par une route opposée; pour établir l'ordre à sa maniere, il trouble la paix; dans son téméraire orgueil, il se rend l'interprete de la Divinité, il exige en son nom les hommages & les respects des hommes, il se fait Dieu tant qu'il peut à sa place; on devroit le punir comme sacrilege, quand on ne le puniroit pas comme intolérant.

Négligez donc tous ces dogmes mystérieux qui ne sont pour nous que des mots sans idées, toutes ces doctrines bizarres dont la vaine étude tient lieu de vertus à ceux qui s'y livrent, & sert plutôt à les rendre foux que bons. Maintenez toujours vos enfans dans le cercle étroit des dogmes qui tiennent à la morale. Persuadez-leur bien qu'il n'y a rien pour nous d'utile à savoir que ce qui nous apprend à bien faire. Ne faites point de vos filles des Théologiennes & des raisonneuses; ne leur apprenez des choses du Ciel que ce qui sert à la sagesse humaine: accoutumez-les à se sentir toujours sous les yeux de Dieu, à l'avoir pour témoin de leurs actions, de leurs pensées, de leur vertu, de leurs plaisirs; à faire le bien sans

oftentation, parce qu'il l'aime; à souffrir le mal ſans murmure, parce qu'il les en dédommagera; à être, enfin, tous les jours de leur vie ce qu'elles ſeront bien aiſes d'avoir été lorſqu'elles comparoîtront devant lui. Voilà la véritable religion, voilà la ſeule qui n'eſt ſuſceptible ni d'abus, ni d'impiété, ni de fanatiſme. Qu'on en prêche tant qu'on voudra de plus ſublimes, pour moi, je n'en reconnois point d'autre que celle-là.

Au reſte, il eſt bon d'obſerver que juſqu'à l'âge où la raiſon s'éclaire & où le ſentiment naiſſant fait parler la conſcience, ce qui eſt bien ou mal pour les jeunes perſonnes, eſt ce que les gens qui les entourent ont décidé tel. Ce qu'on leur commande eſt bien, ce qu'on leur défend eſt mal; elles n'en doivent pas ſavoir davantage; par où l'on voit de quelle importance eſt, encore plus pour elles que pour les garçons, le choix des perſonnes qui doivent les approcher & avoir quelque autorité ſur elles. Enfin, le moment vient où elles commencent à juger des choſes par elles-mêmes, & alors il eſt tems de changer le plan de leur éducation.

J'en ai trop dit jusqu'ici peut-être. A quoi réduirons-nous les femmes, si nous ne leur donnons pour loi que les préjugés publics? N'abaissons pas à ce point le sexe qui nous gouverne, & qui nous honore quand nous ne l'avons pas avili. Il existe pour toute l'espece humaine une regle antérieure à l'opinion. C'est à l'inflexible direction de cette regle que se doivent rapporter toutes les autres; elle juge le préjugé même, & ce n'est qu'autant que l'estime des hommes s'accorde avec elle, que cette estime doit faire autorité pour nous.

Cette regle est le sentiment intérieur. Je ne répéterai point ce qui en a été dit ci-devant: il me suffit de remarquer que si ces deux regles ne concourent à l'éducation des femmes, elle sera toujours défectueuse. Le sentiment sans l'opinion ne leur donnera point cette délicatesse d'ame qui pare les bonnes mœurs de l'honneur du monde, & l'opinion sans le sentiment n'en fera jamais que des femmes fausses & déshonnêtes, qui mettent l'apparence à la place de la vertu.

Il leur importe donc de cultiver une faculté qui serve d'arbitre entre les

deux guides, qui ne laisse point égarer la conscience, & qui redresse les erreurs du préjugé. Cette faculté est la raison : mais à ce mot que de questions s'élevent ! les femmes sont-elles capables d'un solide raisonnement ? Importe-t-il qu'elles le cultivent ? Le cultiveront-elles avec succès ? Cette culture est-elle utile aux fonctions qui leur sont imposées, est-elle compatible avec la simplicité qui leur convient ?

Les diverses manieres d'envisager & de résoudre ces questions font que donnant dans les excès contraires, les uns bornent la femme à coudre & filer dans son ménage avec ses servantes, & n'en font ainsi que la premiere servante du maître : les autres, non contens d'assurer ses droits, lui font encore usurper les nôtres ; car, la laisser au-dessus de nous dans les qualités propres à son sexe, & la rendre notre égale dans tout le reste, qu'est-ce autre chose que transporter à la femme la primauté que la nature donne au mari ?

La raison qui mene l'homme à la connoissance de ses devoirs n'est pas fort composée ; la raison qui mene la femme à la connoissance des siens est plus simple encore. L'obéissance & la

fidélité qu'elle doit à ſon mari, la tendreſſe & les ſoins qu'elle doit à ſes enfans, ſont des conſéquences ſi naturelles & ſi ſenſibles de ſa condition, qu'elle ne peut ſans mauvaiſe foi refuſer ſon conſentement au ſentiment intérieur qui la guide, ni méconnoître le devoir dans le penchant qui n'eſt point encore altéré.

Je ne blâmerois pas ſans diſtinction qu'une femme fût bornée aux ſeuls travaux de ſon ſexe, & qu'on la laiſſât dans une profonde ignorance ſur tout le reſte; mais il faudroit pour cela des mœurs publiques, très-ſimples, très-ſaines, ou une maniere de vivre très-retirée. Dans de grandes villes & parmi des hommes corrompus, cette femme ſeroit trop facile à ſéduire; ſouvent ſa vertu ne tiendroit qu'aux occaſions; dans ce ſiecle philoſophe il lui en faut une à l'épreuve. Il faut qu'elle ſache d'avance, & ce qu'on lui peut dire, & ce qu'elle en doit penſer.

D'ailleurs, ſoumiſe au jugement des hommes, elle doit mériter leur eſtime; elle doit ſur-tout obtenir celle de ſon époux; elle ne doit pas ſeulement lui faire aimer ſa perſonne, mais lui faire approuver ſa conduite; elle doit juſtifier

devant le public le choix qu'il a fait, & faire honorer le mari, de l'honneur qu'on rend à la femme. Or comment s'y prendra-t-elle pour tout cela, ſi elle ignore nos inſtitutions, ſi elle ne ſait rien de nos uſages, de nos bienſéances, ſi elle ne connoît ni la ſource des jugemens humains, ni les paſſions qui les déterminent? Dès-là qu'elle dépend à la fois de ſa propre conſcience & des opinions des autres, il faut qu'elle apprenne à comparer ces deux regles, à les concilier, & à ne préférer la premiere que quand elles ſont en oppoſition. Elle devient le juge de ſes juges, elle décide quand elle doit s'y ſoumettre & quand elle doit les récuſer. Avant de rejetter ou d'admettre leurs préjugés elle les peſe; elle apprend à remonter à leur ſource, à les prévenir, à ſe les rendre favorables; elle a ſoin de ne jamais s'attirer le blâme quand ſon devoir lui permet de l'éviter. Rien de tout cela ne peut bien ſe faire ſans cultiver ſon eſprit & ſa raiſon.

Je reviens toujours au principe, & il me fournit la ſolution de toutes mes difficultés. J'étudie ce qui eſt, j'en recherche la cauſe, & je trouve enfin que ce qui eſt, eſt bien. J'entre dans

des maisons ouvertes dont le maître & la maitresse font conjointement les honneurs. Tous deux ont eu la même éducation, tous deux sont d'une égale politesse, tous deux également pourvus de goût & d'esprit, tous deux animés du même desir de bien recevoir leur monde & de renvoyer chacun content d'eux. Le mari n'omet aucun soin pour être attentif à tout : il va, vient, fait la ronde & se donne mille peines ; il voudroit être tout attention. La femme reste à sa place ; un petit cercle se rassemble autour d'elle & semble lui cacher le reste de l'assemblée ; cependant il ne s'y passe rien qu'elle n'apperçoive, il n'en sort personne à qui elle n'ait parlé ; elle n'a rien omis de ce qui pouvoit intéresser tout le monde, elle n'a rien dit à chacun qui ne lui fût agréable, & sans rien troubler à l'ordre, le moindre de la compagnie n'est pas plus oublié que le premier. On est servi, l'on se met à table ; l'homme, instruit des gens qui se conviennent, les placera selon ce qu'il sait ; la femme sans rien savoir ne s'y trompera pas. Elle aura déjà lu dans les yeux, dans le maintien toutes les convenances, & chacun se trouvera

trouvera placé comme il veut l'être. Je ne dis point qu'au ſervice perſonne n'eſt oublié. Le maître de la maiſon en faiſant la ronde aura pu n'oublier perſonne. Mais la femme devine ce qu'on regarde avec plaiſir & vous en offre; en parlant à ſon voiſin elle a l'œil au bout de la table; elle diſcerne celui qui ne mange point, parce qu'il n'a pas faim, & celui qui n'oſe ſe ſervir ou demander, parce qu'il eſt mal-adroit ou timide. En ſortant de table chacun croit qu'elle n'a ſongé qu'à lui; tous ne penſent pas qu'elle ait eu le tems de manger un ſeul morceau: mais la vérité eſt qu'elle a mangé plus que perſonne.

Quand tout le monde eſt parti, l'on parle de ce qui s'eſt paſſé. L'homme rapporte ce qu'on lui a dit, ce qu'ont dit & fait ceux avec leſquels il s'eſt entretenu. Si ce n'eſt pas toujours là-deſſus que la femme eſt le plus exacte, en revanche elle a vu ce qui s'eſt dit tout bas à l'autre bout de la ſalle; elle ſait ce qu'un tel a penſé, à quoi tenoit tel propos ou tel geſte; il s'eſt fait à peine un mouvement expreſſif, dont elle n'ait l'interprétation toute prête & preſque toujours conforme à la vérité.

Le même tour d'esprit qui fait exceller une femme du monde dans l'art de tenir maison, fait exceller une coquette dans l'art d'amuser plusieurs soupirans. Le manege de la coquetterie exige un discernement encore plus fin que celui de la politesse; car pourvu qu'une femme polie le soit envers tout le monde, elle a toujours assez bien fait; mais la coquette perdroit bientôt son empire par cette uniformité mal-adroite. A force de vouloir obliger tous ses amans, elle les rebuteroit tous. Dans la société les manieres qu'on prend avec tous les hommes ne laissent pas de plaire à chacun; pourvu qu'on soit bien traité, l'on n'y regarde pas de si près sur les préférences : mais en amour une faveur qui n'est pas exclusive est une injure. Un homme sensible aimeroit cent fois mieux être seul maltraité que caressé avec tous les autres, & ce qui lui peut arriver de pis est de n'être point distingué. Il faut donc qu'une femme qui veut conserver plusieurs amans persuade à chacun d'eux qu'elle le préfere, & qu'elle le lui persuade sous les yeux de tous les autres, à qui elle en persuade autant sous les siens.

Voulez-vous voir un personnage embarrassé ? placez un homme entre deux femmes avec chacune desquelles il aura des liaisons secrettes, puis observez quelle sotte figure il y fera. Placez en même cas une femme entre deux hommes (& surement l'exemple ne sera pas plus rare), vous serez émerveillé de l'adresse avec laquelle elle donnera le change à tous deux & fera que chacun se rira de l'autre. Or si cette femme leur témoignoit la même confiance & prenoit avec eux la même familiarité, comment seroient-ils un instant ses dupes ? En les traitant également ne montreroit-elle pas qu'ils ont les mêmes droits sur elle ? Oh, qu'elle s'y prend bien mieux que cela ! Loin de les traiter de la même manière, elle affecte de mettre entre eux de l'inégalité ; elle fait si bien que celui qu'elle flatte croit que c'est par tendresse, & que celui qu'elle maltraite croit que c'est par dépit. Ainsi chacun content de son partage la voit toujours s'occuper de lui, tandis qu'elle ne s'occupe en effet que d'elle seule.

Dans le désir général de plaire la coquetterie suggere, de semblables moyens ; les caprices ne feroient que

rebuter, s'ils n'étoient ſagement ménagés; & c'eſt en les diſpenſant avec art qu'elle en fait les plus fortes chaînes de ſes eſclaves.

Uſa ogn'arte la donna, onde ſia colta
Nella ſua rete alcun novello amante;
Ne con tutti, ne ſempre una ſteſſo volta
Serba, ma cangia a tempo atto e ſembiante.

A quoi tient tout cet art, ſi ce n'eſt à des obſervations fines & continuelles qui lui font voir à chaque inſtant ce qui ſe paſſe dans les cœurs des hommes, & qui la diſpoſent à porter à chaque mouvement ſecret qu'elle apperçoit la force qu'il faut pour le ſuſpendre ou l'accélérer? Or cet art s'apprend-il? Non: il naît avec les femmes; elles l'ont toutes, & jamais les hommes ne l'ont au même degré. Tel eſt un des caracteres diſtinctifs du ſexe. La préſence d'eſprit, la pénétration, les obſervations fines ſont la ſcience des femmes; l'habileté de s'en prévaloir eſt leur talent.

Voilà ce qui eſt; & l'on a vu pourquoi cela doit être. Les femmes ſont fauſſes, nous dit-on: elles le deviennent. Le don qui leur eſt propre eſt l'adreſſe & non pas la fauſſeté; dans

les vrais penchans de leur sexe, même en mentant, elles ne sont point fausses. Pourquoi consultez-vous leur bouche, quand ce n'est pas elle qui doit parler? Consultez leurs yeux, leur teint, leur respiration, leur air craintif, leur molle résistance: voilà le langage que la nature leur donne pour vous répondre. La bouche dit toujours non, & doit le dire; mais l'accent qu'elle y joint n'est pas toujours le même, & cet accent ne fait point mentir. La femme n'a-t-elle pas les mêmes besoins que l'homme, sans avoir le même droit de les témoigner? Son sort seroit trop cruel, si même dans les desirs légitimes elle n'avoit un langage équivalent à celui qu'elle n'ose tenir? Faut-il que sa pudeur la rende malheureuse? Ne lui faut-il pas un art de communiquer ses penchans sans les découvrir? De quelle adresse n'a-t-elle pas besoin pour faire qu'on lui dérobe ce qu'elle brûle d'accorder? Combien ne lui importe-t-il point d'apprendre à toucher le cœur de l'homme sans paroître songer à lui? Quel discours charmant n'est-ce pas que la pomme de Galathée & sa fuite mal-adroite? Que faudra-t-il qu'elle ajoute à cela? Ira-

t-elle dire au Berger qui la fuit entre les faules, qu'elle n'y fait qu'à deſſein de l'attirer? Elle mentiroit, pour ainſi dire; car alors elle ne l'attireroit plus. Plus une femme a de réſerve, plus elle doit avoir d'art, même avec ſon mari. Oui, je ſoutiens qu'en tenant la coquetterie dans ſes limites on la rend modeſte & vraie, on en fait une loi de l'honnêteté.

La vertu eſt une, diſoit très-bien un de mes adverſaires; on ne la décompoſe pas pour admettre une partie & rejetter l'autre. Quand on l'aime, on l'aime dans toute ſon intégrité; & l'on refuſe ſon cœur quand on peut, & toujours ſa bouche aux ſentimens qu'on ne doit point avoir. La vérité morale n'eſt pas ce qui eſt, mais ce qui eſt bien; ce qui eſt mal ne devroit point être, & ne doit point être avoué, ſur-tout quand cet aveu lui donne un effet qu'il n'auroit pas eu ſans cela. Si j'étois tenté de voler & qu'en le diſant je tentaſſe un autre d'être mon complice, lui déclarer ma tentation, ne ſeroit ce pas y ſuccomber? Pourquoi dites-vous que la pudeur rend les femmes fauſſes? Celles qui la perdent le plus, ſont-elles, au reſte, plus vraies

que les autres? Tant s'en faut; elles ſont plus fauſſes mille fois. On n'arrive à ce point de dépravation qu'à force de vices qu'on garde tous, & qui ne regnent qu'à la faveur de l'intrigue & du menſonge (10). Au contraire, celles qui ont encore de la honte, qui ne s'enorgueilliſſent point de leurs fautes, qui ſavent cacher leurs deſirs à eux-mêmes qui les inſpirent, celles dont ils en arrachent les aveux avec le plus de peine, ſont d'ailleurs les plus vraies, les plus ſinceres, les plus conſtantes dans tous leurs engagemens, & celles ſur la foi deſquelles on peut généralement le plus compter.

Je ne ſache que la ſeule Made-

(10) Je ſais que les femmes qui ont ouvertement pris leur parti ſur un certain point, prétendent bien ſe faire valoir de cette franchiſe; & jurent qu'à cela près il n'y a rien d'eſtimable qu'on ne trouve en elles; mais je ſais bien auſſi qu'elles n'ont jamais perſuadé cela qu'à des ſots. Le plus grand frein de leur ſexe ôté, que reſte-t-il qui les retienne, & de quel honneur feront-elles cas, après avoir renoncé à celui qui leur eſt propre? Ayant mis une fois leurs paſſions à l'aiſe, elles n'ont plus aucun intérêt d'y réſiſter. *nec fœmina amiſſâ pudicitiâ alia abnuerit.* Jamais Auteur connut-il mieux le cœur humain dans les deux ſexes, que celui qui a dit cela?

moiſelle de l'Enclos qu'on ait pu citer pour exception connue à ces remarques. Auſſi Mademoiſelle de l'Enclos a-t-elle paſſé pour un prodige. Dans le mépris des vertus de ſon ſexe, elle avoit, dit-on, conſervé celles du nôtre : on vante ſa franchiſe, ſa droiture, la ſureté de ſon commerce, ſa fidélité dans l'amitié. Enfin, pour achever le tableau de ſa gloire, on dit qu'elle s'étoit faite homme : à la bonne heure. Mais avec toute ſa haute réputation, je n'aurois pas plus voulu de cet homme-là pour mon ami que pour ma maîtreſſe.

Tout ceci n'eſt pas ſi hors de propos qu'il paroit être. Je vois où tendent les maximes de la Philoſophie moderne en tournant en dériſion la pudeur du ſexe & ſa fauſſeté prétendue ; & je vois que l'effet le plus aſſuré de cette Philoſophie, ſera d'ôter aux femmes de notre ſiecle le peu d'honneur qui leur eſt reſté.

Sur ces conſidérations je crois qu'on peut déterminer en général quelle eſpece de culture convient à l'eſprit des femmes, & ſur quels objets on doit tourner leurs réflexions dès leur jeuneſſe.

Je l'ai déjà dit, les devoirs de leur sexe sont plus aisés à voir qu'à remplir. La premiere chose qu'elles doivent apprendre est à les aimer par la considération de leurs avantages ; c'est le seul moyen de les leur rendre faciles. Chaque état & chaque âge a ses devoirs. On connoit bientôt les siens pourvu qu'on les aime. Honorez votre état de femme, & dans quelque rang que le Ciel vous place vous serez toujours une femme de bien. L'essentiel est d'être ce que nous fit la Nature ; on n'est toujours que trop ce que les hommes veulent que l'on soit.

La recherche des vérités abstraites & spéculatives, des principes, des axiomes dans les sciences, tout ce qui tend à généraliser les idées, n'est point du ressort des femmes ; leurs études doivent se rapporter toutes à la pratique ; c'est à elles à faire l'application des principes que l'homme a trouvés, & c'est à elles de faire les observations qui menent l'homme à l'établissement des principes. Toutes les réflexions des femmes, en ce qui ne tient pas immédiatement à leurs devoirs, doivent tendre à l'étude des hommes ou aux connoissances agréables qui n'ont

que le goût pour objet ; car quant aux ouvrages de génie ils passent leur portée ; elles n'ont pas, non plus, assez de justesse & d'attention pour réussir aux sciences exactes, & quant aux connoissances physiques, c'est à celui des deux qui est le plus agissant, le plus allant, qui voit le plus d'objets, c'est à celui qui a le plus de force, & qui l'exerce davantage, à juger des rapports des êtres sensibles & des loix de la Nature. La femme, qui est foible & qui ne voit rien au-dehors, apprécie & juge les mobiles qu'elle peut mettre en œuvre pour suppléer à sa foiblesse, & ces mobiles sont les passions de l'homme. Sa méchanique à elle est plus forte que la nôtre, tous ses leviers vont ébranler le cœur humain. Tout ce que son sexe ne peut faire par lui-même & qui lui est nécessaire ou agréable, il faut qu'il ait l'art de nous le faire vouloir : il faut donc qu'elle étudie à fond l'esprit de l'homme, non par abstraction l'esprit de l'homme en général, mais l'esprit des hommes qui l'entourent, l'esprit des hommes auxquels elle est assujettie, soit par la loi, soit par l'opinion. Il faut qu'elle apprenne à pénétrer leurs sentimens par

leurs discours, par leurs actions, par leurs regards, par leurs gestes. Il faut que par ses discours, par ses actions, par ses regards, par ses gestes, elle sache leur donner les sentimens qu'il lui plait, sans même paroître y songer. Ils philosopheront mieux qu'elle sur le cœur humain; mais elle lira mieux qu'eux dans les cœurs des hommes. C'est aux femmes à trouver, pour ainsi dire, la morale expérimentale, à nous à la réduire en système. La femme a plus d'esprit, & l'homme plus de génie; la femme observe & l'homme raisonne; de ce concours résultent la lumiere la plus claire & la science la plus complete que puisse acquérir de lui-même l'esprit humain, la plus sûre connoissance, en un mot, de soi & des autres qui soit à la portée de notre espece; & voilà comment l'art peut tendre incessamment à perfectionner l'instrument donné par la Nature.

Le monde est le livre des femmes; quand elles y lisent mal, c'est leur faute, ou quelque passion les aveugle. Cependant la véritable mere de famille, loin d'être une femme du monde, n'est guères moins recluse dans sa maison que la Religieuse dans son cloître.

Il faudroit donc faire, pour les jeunes personnes qu'on marie, comme on fait ou comme on doit faire pour celles qu'on met dans les Couvens; leur montrer les plaisirs qu'elles quittent avant de les y laisser renoncer, de peur que la fausse image de ces plaisirs qui leur sont inconnus, ne vienne un jour égarer leurs cœurs & troubler le bonheur de leur retraite. En France, les filles vivent dans des Couvens, & les femmes courent le monde. Chez les anciens, c'étoit tout le contraire : les filles avoient, comme je l'ai dit, beaucoup de jeux & de fêtes publiques : les femmes vivoient retirées. Cet usage étoit plus raisonnable & maintenoit mieux les mœurs. Une sorte de coquetterie est permise aux filles à marier, s'amuser est leur grande affaire. Les femmes ont d'autres soins chez elles, & n'ont plus de maris à chercher; mais elles ne trouveroient pas leur compte à cette réforme, & malheureusement elles donnent le ton. Meres, faites du moins vos compagnes de vos filles. Donnez-leur un sens droit & une ame honnête, puis ne leur cachez rien de ce qu'un œil chaste peut regarder. Le bal, les festins, les jeux, même le

théâtre ; tout ce qui, mal vu, fait le charme d'une imprudente jeuneſſe, peut être offert ſans riſque à des yeux ſains. Mieux elles verront ces bruyans plaiſirs, plutôt elles en ſeront dégoûtées.

J'entends la clameur qui s'éleve contre moi. Quelle fille réſiſte à ce dangereux exemple ? A peine ont-elles vu le monde, que la tête leur tourne à toutes ; pas une d'elles ne veut le quitter. Cela peut être ; mais avant de leur offrir ce tableau trompeur, les avez-vous bien préparées à le voir ſans émotion ? Leur avez-vous bien annoncé les objets qu'il repréſente ? Les leur avez-vous bien peints tels qu'ils ſont ? Les avez-vous bien armés contre les illuſions de la vanité ? Avez-vous porté dans leurs jeunes cœurs le goût des vrais plaiſirs qu'on ne trouve point dans ce tumulte ? Quelles précautions, quelles meſures avez-vous priſes pour les préſerver du faux goût qui les égare ? Loin de rien oppoſer dans leur eſprit à l'empire des préjugés publics, vous les y avez nourries. Vous leur avez fait aimer d'avance tous les frivoles amuſemens qu'elles trouvent. Vous les leur faites aimer encore en s'y livrant.

De jeunes perſonnes, entrant dans le monde, n'ont d'autre gouvernante que leur mere, ſouvent plus folle qu'elles, & qui ne peut leur montrer les objets autrement qu'elle ne les voit. Son exemple, plus fort que la raiſon même, les juſtifie à leurs propres yeux, & l'autorité de la mere eſt pour la fille une excuſe ſans réplique. Quand je veux qu'une mere introduiſe ſa fille dans le monde, c'eſt en ſuppoſant qu'elle le lui fera voir tel qu'il eſt.

Le mal commence plutôt encore. Les Couvens ſont de véritables écoles de coquetterie; non de cette coquetterie honnête dont j'ai parlé, mais de celle qui produit tous les travers des femmes, & fait les plus extravagantes petites-maîtreſſes. En ſortant de-là pour entrer tout d'un coup dans des ſociétés bruyantes, de jeunes femmes s'y ſentent d'abord à leur place. Elles ont été élevées pour y vivre; faut-il s'étonner qu'elles s'y trouvent bien. Je n'avancerai point ce que je vais dire ſans crainte de prendre un préjugé pour une obſervation; mais il me ſemble qu'en général, dans les pays Proteſtans, il y a plus d'attachement de famille, de plus dignes épouſes & de

plus tendres mères que dans les pays Catholiques ; & si cela est, on ne peut douter que cette différence ne soit due en partie à l'éducation des Couvens.

Pour aimer la vie paisible & domestique, il faut la connoître ; il faut en avoir senti les douceurs dès l'enfance. Ce n'est que dans la maison paternelle qu'on prend du goût pour sa propre maison, & toute femme que sa mère n'a point élevée, n'aimera point élever ses enfans. Malheureusement il n'y a plus d'éducation privée dans les grandes villes. La société y est si générale & si mêlée, qu'il ne reste plus d'asyle pour la retraite, & qu'on est en public jusques chez soi. A force de vivre avec tout le monde, on n'a plus de famille ; à peine connoît-on ses parens ; on les voit en étrangers, & la simplicité des mœurs domestiques s'éteint avec la douce familiarité qui en faisoit le charme. C'est ainsi qu'on suce avec le lait le goût des plaisirs du siecle & des maximes qu'on y voit régner.

On impose aux filles une gêne apparente pour trouver des dupes qui les épousent sur leur maintien. Mais étudiez un moment ces jeunes personnes ; sous un air contraint, elles déguisent

mal la convoitise qui les dévore, & déjà on lit dans leurs yeux l'ardent desir d'imiter leurs meres. Ce qu'elles convoitent n'est pas un mari, mais la licence du mariage. Qu'a-t-on besoin d'un mari avec tant de ressources pour s'en passer? Mais on a besoin d'un mari pour couvrir ces ressources (11). La modestie est sur leur visage, & le libertinage est au fond de leur cœur; cette feinte modestie elle-même en est un signe. Elles ne l'affectent que pour pouvoir s'en débarrasser plutôt. Femmes de Paris & de Londres, pardonnez-le-moi, je vous supplie. Nul séjour n'exclut les miracles, mais pour moi je n'en connois point; & si une seule d'entre vous a l'ame vraiment honnête, je n'entends rien à nos institutions.

Toutes ces éducations diverses livrent également de jeunes personnes au goût des plaisirs du grand monde, & aux

(11) La voie de l'homme dans la jeunesse étoit une des quatre choses que le Sage ne pouvoit comprendre: la cinquieme étoit l'impudence de la femme adultere, *qua comedit, & tergens os suum, dicit; non sum operata malum.* Prov. XXX. 20.

passions qui naissent bientôt de ce goût. Dans les grandes villes, la dépravation commence avec la vie, & dans les petites elle commence avec la raison. De jeunes provinciales, instruites à mépriser l'heureuse simplicité de leurs mœurs, s'empressent à venir à Paris partager la corruption des nôtres; les vices ornés du beau nom de talens sont l'unique objet de leur voyage; & honteuses en arrivant de se trouver si loin de la noble licence des femmes du pays, elles ne tardent pas à mériter d'être aussi de la Capitale. Où commence le mal à votre avis? dans les lieux où l'on le projette, ou dans ceux où l'on l'accomplit?

Je ne veux pas que de la province une mere sensée amene sa fille à Paris pour lui montrer ces tableaux si pernicieux pour d'autres; mais je dis que quand cela seroit, ou cette fille est mal élevée, ou ces tableaux seront peu dangereux pour elle. Avec du goût, du sens, & l'amour des choses honnêtes, on ne les trouve pas si attrayans qu'ils le sont pour ceux qui s'en laissent charmer. On remarque à Paris les jeunes écervelées qui viennent se hâter de prendre le ton du pays, & se mettre

à la mode six mois durant pour se faire siffler le reste de leur vie; mais qui est-ce qui remarque celles qui, rebutées de tout ce fracas, s'en retournent dans leur province, contentes de leur sort, après l'avoir comparé à celui qu'envient les autres? Combien j'ai vu de jeunes femmes amenées dans la Capitale par des maris complaisans & maîtres de s'y fixer, les en détourner elles-mêmes, repartir plus volontiers qu'elles n'étoient venues, & dire avec attendrissement la veille de leur départ; ah! retournons dans notre chaumiere! on y vit plus heureux que dans les palais d'ici! On ne sait pas combien il reste encore de bonnes gens qui n'ont point fléchi le genou devant l'idole, & qui méprisent son culte insensé. Il n'y a de bruyantes que les folles; les femmes sages ne font point de sensation.

Que si, malgré la corruption générale, malgré les préjugés universels, malgré la mauvaise éducation des filles, plusieurs gardent encore un jugement à l'épreuve, que sera-ce quand ce jugement aura été nourri par des instructions convenables, ou, pour mieux dire, quand on ne l'aura point altéré par des instructions vicieuses; car tout

consiste toujours à conserver ou rétablir les sentimens naturels ? Il ne s'agit point pour cela d'ennuyer de jeunes filles de vos longs prônes, ni de leur débiter vos sèches moralités. Les moralités pour les deux sexes sont la mort de toute bonne éducation. De tristes leçons ne sont bonnes qu'à faire prendre en haine, & ceux qui les donnent & tout ce qu'ils disent. Il ne s'agit point en parlant à de jeunes personnes de leur faire peur de leurs devoirs, ni d'aggraver le joug qui leur est imposé par la nature. En leur exposant ces devoirs soyez précise & facile, ne leur laissez pas croire qu'on est chagrine quand on les remplit ; point d'air fâché, point de morgue. Tout ce qui doit passer au cœur doit en sortir ; leur catéchisme de morale doit être aussi court & aussi clair que leur catéchisme de religion, mais il ne doit pas être aussi grave. Montrez-leur dans les mêmes devoirs la source de leurs plaisirs & le fondement de leurs droits. Est-il si pénible d'aimer pour être aimée, de se rendre aimable pour être heureuse, de se rendre estimable pour être obéie, de s'honorer pour se faire honorer ? Que ces droits sont beaux ! qu'ils sont res-

pectables ! qu'ils ſont chers au cœur de l'homme quand la femme ſait les faire valoir ! Il ne faut point attendre les ans ni la vieilleſſe pour en jouir. Son empire commence avec ſes vertus ; à peine ſes attraits ſe développent, qu'elle regne déjà par la douceur de ſon caractere & rend ſa modeſtie impoſante. Quel homme inſenſible & barbare n'adoucit pas ſa fierté, & ne prend pas des manieres plus attentives près d'une fille de ſeize ans, aimable & ſage, qui parle peu, qui écoute, qui met de la décence dans ſon maintien & de l'honnêteté dans ſes propos, à qui ſa beauté ne fait oublier ni ſon ſexe ni ſa jeuneſſe, qui ſait intéreſſer par ſa timidité même, & s'attirer le reſpect qu'elle porte à tout le monde.

Ces témoignages, bien qu'extérieurs, ne ſont point frivoles ; ils ne ſont point fondés ſeulement ſur l'attrait des ſens, ils partent de ce ſentiment intime que nous avons tous, que les femmes ſont les juges naturels du mérite des hommes. Qui eſt-ce qui veut être mépriſé des femmes ? perſonne au monde ; non pas même celui qui ne veut plus les aimer. Et moi qui leur dis des vérités ſi dures, croyez-vous

que leurs jugemens me soient indifférens? Non, leurs suffrages me sont plus chers que les vôtres, Lecteurs souvent plus femmes qu'elles. En méprisant leurs mœurs je veux encore honorer leur justice : peu m'importe qu'elles me haïssent, si je les force à m'estimer.

Que de grandes choses on feroit avec ce ressort si l'on savoit le mettre en œuvre! Malheur au siecle où les femmes perdent leur ascendant, & où leurs jugemens ne sont plus rien aux hommes! C'est le dernier degré de la dépravation. Tous les peuples qui ont eu des mœurs ont respecté les femmes. Voyez Sparte, voyez les Germains, voyez Rome; Rome le siege de la gloire & de la vertu, si jamais elles en eurent un sur la terre. C'est-là que les femmes honoroient les exploits des grands généraux, qu'elles pleuroient publiquement les peres de la patrie, que leurs vœux ou leurs deuils étoient consacrés comme le plus solemnel jugement de la République. Toutes les grandes révolutions y vinrent des femmes; par une femme Rome acquit la liberté, par une femme les Plébeïens obtinrent le Consulat, par une femme

finit la tyrannie des Décemvirs, par les femmes Rome assiégée fut sauvée des mains d'un Proscrit. Galans François, qu'eussiez-vous dit en voyant passer cette procession, si ridicule à vos yeux moqueurs? Vous l'eussiez accompagnée de vos huées. Que nous voyons d'un œil différent les mêmes objets! & peut-être avons-nous tous raison. Formez ce cortege de belles Dames françoises; je n'en connois point de plus indécent: mais composez-le de Romaines, vous aurez, tous, les yeux des Volsques, & le cœur de Coriolan.

Je dirai d'avantage, & je soutiens que la vertu n'est pas moins favorable à l'amour qu'aux autres droits de la nature, & que l'autorité des maitresses n'y gagne pas moins que celle des femmes & des meres. Il n'y a point de véritable amour sans enthousiasme, & point d'enthousiasme sans un objet de perfection réel ou chimérique, mais toujours existant dans l'imagination. De quoi s'enflammeront des amans pour qui cette perfection n'est plus rien, & qui ne voient dans ce qu'ils aiment que l'objet du plaisir des sens? Non, ce n'est pas ainsi que l'ame s'é-

chauffe, & ſe livre à ces tranſports ſublimes qui font le délire des amans & le charme de leur paſſion. Tout n'eſt qu'illuſion dans l'amour, je l'avoue; mais ce qui eſt réel, ce ſont les ſentimens dont il nous anime pour le vrai beau qu'il nous fait aimer. Ce beau n'eſt point dans l'objet qu'on aime, il eſt l'ouvrage de nos erreurs. Eh! qu'importe? En ſacrifie-t-on moins tous ſes ſentimens bas à ce modele imaginaire? En pénetre-t-on moins ſon cœur des vertus qu'on prête à ce qu'il chérit? S'en détache-t-on moins de la baſſeſſe du moi humain? Où eſt le véritable amant qui n'eſt pas prêt à immoler ſa vie à ſa maîtreſſe, & où eſt la paſſion ſenſuelle & groſſiere dans un homme qui veut mourir? Nous nous moquons des Paladins! c'eſt qu'ils connoiſſoient l'amour, & que nous ne connoiſſons plus que la débauche. Quand ces maximes romaneſques commencerent à devenir ridicules, ce changement fut moins l'ouvrage de la raiſon que celui des mauvaiſes mœurs.

Dans quelque ſiecle que ce ſoit les relations naturelles ne changent point; la convenance ou diſconvenance qui en réſulte reſte la même, les préjugés,

sous le vain nom de raison, n'en changent que l'apparence. Il sera toujours grand & beau de régner sur soi, fût-ce pour obéir à des opinions fantastiques ; & les vrais motifs d'honneur parleront toujours au cœur de toute femme de jugement, qui saura chercher dans son état le bonheur de la vie. La chasteté doit être une vertu délicieuse pour une belle femme qui a quelque élévation dans l'ame. Tandis qu'elle voit toute la terre à ses pieds, elle triomphe de tout & d'elle-même : elle s'éleve dans son propre cœur un trône auquel tout vient rendre hommage ; les sentimens tendres ou jaloux, mais toujours respectueux, des deux sexes, l'estime universelle & la sienne propre, lui payent sans cesse en tribut de gloire les combats de quelques instans. Les privations sont passageres, mais le prix en est permanent; quelle jouissance pour une ame noble, que l'orgueil de la vertu jointe à la beauté ! Réalisez une héroïne de Roman, elle goûtera des voluptés plus exquises que les Laïs & les Cléopatres, & quand sa beauté ne sera plus, sa gloire & ses plaisirs resteront encore; elle seule saura jouir du passé.

Plus

Plus les devoirs ſont grands & pénibles, plus les raiſons ſur leſquelles on les fonde doivent être ſenſibles & fortes. Il y a un certain langage dévot dont, ſur les ſujets les plus graves, on rebat les oreilles des jeunes perſonnes ſans produire la perſuaſion. De ce langage trop diſproportionné à leurs idées, & du peu de cas qu'elles en font en ſecret, naît la facilité de céder à leurs penchans, faute de raiſons d'y réſiſter tirées des choſes mêmes. Une fille élevée ſagement & pieuſement, a ſans doute de fortes armes contre les tentations, mais celle dont on nourrit uniquement le cœur ou plutôt les oreilles du jargon myſtique devient infailliblement la proie du premier ſéducteur adroit qui l'entreprend. Jamais une jeune & belle perſonne ne mépriſera ſon corps, jamais elle ne s'affligera de bonne-foi des grands péchés que ſa beauté fait commettre, jamais elle ne pleurera ſincérement & devant Dieu d'être un objet de convoitiſe, jamais elle ne pourra croire en ſecret que le plus doux ſentiment du cœur ſoit une invention de Satan. Donnez-lui d'autres raiſons en dedans & pour elle-même; car celles-là ne

pénétreront pas. Ce sera pis encore si l'on met, comme on n'y manque guères, de la contradiction dans ses idées, & qu'après l'avoir humiliée en avilissant son corps & ses charmes comme la souillure du péché, on lui fasse ensuite respecter comme le temple de Jésus-Christ, ce même corps qu'on lui a rendu si méprisable. Les idées trop sublimes & trop basses sont également insuffisantes & ne peuvent s'associer: il faut une raison à la portée du sexe & de l'âge. La considération du devoir n'a de force qu'autant qu'on y joint des motifs qui nous portent à le remplir:

Quæ quia non liceat non facit, illa facit:

On ne se douteroit pas que c'est Ovide qui porte un jugement si sévere.

Voulez-vous donc inspirer l'amour des bonnes mœurs aux jeunes personnes? sans leur dire incessamment, soyez sages, donnez leur un grand intérêt à l'être; faites leur sentir tout le prix de la sagesse, & vous la leur ferez aimer. Il ne suffit pas de prendre cet intérêt au loin dans l'avenir; montrez-le leur dans le moment même, dans les relations de leur âge, dans

le caractere de leurs amans. Dépeignez-leur l'homme de bien, l'homme de mérite; apprenez-leur à le reconnoître, à l'aimer, & à l'aimer pour elles; prouvez-leur qu'amies, femmes ou maitresses, cet homme seul peut les rendre heureuses. Amenez la vertu par la raison: faites-leur sentir que l'empire de leur sexe & tous ses avantages ne tiennent pas seulement à sa bonne conduite, à ses mœurs, mais encore à celles des hommes; qu'elles ont peu de prise sur des ames viles & basses, & qu'on ne sait servir sa maitresse que comme on sait servir la vertu. Soyez sûre qu'alors en leur dépeignant les mœurs de nos jours, vous leur en inspirerez un dégoût sincere; en leur montrant les gens à la mode vous les leur ferez mépriser, vous ne leur donnerez qu'éloignement pour leurs maximes, aversion pour leurs sentimens, dédain pour leurs vaines galanteries; vous leur ferez naître une ambition plus noble, celle de régner sur des ames grandes & fortes, celle des femmes de Sparte, qui étoit de commander à des hommes. Une femme hardie, effrontée, intrigante, qui ne sait attirer ses amans que par la

coquetterie, ni les conſerver que par les faveurs, les fait obéir comme des valets dans les choſes ſerviles & communes; dans les choſes importantes & graves elle eſt ſans autorité ſur eux. Mais la femme à la fois honnête, aimable & ſage, celle qui force les ſiens à la reſpecter, celle qui a de la réſerve & de la modeſtie, celle, en un mot, qui ſoutient l'amour par l'eſtime, les envoie d'un ſigne au bout du monde, au combat, à la gloire, à la mort, où il lui plaît; cet empire eſt beau, ce me ſemble, & vaut bien la peine d'être acheté (12).

Voilà dans quel eſprit Sophie a été élevée avec plus de ſoin que de peine,

(12) Brantôme dit que, du tems de François premier, une jeune perſonne ayant un amant babillard, lui impoſa un ſilence abſolu & illimité, qu'il garda ſi fidélement deux ans entiers, qu'on le crut devenu muet par maladie. Un jour en pleine aſſemblée, ſa maîtreſſe, qui, dans ces tems où l'amour ſe faiſoit avec myſtere, n'étoit point connue pour telle, ſe vanta de le guérir ſur-le-champ, & le fit avec ce ſeul mot *parlez*. N'y a-t-il pas quelque choſe de grand & d'héroïque dans cet amour-là? Qu'eût fait de plus la Philoſophie de Pythagore avec tout ſon faſte? Quelle femme aujourd'hui pourroit compter ſur un pareil ſilence un ſeul jour, dût-elle le payer de tout le prix qu'elle y peut mettre?

& plutôt en ſuivant ſon goût qu'en le gênant. Diſons maintenant un mot de ſa perſonne, ſelon le portrait que j'en ai fait à Emile, & ſelon qu'il imagine lui-même l'épouſe qui peut le rendre heureux.

Je ne redirai jamais trop que je laiſſe à part les prodiges. Emile n'en eſt pas un, Sophie n'en eſt pas un non plus. Emile eſt homme, & Sophie eſt femme; voilà toute leur gloire. Dans la confuſion des ſexes qui regne entre nous, c'eſt preſque un prodige d'être du ſien.

Sophie eſt bien née, elle eſt d'un bon naturel; elle a le cœur très-ſenſible, & cette extrême ſenſibilité lui donne quelquefois une activité d'imagination difficile à modérer. Elle a l'eſprit moins juſte que pénétrant, l'humeur facile & pourtant inégale, la figure commune, mais agréable; une phyſionomie qui promet une ame & qui ne ment pas; on peut l'aborder avec indifférence, mais non pas la quitter ſans émotion. D'autres ont de bonnes qualités qui lui manquent; d'autres ont à plus grande meſure celles qu'elle a; mais nulle n'a des qualités mieux aſſorties pour faire un heureux caractere. Elle ſait tirer parti de

ſes défauts mêmes, & ſi elle étoit plus parfaite elle plairoit beaucoup moins.

Sophie n'eſt pas belle, mais auprès d'elle les hommes oublient les belles femmes, & les belles femmes ſont mécontentes d'elles-mêmes. A peine eſt-elle jolie au premier aſpect, mais plus on la voit & plus elle s'embellit; elle gagne où tant d'autres perdent, & ce qu'elle gagne elle ne le perd plus. On peut avoir de plus beaux yeux, une plus belle bouche, une figure plus impoſante; mais on ne ſauroit avoir une taille mieux priſe, un plus beau teint, une main plus blanche, un pied plus mignon, un regard plus doux, une phyſionomie plus touchante. Sans éblouir elle intéreſſe, elle charme, & l'on ne ſauroit dire pourquoi.

Sophie aime la parure & s'y connoît; ſa mere n'a point d'autre femme-de-chambre qu'elle: elle a beaucoup de goût pour ſe mettre avec avantage, mais elle hait les riches habillemens; on voit toujours dans le ſien la ſimplicité jointe à l'élégance; elle n'aime point ce qui brille, mais ce qui ſied. Elle ignore quelles ſont les couleurs à la mode, mais elle ſait à merveille celles qui lui ſont favorables. Il n'y a

pas une jeune perſonne qui paroiſſe miſe avec moins de recherche, & dont l'ajuſtement ſoit plus recherché; pas une piece du ſien n'eſt priſe au hazard, & l'art ne paroît dans aucune. Sa parure eſt très-modeſte en apparence & très-coquette en effet; elle n'étale point ſes charmes, elle les couvre, mais en les couvrant elle ſait les faire imaginer. En la voyant on dit; voilà une fille modeſte & ſage; mais tant qu'on reſte auprès d'elle les yeux & le cœur errent ſur toute ſa perſonne, ſans qu'on puiſſe les en détacher, & l'on diroit que tout cet ajuſtement ſi ſimple n'eſt mis à ſa place, que pour en être ôté piece à piece par l'imagination.

Sophie a des talens naturels; elle les ſent & ne les a pas négligés; mais n'ayant pas été à portée de mettre beaucoup d'art à leur culture, elle s'eſt contentée d'exercer ſa jolie voix à chanter juſte & avec goût, ſes petits pieds à marcher légérement, facilement, avec grace, à faire la révérence en toutes ſortes de ſituations ſans gêne & ſans mal-adreſſe. Du reſte, elle n'a eu de maître à chanter que ſon pere, de maîtreſſe à danſer que ſa

mere, & un organiſte du voiſinage lui a donné ſur le clavecin quelques leçons d'accompagnement qu'elle a depuis cultivé ſeule. D'abord elle ne ſongeoit qu'à faire paroître ſa main avec avantage ſur ces touches noires; enſuite elle trouva que le ſon aigre & ſec du clavecin rendoit plus doux le ſon de la voix, peu-à-peu elle devint ſenſible à l'harmonie; enfin en grandiſſant elle a commencé de ſentir les charmes de l'expreſſion, & d'aimer la muſique pour elle-même. Mais c'eſt un goût plutôt qu'un talent; elle ne ſait point déchiffrer un air ſur la note.

Ce que Sophie ſait le mieux & qu'on lui a fait apprendre avec le plus de ſoin, ce ſont les travaux de ſon ſexe, même ceux dont on ne s'aviſe point, comme de tailler & coudre ſes robes. Il n'y a pas un ouvrage à l'aiguille qu'elle ne ſache faire & qu'elle ne faſſe avec plaiſir; mais le travail qu'elle préfère à tout autre eſt la dentelle, parce qu'il n'y en a pas un qui donne une attitude plus agréable, & où les doigts s'exercent avec plus de grace & de légéreté. Elle s'eſt appliquée auſſi à tous les détails du ménage. Elle entend

la cuiſine & l'office ; elle ſait les prix des denrées, elle en connoît les qualités ; elle ſait fort bien tenir les comptes, elle ſert de maître-d'hôtel à ſa mere. Faite pour être un jour mere de famille elle-même, en gouvernant la maiſon paternelle elle apprend à gouverner la ſienne ; elle peut ſuppléer aux fonctions des domeſtiques & le fait toujours volontiers. On ne ſait jamais bien commander que ce qu'on ſait exécuter ſoi-même : c'eſt la raiſon de ſa mere pour l'occuper ainſi ; pour Sophie, elle ne va pas ſi loin. Son premier devoir eſt celui de fille, & c'eſt maintenant le ſeul qu'elle ſonge à remplir. Son unique vue eſt de ſervir ſa mere & de la ſoulager d'une partie de ſes ſoins. Il eſt pourtant vrai qu'elle ne les remplit pas tous avec un plaiſir égal. Par exemple, quoiqu'elle ſoit gourmande, elle n'aime pas la cuiſine : le détail en a quelque choſe qui la dégoûte ; elle n'y trouve jamais aſſez de propreté. Elle eſt là-deſſus d'une délicateſſe extrême, & cette délicateſſe pouſſée à l'excès eſt devenue un de ſes défauts : elle laiſſeroit plutôt aller tout le dîné par le feu que de tacher ſa manchette. Elle n'a jamais voulu de l'inſpection du jar-

din par la même raison. La terre lui paroit mal-propre; si-tôt qu'elle voit du fumier, elle croit en sentir l'odeur.

Elle doit ce défaut aux leçons de sa mere. Selon elle, entre les devoirs de la femme, un des premiers est la propreté : devoir spécial, indispensable, imposé par la nature; il n'y a pas au monde un objet plus dégoûtant qu'une femme mal-propre, & le mari qui s'en dégoûte n'a jamais tort. Elle a tant prêché ce devoir à sa fille dès son enfance; elle en a tant exigé de propreté sur sa personne, tant pour ses hardes, pour son appartement, pour son travail, pour sa toilette, que toutes ces attentions tournées en habitude prennent une assez grande partie de son tems & président encore à l'autre; en sorte que bien faire ce qu'elle fait, n'est que le second de ses soins; le premier est toujours de le faire proprement.

Cependant tout cela n'a point dégénéré en vaine affectation ni en mollesse; les rafinemens du luxe n'y sont pour rien. Jamais il n'entra dans son appartement que de l'eau simple; elle ne connoît d'autre parfum que celui des fleurs, & jamais son mari n'en sen-

pirera de plus doux que ſon haleine. Enfin l'attention qu'elle donne à l'extérieur ne lui fait pas oublier qu'elle doit ſa vie & ſon tems à des ſoins plus nobles : elle ignore ou dédaigne cette exceſſive propreté du corps qui ſouille l'ame ; Sophie eſt bien plus que propre, elle eſt pure.

J'ai dit que Sophie étoit gourmande. Elle l'étoit naturellement ; mais elle eſt devenue ſobre par habitude, & maintenant elle l'eſt par vertu. Il n'en eſt pas des filles comme des garçons, qu'on peut juſqu'à certain point gouverner par la gourmandiſe. Ce penchant n'eſt point ſans conſéquence pour le ſexe ; il eſt trop dangereux de le lui laiſſer. La petite Sophie dans ſon enfance entrant ſeule dans le cabinet de ſa mere, n'en revenoit pas toujours vide, & n'étoit pas d'une fidélité à toute épreuve ſur les dragées & ſur les bonbons. Sa mere la ſurprit, la reprit, la punit, la fit jeûner. Elle vint enfin à bout de lui perſuader que les bonbons gâtoient les dents, & que de trop manger groſſiſſoit la taille. Ainſi Sophie ſe corrigea ; en grandiſſant elle a pris d'autres goûts qui l'ont détournée de cette ſenſualité baſſe. Dans les femmes, comme

dans les hommes, ſi-tôt que le cœur s'anime, la gourmandiſe n'eſt plus un vice dominant. Sophie a conſervé le goût propre de ſon ſexe; elle aime le laitage & les ſucreries; elle aime la pâtiſſerie & les entremets, mais fort peu la viande; elle n'a jamais goûté ni vin ni liqueurs fortes. Au ſurplus elle mange de tout très-médiocrement; ſon ſexe moins laborieux que le nôtre a moins beſoin de réparation. En toute choſe elle aime ce qui eſt bon & le ſait goûter; elle ſait auſſi s'accommoder de ce qui ne l'eſt pas, ſans que cette privation lui coûte.

Sophie a l'eſprit agréable ſans être brillant, & ſolide ſans être profond; eſprit dont on ne dit rien, parce qu'on ne lui en trouve jamais ni plus ni moins qu'à ſoi. Elle a toujours celui qui plaît aux gens qui lui parlent, quoiqu'il ne ſoit pas fort orné, ſelon l'idée que nous avons de la culture de l'eſprit des femmes: car le ſien ne s'eſt point formé par la lecture; mais ſeulement par les converſations de ſon pere & de ſa mere, par ſes propres réflexions, & par les obſervations qu'elle a faites dans le peu de monde qu'elle a vu. Sophie a naturellement

de la gaieté ; elle étoit même folâtre dans son enfance, mais peu-à-peu sa mere a pris soin de réprimer ses airs évaporés, de peur que bientôt un changement trop subit n'instruisit du moment qui l'avoit rendu nécessaire. Elle est donc devenue modeste & réservée même avant le tems de l'être ; & maintenant que ce tems est venu, il lui est plus aisé de garder le ton qu'elle a pris, qu'il ne lui seroit de le prendre sans indiquer la raison de ce changement : c'est une chose plaisante de la voir se livrer quelquefois, par un reste d'habitude, à des vivacités de l'enfance, puis tout-d'un-coup rentrer en elle-même, se taire, baisser les yeux & rougir : il faut bien que le terme intermédiaire entre les deux âges participe un peu de chacun des deux.

Sophie est d'une sensibilité trop grande pour conserver une parfaite égalité d'humeur, mais elle a trop de douceur pour que cette sensibilité soit fort importune aux autres ; c'est à elle seule qu'elle fait du mal. Qu'on dise un seul mot qui la blesse, elle ne boude pas ; mais son cœur se gonfle ; elle tâche de s'échapper pour aller pleurer. Qu'au milieu de ses pleurs son pere ou sa

mere la rappelle & dise un seul mot ; elle vient à l'instant jouer & rire en s'essuyant adroitement les yeux, & tâchant d'étouffer ses sanglots.

Elle n'est pas, non plus, tout-à fait exempte de caprice. Son humeur, un peu trop poussée, dégénere en mutinerie, & alors elle est sujette à s'oublier. Mais laissez-lui le tems de revenir à elle, & sa maniere d'effacer son tort lui en fera presque un mérite. Si on la punit, elle est docile & soumise, & l'on voit que sa honte ne vient pas tant du châtiment que de la faute. Si on ne lui dit rien, jamais elle ne manque de la réparer d'elle-même, mais si franchement & de si bonne grace, qu'il n'est pas possible d'en garder la rancune. Elle baiseroit la terre devant le dernier domestique, sans que cet abaissement lui fit la moindre peine, & si-tôt qu'elle est pardonnée, sa joie & ses caresses montrent de quel poids son bon cœur est soulagé. En un mot, elle souffre avec patience les torts des autres & répare avec plaisir les siens. Tel est l'aimable naturel de son sexe avant que nous l'ayons gâté. La femme est faite pour céder à l'homme & pour supporter même son injustice ; vous ne

réduirez jamais les jeunes garçons au même point. Le ſentiment intérieur s'éleve & ſe révolte en eux contre l'injuſtice; la Nature ne les fit pas pour la tolérer.

graven
Pellit ſtomachum cedere neſcii.

Sophie a de la religion, mais une religion raiſonnable & ſimple, peu de dogmes & moins de pratiques de dévotion, ou plutôt, ne connoiſſant de pratique eſſentielle que la morale, elle dévoue ſa vie entiere à ſervir Dieu en faiſant le bien. Dans toutes les inſtructions que ſes parens lui ont données ſur ce ſujet, ils l'ont accoutumée à une ſoumiſſion reſpectueuſe en lui diſant toujours: " Ma fille, ces connoiſſan-„ ces ne ſont pas de votre âge; votre „ mari vous en inſtruira quand il ſera „ tems „. Du reſte, au lieu de longs diſcours de piété, ils ſe contentent de la lui prêcher par leur exemple, & cet exemple eſt gravé dans ſon cœur.

Sophie aime la vertu; cet amour eſt devenu ſa paſſion dominante. Elle l'aime parce qu'il n'y a rien de ſi beau que la vertu; elle l'aime, parce que la vertu fait la gloire de la femme, &

qu'une femme vertueuſe lui paroît preſque égale aux Anges ; elle l'aime comme la ſeule route du vrai bonheur, & parce qu'elle ne voit que miſere, abandon, malheur, ignominie dans la vie d'une femme déshonnête ; elle l'aime enfin comme chere à ſon reſpectable pere, à ſa tendre & digne mere ; non contens d'être heureux de leur propre vertu, ils veulent l'être auſſi de la ſienne, & ſon premier bonheur à elle-même eſt l'eſpoir de faire le leur. Tous ces ſentimens lui inſpirent un enthouſiaſme qui lui éleve l'ame, & tient tous ſes petits penchans aſſervis à une paſſion ſi noble. Sophie ſera chaſte & honnête juſqu'à ſon dernier ſoupir ; elle l'a juré dans le fond de ſon ame, & elle l'a juré dans un tems où elle ſentoit déjà tout ce qu'un tel ſerment coûte à tenir ; elle l'a juré quand elle en auroit dû révoquer l'engagement, ſi ſes ſens étoient faits pour régner ſur elle.

Sophie n'a pas le bonheur d'être une aimable françoiſe, froide par tempérament & coquette par vanité, voulant plutôt briller que plaire, cherchant l'amuſement & non le plaiſir. Le ſeul beſoin d'aimer la dévore, il vient la diſtraire & troubler ſon cœur dans les

fêtes ; elle a perdu ſon ancienne gaieté ; les folâtres jeux ne ſont plus faits pour elle ; loin de craindre l'ennui de la ſolitude elle la cherche : elle y penſe à celui qui doit la lui rendre douce ; tous les indifférens l'importunent ; il ne lui faut pas une cour, mais un amant ; elle aime mieux plaire à un ſeul honnête homme, & lui plaire toujours, que d'élever en ſa faveur le cri de la mode qui dure un jour, & le lendemain ſe change en huée.

Les femmes ont le jugement plutôt formé que les hommes ; étant ſur la défenſive preſque dès leur enfance, & chargées d'un dépôt difficile à garder, le bien & le mal leur ſont néceſſairement plutôt connus. Sophie, précoce en tout, parce que ſon tempérament la porte à l'être, a auſſi le jugement plutôt formé que d'autres filles de ſon âge. Il n'y a rien à cela de fort extraordinaire : la maturité n'eſt pas partout la même en même-tems.

Sophie eſt inſtruite des devoirs & des droits de ſon ſexe & du nôtre. Elle connoît les défauts des hommes & les vices des femmes ; elle connoît auſſi les qualités, les vertus contraires, & les a toutes empreintes au fond de ſon

cœur. On ne peut pas avoir une plus haute idée de l'honnête femme que celle qu'elle en a conçue, & cette idée ne l'épouvante point : mais elle penſe avec plus de complaiſance à l'honnête homme, à l'homme de mérite ; elle ſent qu'elle eſt faite pour cet homme-là, qu'elle en eſt digne, qu'elle peut lui rendre le bonheur qu'elle recevra de lui ; elle ſent qu'elle ſaura bien le reconnoître ; il ne s'agit que de le trouver.

Les femmes ſont les juges naturels du mérite des hommes, comme ils le ſont du mérite des femmes ; cela eſt de leur droit réciproque, & ni les uns ni les autres ne l'ignorent. Sophie connoît ce droit & en uſe, mais avec la modeſtie qui convient à ſa jeuneſſe, à ſon inexpérience, à ſon état ; elle ne juge que des choſes qui ſont à ſa portée, & elle n'en juge que quand cela ſert à développer quelque maxime utile. Elle ne parle des abſens qu'avec la plus grande circonſpection, ſur-tout ſi ce ſont des femmes. Elle penſe que ce qui les rend médiſantes & ſatyriques, eſt de parler de leur ſexe : tant qu'elles ſe bornent à parler du nôtre, elles ne ſont qu'équitables. Sophie s'y borne

donc. Quant aux femmes, elle n'en parle jamais que pour en dire le bien qu'elle ſait : c'eſt un honneur qu'elle croit devoir à ſon ſexe ; & pour celles dont elle ne ſait aucun bien à dire, elle n'en dit rien du tout & cela s'entend.

Sophie a peu d'uſage du monde ; mais elle eſt obligeante, attentive, & met de la grace à tout ce qu'elle fait. Un heureux naturel la ſert mieux que beaucoup d'art. Elle a une certaine politeſſe à elle qui ne tient point aux formules, qui n'eſt point aſſervie aux modes, qui ne change point avec elles, qui ne fait rien par uſage, mais qui vient d'un vrai deſir de plaire, & qui plaît. Elle ne ſait point les complimens triviaux & n'en invente point de plus recherchés ; elle ne dit pas qu'elle eſt très-obligée, qu'on lui fait beaucoup d'honneur, qu'on ne prenne pas la peine, &c. Elle s'aviſe encore moins de tourner des phraſes. Pour une attention, pour une politeſſe établie, elle répond par une révérence ou par un ſimple, *je vous remercie* ; mais ce mot dit de ſa bouche en vaut bien un autre. Pour un vrai ſervice elle laiſſe parler ſon cœur, & ce n'eſt pas un

compliment qu'il trouve. Elle n'a jamais souffert que l'usage françois l'asservit au joug des simagrées, comme d'étendre sa main en passant d'une chambre à l'autre sur un bras sexagénaire qu'elle auroit grande envie de soutenir. Quand un galant musqué lui offre cet impertinent service, elle laisse l'officieux bras sur l'escalier & s'élance en deux sauts dans la chambre, en disant qu'elle n'est pas boiteuse. En effet, quoiqu'elle ne soit pas grande, elle n'a jamais voulu de talons hauts : elle a les pieds assez petits pour s'en passer.

Non-seulement elle se tient dans le silence & dans le respect avec les femmes, mais même avec les hommes mariés, ou beaucoup plus âgés qu'elle; elle n'acceptera jamais de place au-dessus d'eux que par obéissance, & reprendra la sienne au-dessous si-tôt qu'elle le pourra; car elle sait que les droits de l'âge vont avant ceux du sexe, comme ayant pour eux le préjugé de la sagesse, qui doit être honorée avant tout.

Avec les jeunes gens de son âge, c'est autre chose; elle a besoin d'un ton différent pour leur en imposer, & elle sait le prendre sans quitter l'air

modeſte qui lui convient. S'ils ſont modeſtes & réſervés eux-mêmes, elle gardera volontiers avec eux l'aimable familiarité de la jeuneſſe ; leurs entretiens pleins d'innocence ſeront badins, mais décens; s'ils deviennent ſérieux, elle veut qu'ils ſoient utiles; s'ils dégénerent en fadeurs, elle les fera bientôt ceſſer ; car elle mépriſe ſur-tout le petit jargon de la galanterie, comme très-offenſant pour ſon ſexe. Elle ſait bien que l'homme qu'elle cherche n'a pas ce jargon-là, & jamais elle ne ſouffre volontiers d'un autre ce qui ne convient pas à celui dont elle a le caractere empreint au fond du cœur. La haute opinion qu'elle a des droits de ſon ſexe, la fierté d'ame que lui donne la pureté de ſes ſentimens, cette énergie de la vertu qu'elle ſent en elle-même, & qui la rend reſpectable à ſes propres yeux, lui font écouter avec indignation les propos doucereux dont on prétend l'amuſer. Elle ne les reçoit point avec une colere apparente, mais avec un ironique applaudiſſement qui déconcerte, ou d'un ton froid auquel on ne s'attend point. Qu'un beau Phébus lui débite ſes gentilleſſes, la loue avec eſprit ſur le ſien,

sur sa beauté, sur ses graces, sur le prix du bonheur de lui plaire, elle est fille à l'interrompre en lui disant poliment: " Monsieur, j'ai grand'peur de „ savoir ces choses-là mieux que „ vous; si nous n'avons rien de plus „ curieux à dire, je crois que nous „ pouvons finir ici l'entretien „. Accompagner ces mots d'une grande révérence, & puis se trouver à vingt pas de lui n'est pour elle que l'affaire d'un instant. Demandez à vos agréables s'il est aisé d'étaler son caquet avec un esprit aussi rebours que celui-là.

Ce n'est pas pourtant qu'elle n'aime fort à être louée, pourvu que ce soit tout de bon, & qu'elle puisse croire qu'on pense en effet le bien qu'on lui dit d'elle. Pour paroître touché de son mérite, il faut commencer par en montrer. Un hommage fondé sur l'estime peut flatter son cœur altier, mais tout galant persiflage est toujours rebuté; Sophie n'est pas faite pour exercer les petits talens d'un baladin.

Avec une si grande maturité de jugement, & formé à tous égards comme une fille de vingt ans, Sophie à quinze ne sera point traitée en enfant par ses parens. A peine apperceuront-ils en

elle la premiere inquiétude de la jeuneſſe, qu'avant le progrès ils ſe hâteront d'y pourvoir; ils lui tiendront des diſcours tendres & ſenſés. Les diſcours tendres & ſenſés ſont de ſon âge & de ſon caractere. Si ce caractere eſt tel que je l'imagine, pourquoi ſon pere ne lui parleroit-il pas à-peu-près ainſi :

" Sophie, vous voilà grande fille, „ & ce n'eſt pas pour l'être toujours „ qu'on le devient. Nous voulons que „ vous ſoyez heureuſe; c'eſt pour „ nous que nous le voulons, parce „ que notre bonheur dépend du vôtre. „ Le bonheur d'une honnête fille eſt „ de faire celui d'un honnête homme; „ il faut donc penſer à vous marier; „ il y faut penſer de bonne heure, „ car du mariage dépend le ſort de la „ vie, & l'on n'a jamais trop de tems „ pour y penſer.

„ Rien n'eſt plus difficile que le „ choix d'un bon mari, ſi ce n'eſt „ peut-être celui d'une bonne femme. „ Sophie, vous ſerez cette femme rare, „ vous ſerez la gloire de notre vie & „ le bonheur de nos vieux jours: mais „ de quelque mérite que vous ſoyez „ pourvue, la terre ne manque pas „ d'hommes qui en ont encore plus que

„ vous. Il n'y en a pas un qui ne dût „ s'honorer de vous obtenir ; il y en a „ beaucoup qui vous honoreroient davantage. Dans ce nombre, il s'agit „ d'en trouver un qui vous convienne, „ de le connoître & de vous faire connoître à lui.

„ Le plus grand bonheur du mariage „ dépend de tant de convenances, que „ c'eſt une folie de les vouloir toutes „ raſſembler. Il faut d'abord s'aſſurer „ des plus importantes ; quand les autres s'y trouvent, on s'en prévaut ; „ quand elles manquent, on s'en paſſe. „ Le bonheur parfait n'eſt pas ſur la „ terre ; mais le plus grand des malheurs & celui qu'on peut toujours „ éviter, eſt d'être malheureux par „ ſa faute.

„ Il y a des convenances naturelles, „ il y en a d'inſtitution, il y en a qui ne „ tiennent qu'à l'opinion ſeule. Les parens ſont juges des deux dernieres eſpeces, les enfans ſeuls le ſont de la „ premiere. Dans les mariages qui ſe „ font par l'autorité des peres, on ſe regle uniquement ſur les convenances „ d'inſtitution & d'opinion ; ce ne ſont „ pas les perſonnes qu'on marie, ce ſont „ les conditions & les biens ; mais tout

„ cela

„ cela peut changer, les perſonnes ſeu-
„ les reſtent toujours, elles ſe portent
„ par-tout avec elles; en dépit de la for-
„ tune, ce n'eſt que par les rapports
„ perſonnels qu'un mariage peut être
„ heureux ou malheureux.

„ Votre mere étoit de condition,
„ j'étois riche; voilà les ſeules conſi-
„ dérations qui porterent nos parens à
„ nous unir. J'ai perdu mes biens, elle
„ a perdu ſon nom; oubliée de ſa fa-
„ mille, que lui ſert aujourd'hui d'ê-
„ tre née Demoiſelle? Dans nos dé-
„ ſaſtres, l'union de nos cœurs nous a
„ conſolés de tout; la conformité de
„ nos goûts nous a fait choiſir cette
„ retraite; nous y vivons heureux dans
„ la pauvreté, nous nous tenons lieu
„ de tout l'un à l'autre: Sophie eſt
„ notre tréſor commun; nous béniſ-
„ ſons le Ciel de nous avoir donné
„ celui-là, & de nous avoir ôté tout
„ le reſte. Voyez, mon enfant, où
„ nous a conduit la Providence! Les
„ convenances qui nous firent marier
„ ſont évanouies; nous ne ſommes
„ heureux que par celles que l'on
„ compta pour rien.

„ C'eſt aux époux à s'aſſortir. Le
„ penchant mutuel doit être leur pre-

„ mier lien : leurs yeux, leurs cœurs
„ doivent être leurs premiers guides ;
„ car comme leur premier devoir,
„ étant unis, eſt de s'aimer, & qu'ai-
„ mer ou n'aimer pas ne dépend point
„ de nous-mêmes, ce devoir en em-
„ porte néceſſairement un autre, qui
„ eſt de commencer par s'aimer avant
„ de s'unir. C'eſt-là le droit de la na-
„ ture que rien ne peut abroger : ceux
„ qui l'ont gênée par tant de loix civi-
„ les, ont eu plus d'égard à l'ordre
„ apparent qu'au bonheur du mariage
„ & aux mœurs des Citoyens. Vous
„ voyez, ma Sophie, que nous ne
„ vous prêchons pas une morale diffi-
„ cile. Elle ne tend qu'à vous rendre
„ maîtreſſe de vous-même, & à nous
„ en rapporter à vous ſur le choix de
„ votre époux.

„ Après vous avoir dit nos raiſons
„ pour vous laiſſer une entiere liberté,
„ il eſt juſte de vous parler auſſi des
„ vôtres pour en uſer avec ſageſſe. Ma
„ fille, vous êtes bonne & raiſonna-
„ ble, vous avez de la droiture & de
„ la piété, vous avez les talens qui
„ conviennent à d'honnêtes femmes,
„ & vous n'êtes pas dépourvue d'agré-
„ mens ; mais vous êtes pauvre ; vous

„ avez les biens les plus estimables, & „ vous manquez de ceux qu'on estime „ le plus. N'aspirez donc qu'à ce que „ vous pouvez obtenir; & réglez votre „ ambition, non sur vos jugemens ni „ sur les nôtres, mais sur l'opinion „ des hommes. S'il n'étoit question „ que d'une égalité de mérite, j'ignore „ à quoi je devrois borner vos espé- „ rances: mais ne les élevez point au- „ dessus de votre fortune, & n'oubliez „ pas qu'elle est au plus bas rang. Bien „ qu'un homme digne de vous ne „ compte pas cette inégalité pour un „ obstacle, vous devez faire alors ce „ qu'il ne fera pas: Sophie doit imiter „ sa mere, & n'entrer que dans une „ famille qui s'honore d'elle. Vous n'a- „ vez point vu notre opulence, vous „ êtes née durant notre pauvreté; vous „ nous la rendez douce & vous la par- „ tagez sans peine. Croyez-moi, So- „ phie, ne cherchez point des biens „ dont nous bénissons le Ciel de nous „ avoir délivrés; nous n'avons goûté „ le bonheur qu'après avoir perdu la „ richesse.

„ Vous êtes trop aimable pour ne „ plaire à personne, & votre misere „ n'est pas telle qu'un honnête homme

„ ſe trouve embarraſſé de vous. Vous
„ ſerez recherchée, & vous pourrez
„ l'être de gens qui ne vous vaudront
„ pas. S'ils ſe montroient à vous tels
„ qu'ils ſont, vous les eſtimeriez ce
„ qu'ils valent, tout leur faſte ne vous
„ en impoſeroit pas long-tems ; mais
„ quoique vous ayez le jugement bon,
„ & que vous vous connoiſſiez en mé-
„ rite, vous manquez d'expérience &
„ vous ignorez juſqu'où les hommes
„ peuvent ſe contrefaire. Un fourbe
„ adroit peut étudier vos goûts pour
„ vous ſéduire, & feindre auprès de
„ vous des vertus qu'il n'aura point.
„ Il vous perdroit, Sophie, avant que
„ vous vous en fuſſiez apperçue, &
„ vous ne connoîtriez votre erreur
„ que pour la pleurer. Le plus dange-
„ reux de tous les pieges, & le ſeul
„ que la raiſon ne peut éviter, eſt
„ celui des ſens ; ſi jamais vous avez
„ le malheur d'y tomber, vous ne ver-
„ rez plus qu'illuſions & chimeres,
„ vos yeux ſe faſcineront, votre juge-
„ ment ſe troublera, votre volonté
„ ſera corrompue, votre erreur même
„ vous ſera chere, & quand vous ſeriez
„ en état de la connoître, vous n'en
„ voudriez pas revenir. Ma fille, c'eſt

„ à la raiſon de Sophie que je vous
„ livre ; je ne vous livre point au pen-
„ chant de ſon cœur. Tant que vous
„ ſerez de ſang-froid, reſtez votre pro-
„ pre juge ; mais ſi-tôt que vous aime-
„ rez, rendez à votre mere le ſoin de
„ vous.

„ Je vous propoſe un accord qui
„ vous marque notre eſtime & réta-
„ bliſſe entre nous l'ordre naturel. Les
„ parens choiſiſſent l'époux de leur
„ fille & ne la conſultent que pour la
„ forme ; tel eſt l'uſage. Nous ferons
„ entre nous tout le contraire ; vous
„ choiſirez & nous ſerons conſultés.
„ Uſez de votre droit, Sophie ; uſez-
„ en librement & ſagement. L'époux
„ qui vous convient doit être de votre
„ choix & non pas du nôtre ; mais c'eſt
„ à nous de juger ſi vous ne vous trom-
„ pez pas ſur les convenances, & ſi
„ ſans le ſavoir vous ne faites point
„ autre choſe que ce que vous voulez.
„ La naiſſance, les biens, le rang,
„ l'opinion n'entreront pour rien dans
„ nos raiſons. Prenez un honnête hom-
„ me dont la perſonne vous plaiſe &
„ dont le caractere vous convienne,
„ quel qu'il ſoit d'ailleurs, nous l'ac-
„ ceptons pour notre gendre. Son bien

de mon invention, que ſon éducation, ſes mœurs, ſon caractere, ſa figure même ont exiſté, & que ſa mémoire coûte encore des larmes à toute une honnête famille, ſans doute ils n'en croiroient rien : mais enfin, que riſquerai-je d'achever ſans détour l'hiſtoire d'une fille ſi ſemblable à Sophie, que cette hiſtoire pourroit être la ſienne ſans qu'on dût en être ſurpris. Qu'on la croie véritable ou non, peu importe ; j'aurai, ſi l'on veut, raconté des fixions, mais j'aurai toujours expliqué ma méthode, j'irai toujours à mes fins.

La jeune perſonne, avec le tempérament dont je viens de charger Sophie, avoit d'ailleurs avec elle toutes les conformités qui pouvoient lui en faire mériter le nom, & je le lui laiſſe. Après l'entretien que j'ai rapporté, ſon pere & ſa mere jugeant que les partis ne viendroient pas s'offrir dans le hameau qu'ils habitoient, l'envoyerent paſſer un hiver à la ville, chez une tante qu'on inſtruiſit en ſecret du ſujet de ce voyage. Car la fiere Sophie portoit au fond de ſon cœur le noble orgueil de ſavoir triompher d'elle, & quelque beſoin qu'elle eût d'un mari,

elle fût morte fille plutôt que de se résoudre à l'aller chercher.

Pour répondre aux vues de ses parens, sa tante la présenta dans les maisons, la mena dans les sociétés, dans les fêtes ; lui fit voir le monde ou plutôt l'y fit voir, car Sophie se soucioit peu de tout ce fracas. On remarqua pourtant qu'elle ne fuyoit pas les jeunes gens d'une figure agréable qui paroissoient décens & modestes. Elle avoit dans sa réserve même un certain art de les attirer, qui ressembloit assez à de la coquetterie : mais après s'être entretenue avec eux deux ou trois fois elle s'en rebutoit. Bientôt à cet air d'autorité, qui semble accepter les hommages, elle substituoit un maintien plus humble & une politesse plus repoussante. Toujours attentive sur elle-même, elle ne leur laissoit plus l'occasion de lui rendre le moindre service : c'étoit dire assez qu'elle ne vouloit pas être leur maîtresse.

Jamais les cœurs sensibles n'aimerent les plaisirs bruyans, vain & stérile bonheur des gens qui ne sentent rien, & qui croient qu'étourdir la vie c'est en jouir. Sophie ne trouvant point ce qu'elle cherchoit, & désespérant de le

trouver ainſi, s'ennuya de la ville. Elle aimoit tendrement ſes parens, rien ne la dédommageoit d'eux, rien n'étoit propre à les lui faire oublier; elle retourna les joindre long-tems avant le terme fixé pour ſon retour.

A peine eut-elle repris ſes fonctions dans la maiſon paternelle, qu'on vit qu'en gardant la même conduite elle avoit changé d'humeur. Elle avoit des diſtractions, de l'impatience, elle étoit triſte & rêveuſe, elle ſe cachoit pour pleurer. On crut d'abord qu'elle aimoit & qu'elle en avoit honte: on *lui* en parla, elle s'en défendit. Elle proteſta n'avoir vu perſonne qui pût toucher ſon cœur, & Sophie ne mentoit point.

Cependant ſa langueur augmentoit ſans ceſſe, & ſa ſanté commençoit à s'altérer. Sa mere inquiete de ce changement réſolut enfin d'en ſavoir la cauſe. Elle la prit en particulier & mit en œuvre auprès d'elle ce langage inſinuant & ces careſſes invincibles que la ſeule tendreſſe maternelle ſait employer. Ma fille, toi que j'ai portée dans mes entrailles & que je porte inceſſamment dans mon cœur, verſe les ſecrets du tien dans le ſein de ta mere.

Quels ſont donc ces ſecrets qu'une mere ne peut ſavoir? Qui eſt-ce qui plaint tes peines? Qui eſt-ce qui les partage? Qui eſt-ce qui veut les ſoulager, ſi ce n'eſt ton pere & moi? Ah! mon enfant, veux-tu que je meure de ta douleur ſans la connoître?

Loin de cacher ſes chagrins à ſa mere, la jeune fille ne demandoit pas mieux que de l'avoir pour conſolatrice & pour confidente. Mais la honte l'empêchoit de parler, & ſa modeſtie ne trouvoit point de langage pour décrire un état ſi peu digne d'elle, que l'émotion qui troubloit ſes ſens malgré qu'elle en eût. Enfin, ſa honte même ſervant d'indice à la mere, elle lui arracha ces humilians aveux. Loin de l'affliger par d'injuſtes réprimandes, elle la conſola, la plaignit, pleura ſur elle; elle étoit trop ſage pour lui faire un crime d'un mal que ſa vertu ſeule rendoit ſi cruel. Mais pourquoi ſupporter ſans néceſſité un mal dont le remede étoit ſi facile & ſi légitime? Que n'uſoit-elle de la liberté qu'on lui avoit donnée? Que n'acceptoit-elle un mari, que ne le choiſiſſoit-elle? Ne ſavoit-elle pas que ſon ſort dépendoit d'elle ſeule, & que, quel que fût ſon choix,

il ſeroit confirmé, puiſqu'elle n'en pouvoit faire un qui ne fût honnête? On l'avoit envoyée à la ville, elle n'y avoit point voulu reſter; pluſieurs partis s'étoient préſentés, elle les avoit tous rebutés. Qu'attendoit-elle donc? Que vouloit-elle? Quelle inexplicable contradiction!

La réponſe étoit ſimple. S'il ne s'agiſſoit que d'un ſecours pour la jeuneſſe, le choix ſeroit bientôt fait: mais un maître pour toute la vie n'eſt pas ſi facile à choiſir; & puiſqu'on ne peut ſéparer ces deux choix, il faut bien attendre, & ſouvent perdre ſa jeuneſſe, avant de trouver l'homme avec qui l'on veut paſſer ſes jours. Tel étoit le cas de Sophie: elle avoit beſoin d'un amant, mais cet amant devoit être un mari; & pour le cœur qu'il falloit au ſien, l'un étoit preſque auſſi difficile à trouver que l'autre. Tous ces jeunes gens ſi brillans n'avoient avec elle que la convenance de l'âge, les autres leur manquoient toujours; leur eſprit ſuperficiel, leur vanité, leur jargon, leurs mœurs ſans regle, leurs frivoles imitations la dégoûtoient d'eux. Elle cherchoit un homme & ne trouvoit que des ſinges; elle cherchoit une ame & n'en trouvoit point.

Que je ſuis malheureuſe, diſoit-elle à ſa mere ! J'ai beſoin d'aimer & ne vois rien qui me plaiſe. Mon cœur repouſſe tous ceux qu'attirent mes ſens. Je n'en vois pas un qui n'excite mes deſirs, & pas un qui ne les réprime ; un goût ſans eſtime ne peut durer. Ah ! ce n'eſt pas-là l'homme qu'il faut à votre Sophie ! ſon charmant modele eſt empreint trop avant dans ſon ame. Elle ne peut aimer que lui, elle ne peut rendre heureux que lui, elle ne peut être heureuſe qu'avec lui ſeul. Elle aime mieux ſe conſumer & combattre ſans ceſſe, elle aime mieux mourir malheureuſe & libre, que déſeſpérée auprès d'un homme qu'elle n'aimeroit pas & qu'elle rendroit malheureux lui-même ; il vaut mieux n'être plus que de n'être que pour ſouffrir.

Frappée de ces ſingularités, ſa mere les trouva trop bizarres pour n'y pas ſoupçonner quelque myſtere. Sophie n'étoit ni précieuſe ni ridicule. Comment cette délicateſſe outrée avoit-elle pu lui convenir, à elle à qui l'on n'avoit rien tant appris dès ſon enfance qu'à s'accommoder des gens avec qui elle avoit à vivre, & à faire de néceſſité vertu ? Ce modele de l'homme aimable, duquel elle étoit ſi enchan-

tée, & qui revenoit si souvent dans tous ses entretiens, fit conjecturer à sa mere que ce caprice avoit quelque autre fondement qu'elle ignoroit encore; & que Sophie n'avoit pas tout dit. L'infortunée, surchargée de sa peine secrete, ne cherchoit qu'à s'épancher. Sa mere la presse; elle hésite, elle se rend enfin, & sortant sans rien dire, elle rentre un moment après un livre à la main. Plaignez votre malheureuse fille, sa tristesse est sans remede, ses pleurs ne peuvent tarir. Vous en vouliez savoir la cause: eh bien! la voilà, dit-elle en jettant le livre sur la table. La mere prend le livre & l'ouvre: c'étoient les aventures de Télémaque. Elle ne comprend rien d'abord à cette énigme: à force de questions & de réponses obscures, elle voit enfin avec une surprise facile à concevoir, que sa fille est la rivale d'Eucharis.

Sophie aimoit Télémaque, & l'aimoit avec une passion dont rien ne put la guérir. Si-tôt que son pere & sa mere connurent sa manie, ils en rirent & crurent la ramener par la raison. Ils se tromperent: la raison n'étoit pas toute de leur côté; Sophie avoit aussi la sienne & savoit la faire valoir. Com-

bien de fois elle les réduisit au silence en se servant contre eux de leurs propres raisonnemens, en leur montrant qu'ils avoient fait tout le mal eux-mêmes, qu'ils ne l'avoient point formée pour un homme de son siecle, qu'il faudroit nécessairement qu'elle adoptât les manieres de penser de son mari ou qu'elle lui donnât les siennes; qu'ils lui avoient rendu le premier moyen impossible par la maniere dont ils l'avoient élevée, & que l'autre étoit précisément ce qu'elle cherchoit. Donnez-moi, disoit-elle, un homme imbu de mes maximes, ou que j'y puisse amener, & je l'épouse; mais jusques-là pourquoi me grondez-vous? Plaignez-moi. Je suis malheureuse & non pas folle. Le cœur dépend-il de la volonté? Mon pere ne l'a-t-il pas dit lui-même? Est-ce ma faute si j'aime ce qui n'est pas? Je ne suis point visionnaire; je ne veux point un Prince, je ne cherche point Télémaque, je sais qu'il n'est qu'une fiction: je cherche quelqu'un qui lui ressemble; & pourquoi ce quelqu'un ne peut-il exister, puisque j'existe, moi qui me sens un cœur si semblable au sien? Non, ne déshonorons pas ainsi l'humanité; ne pensons pas

qu'un homme aimable & vertueux ne ſoit qu'une chimere. Il exiſte, il vit, il me cherche peut-être; il cherche une ame qui le ſache aimer. Mais qu'eſt-il? Où eſt-il? Je l'ignore; il n'eſt aucun de ceux que j'ai vus; ſans doute il n'eſt aucun de ceux que je verrai. O ma mere! pourquoi m'avez-vous rendu la vertu trop aimable? Si je ne puis aimer qu'elle, le tort en eſt moins à moi qu'à vous.

Amenerai-je ce triſte récit juſqu'à ſa cataſtrophe? Dirai-je les longs débats qui la précéderent? Repréſenterai-je une mere impatientée changeant en rigueurs ſes premieres careſſes? Montrerai-je un pere irrité oubliant ſes premiers engagemens, & traitant comme une folle la plus vertueuſe des filles? Peindrai-je enfin l'infortunée, encore plus attachée à ſa chimere par la perſécution qu'elle lui fait ſouffrir, marchant à pas lents vers la mort, & deſcendant dans ſa tombe au moment qu'on croit l'entraîner à l'autel? Non, j'écarte ces objets funeſtes. Je n'ai pas beſoin d'aller ſi loin pour montrer, par un exemple aſſez frappant, ce me ſemble, que malgré les préjugés qui naiſſent des mœurs du ſiecle, l'enthou-

fiasme de l'honnête & du beau n'est pas plus étranger aux femmes qu'aux hommes, & qu'il n'y a rien que, sous la direction de la nature, on ne puisse obtenir d'elles comme de nous.

On m'arrête ici pour me demander si c'est la nature qui nous prescrit de prendre tant de peines pour réprimer des desirs immodérés ? Je réponds que non, mais qu'aussi ce n'est point la nature qui nous donne tant de desirs immodérés. Or tout ce qui n'est pas d'elle est contre elle ; j'ai prouvé cela mille fois.

Rendons à notre Emile sa Sophie ; ressuscitons cette aimable fille pour lui donner une imagination moins vive & un destin plus heureux. Je voulois peindre une femme ordinaire, & à force de lui élever l'ame j'ai troublé sa raison ; je me suis égaré moi-même. Revenons sur nos pas. Sophie n'a qu'un bon naturel dans une ame commune ; tout ce qu'elle a de plus que les autres, est l'effet de son éducation.

Fin du Tome troisieme.

59605928